This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

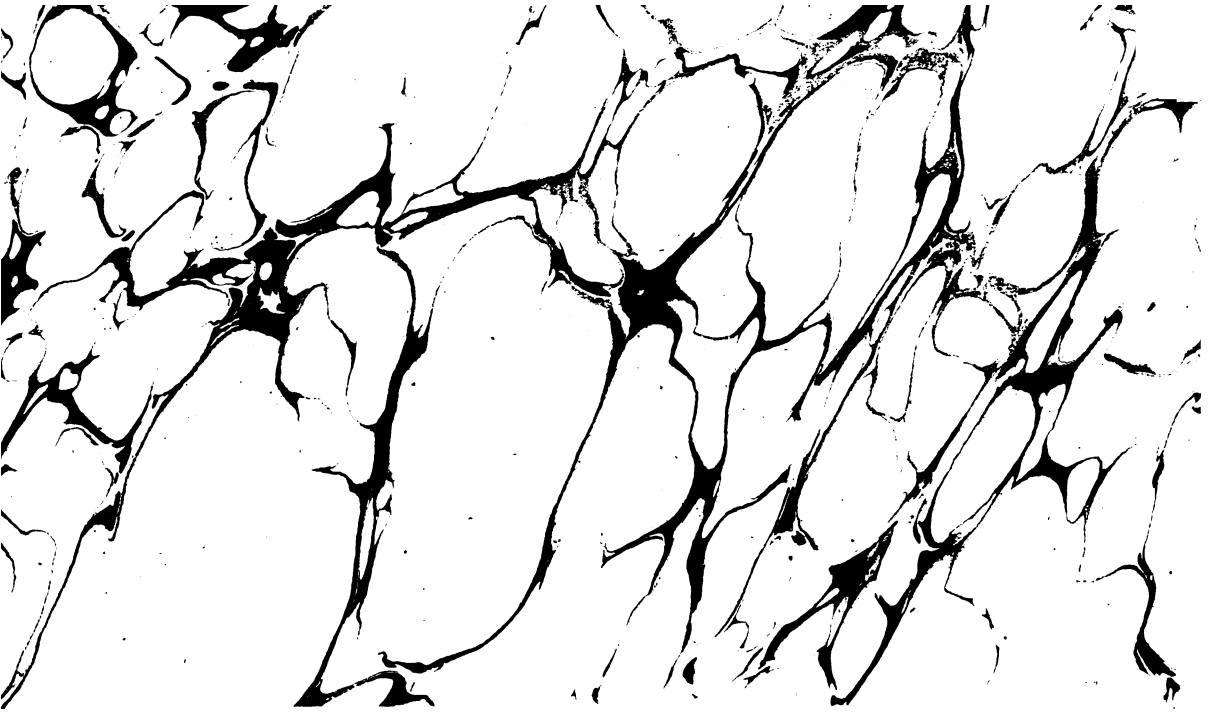
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 159 j. 14



MÉLANGES

LITTERAIRES

ET CRITIQUES,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

In varietate voluptas.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

CHEZ FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, RUE DU CHÊNE,

N° 1429.

1820.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 NOV 1954
OF OXFORD
LIBRARY

IMPRIMERIE DE HAYEZ FRÈRES ET SŒURS.

MÉLANGES
LITTÉRAIRES ET CRITIQUES.

LA DOT.

Adèle a seize ans ; elle est belle, belle, comme..... comme elle-même, car on ne peut la comparer à personne.

Adèle est faite comme les Grâces, et les Grâces semblent diriger jusqu'au moindre de ses mouvemens.

Adèle a de l'esprit ; mais elle n'en a que ce qu'il en faut à une femme pour qu'elle soit sans prétentions.

Adèle est bonne, et la bonté vaut mieux que l'esprit.

Elle a de la pudeur, et la pudeur est le fard de la beauté.

Ce petit chef-d'œuvre de la nature ne se doute pas de ce qu'il vaut, et c'est une qualité de plus.

La nature ne fait rien sans vues. Elle commence à faire sentir les siennes à Adèle. Adèle soupire et ne sait pas pourquoi.

Théodore et Adolphe, jeunes gens aimables et riches, sont venus passer quelque temps à

Paris, et ils ont aussi un penchant décidé pour le mariage. Les beautés de leur petite ville ont grandi avec eux, et de tous les objets qu'il voit croître, l'homme ne s'attache qu'à la plante qu'il a cultivée. Théodore et Adolphe viennent chercher à Paris un objet nouveau, séduisant, une épouse et peut-être une dot. L'amour d'abord : il est tout pour l'adolescence. L'or n'est que le second séducteur de l'homme.

Théodore et Adolphe sont inséparables. Admis dans les meilleures sociétés, ils n'ont pas encore éprouvé cette surprise, cette admiration, ce sentiment subit et profond que produit sur un cœur ardent la femme qu'il est destiné à aimer, qu'il aime déjà, qu'il aimera long-temps, dont il conservera toute sa vie un tendre souvenir. Ils promenoient dans Paris cette inquiétude vague, qui semble appeler l'objet qui doit y mettre un terme. Ils entroient partout, pour se distraire pour causer, pour acheter, pour échapper un moment à eux-mêmes.

Ils passent devant un superbe magasin de soieries. Pourquoi n'entreroient-ils pas là, comme ailleurs ?

Adèle est au comptoir ; elle est assise auprès de sa mère. Théodore et Adolphe oublient ce qu'ils alloient demander. Ils ont vu Adèle ; ils ne peuvent plus s'occuper d'autre chose. Adèle

baisse les yeux et rougit. Elle rougit davantage, lorsqu'elle regarde furtivement Adolphe.

On ne se dit pas un mot, et cependant on s'entend à merveilles. L'expression d'une physionomie heureuse est le plus vrai, comme le plus touchant des langages.

La mère, clairvoyante, ramène les deux jeunes gens à eux-mêmes et aux convenances, en leur demandant ce qu'ils désirent. Acheter, est le seul moyen de prolonger la plus douce et la plus dangereuse des jouissances. Ils achètent, ils achètent..... et lorsqu'il faut se retirer, ils croient avoir besoin de quelque chose encore.

Comment se séparer de cette figure enchanteresse, de ces bras arrondis, de ces doigts effilés, qui tantôt tiennent le mètre, et tantôt jouent avec les plis ondoyans de l'étoffe? Les deux jeunes gens sont ivres d'amour et de plaisir; mais les bourses sont vides. On ne reste pas chez une marchande, uniquement parce qu'elle est charmante. Il faut s'éloigner d'Adèle.

On comptoit acheter quelques bagatelles; on ne prévoyoit pas avoir un ballot à emporter. Point de voitures de place, point de crocheteurs. Un garçon de magasin offre ses services; on accepte avec empressement: on pourra du moins parler d'Adèle, si on ne la voit plus.

Adèle est fille unique. On croit M. Laroche

riche de cent mille écus, et on dit qu'il en donnera le tiers à sa fille, en la mariant. Adolphe et Théodore sont incapables de porter le désordre et l'affliction au sein d'une famille honnête. Il faut épouser Adèle, ou y renoncer; y renoncer est impossible. Pour l'épouser, il faut lui plaire, et il n'est pas possible de lui plaire et de l'épouser tous les deux.

Les deux amis se confient tout ce qu'ils pensent. Ils sont rivaux, ils le savent, ils s'en affligent sincèrement. Chacun pense qu'il ne peut exiger que son ami s'immole à sa félicité. Chacun se promet de ne plus revoir Adèle, et l'un et l'autre cherchent à l'oublier au sein de la dissipation.

Théodore rencontre dans un cercle une demoiselle, qui n'est pas jolie comme Adèle, qui n'est pas faite comme elle, qui pourtant mérite d'être distinguée, et qui a trente mille livres de rente. Quelques jours d'absence ont modéré l'émotion qu'il croyoit devoir croître sans cesse, et Théodore devient calculateur. « Il faut pen-« ser, disoit-il à son ami, que des gens comme « nous, qui se marient, sont obligés à tenir « une grande maison. Si la femme qu'on épouse « ne fournit pas à ce surcroît de dépense, on « est forcé de descendre au-dessous de son état; « et crois-tu, Adolphe, que les jouissances de « l'amour soient assez vraies et assez durables

« pour dédommager d'un pareil sacrifice ? » Adolphe presse tendrement son ami dans ses bras « Que je suis heureux ! lui dit-il. Tu n'as « jamais aimé Adèle, et je peux me livrer à « mes sentimens, sans craindre de faire ton « malheur. » Et il court chez M. Laroche.

Théodore va chez son notaire, il lui fait part de ses vues, et comme il ne connoît que lui dans la capitale, il le prie de faire les démarches nécessaires. Ce notaire-là ne ressemble pas à ses confrères : il aime les pots de vin, et une jeune veuve lui en a promis un considérable. Il parle à Théodore de cette dame, qui n'est pas jolie du tout, mais qui a soixante mille francs de revenu. Il lui fait observer qu'il ne suffit pas que la femme qu'on épouse fournisse à l'accroissement de dépense qu'elle occasionne à son mari ; qu'elle doit encore contribuer à l'entretien, à l'éducation, et par suite à l'établissement des enfans qui peuvent naître. Théodore se rend à la solidité de ces raisons. Il sent que la jeune veuve, qui a soixante mille livres de rente, lui convient beaucoup mieux que la jolie demoiselle, qui n'en a que la moitié. Il se fait présenter chez la jeune veuve.

Il est beau garçon. Les préliminaires ne sont pas aussi longs avec une veuve qu'avec une jeune personne, qui a la timidité de l'inexpérience. Théodore est accueilli de manière à ce qu'il

puisse s'expliquer librement. On s'étoit entendu ce jour-là ; on étoit d'accord le lendemain.

Adolphe avoit couru chez M. Laroche, et il s'étoit arrêté à la porte. Il sentoit le besoin d'un prétexte plausible pour remonter au magasin, et l'amant qui aime avec passion ne trouve que son cœur. L'esprit du moment et l'adresse sont pour ceux qui n'ont que des sens.

Il faut monter cependant ou se retirer. Se retirer seroit bien dur ; mais que dire quand on sera monté ? Adolphe monte, parce qu'il lui est impossible de s'éloigner.

Madame Laroche n'est pas au comptoir ; Adèle y est seule, et l'embarras d'Adolphe augmente. Il s'approche avec timidité ; Adèle rougit comme le premier jour. Il veut lui adresser au moins quelques mots d'excuses, quelques mots d'usage ; il ne peut rien articuler. Adèle ne parle pas : que diroit-elle qui exprime ce qu'elle éprouve ? Elle voit Adolphe, elle croit l'entendre ; elle ose permettre à ses yeux de lui répondre ; elle se repent d'avoir répondu. Elle n'a pas d'idée précise du danger ; mais une voix intérieure lui dit qu'Adolphe est à craindre. Elle écoute cette voix qui ne trompe jamais ; elle tire avec force le cordon de la sonnette ; M. Laroche paroît.

Ici la scène change. Adèle se rassure, et Adolphe s'enhardit de la crainte de perdre Adèle. Il se nomme à M. Laroche, et M. Laroche connoît

sa famille. Il parle de son amour ; Adèle a déjà parlé du sien, parce qu'elle n'a pas un sentiment, une pensée qui sortent de ses habitudes, qu'elle ne les confie à ses parens.

Son cœur palpite d'aise en écoutant Adolphe peindre ce qu'il éprouve avec ce charme, cette chaleur, cette éloquence entraînante que l'amour donne seul. Forte de la présence de son père, elle ne pense plus à baisser les yeux. Elle les porte alternativement sur lui et sur son amant. Ils disent à Adolphe : Vous peignez ce que je sens ; ils disent à son père : Vous ferez mon bonheur.

Le père entend tout. Il embrasse sa fille, il serre la main d'Adolphe, et Adolphe se retire ivre de joie et d'espérance.

Il revient le jour suivant, et ce n'est plus au magasin qu'on le reçoit; il est admis dans cette chambre reculée où la bonté et la franchise se dépouillent de la réserve austère qu'impose la présence des acheteurs. Il prolonge sa visite; il revient le lendemain, tous les jours. Chaque jour Adèle aime davantage; chaque jour elle est plus aimée.

« Vous ne parlez point de dot, dit enfin M. « Laroche à Adolphe. — C'est Adèle que je vous « demande. — On me croit riche ; mais j'ai es- « suyé des pertes. Je ne dois rien; mais j'ai peu « de chose. — Vous avez Adèle; n'est-ce pas « tout avoir !

« — Adèle, je n'ai plus rien à dire. C'est à « toi maintenant de répondre. » Adèle laisse tomber sa main dans celle d'Adolphe, et elle cache son trouble dans le sein de sa mère.

Le jour est fixé; il va naître, il paroît. Adolphe se montre brillant de jeunesse, de force et de bonheur. Adèle est parée de ses charmes et de son amour.

Ils sont l'un à l'autre. Une fête modeste célèbre leur union. Ils n'avoient pas besoin de fête; ce sera fête pour eux tous les jours : mais leurs amis communs avoient voulu être témoins de leur bonheur et y applaudir.

« Adèle, dit le lendemain Adolphe, reprends « cette petite cornette brodée et ce tablier de « taffetas noir qui te vont si bien. Tu les avois « quand je t'ai vue pour la première fois. — « Mon ami, je ne me pare que pour te plaire. « — Tu crois donc avoir besoin d'art? Tu te « connois bien peu. » Et Adèle a repris la petite cornette et le tablier noir.

« Adèle, veux-tu venir habiter ma petite « ville? Mes parens seront enchantés de t'y « voir, et nous viendrons visiter les tiens tous « les ans. — Ah! mon ami, un désert et ton « cœur! »

Dédaigner la parure, renoncer aux délices de la capitale, vivre uniquement pour son mari, n'est-ce pas lui avoir apporté une dot? Qu'en

pensez-vous, messieurs, qui n'avez épousé que de l'argent ? Le bonheur est-il caché au fond d'un sac ?

On dit dans tout Paris : Théodore a fait un excellent mariage ; Adolphe s'est marié comme un sot.

Théodore a pris une femme qu'il n'aime pas, et qui dépense en folies le revenu qu'elle lui a apporté. Capricieuse, acariâtre et jalouse, elle se plaint de ne pas inspirer d'amour en faisant tout pour se faire haïr. Elle a rendu sa présence et sa maison insupportables à son mari ; elle l'a forcé de fuir et d'aller cacher, au sein de sa famille, ses chagrins et ses regrets.

Qu'a trouvé Théodore dans sa ville natale ? Adolphe toujours plus heureux, sa jeune épouse toujours simple, modeste, économe, embellie du bonheur qu'elle donne et qu'elle partage.

Toutes les jeunes personnes sans dot ne sont pas des *Adèle*, je le sais ; je sais aussi qu'il en est qui lui ressemblent et qui ne se marient pas.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Trop souvent on chanta la Gloire,
Son éclat et son front altier.
Je hais l'implacable Victoire,
Et ses autels, et le laurier
Qu'offre la Muse de l'histoire.
Emblèmes de l'ambition,
Valez-vous la suave rose
D'un sein qui jamais ne repose,
Ou les prodiges d'Amphyon ?

Volez, héros, que le ravage
Annonce vos affreux désirs :
Pour moi, je prétends vivre en sage
Entre les arts et les plaisirs.

Poussé par un tendre délire,
J'ai long-temps chanté les amours :
Aux sons affoiblis de ma lyre
Je dois encore quelques beaux jours.
De leur flambeau, prêt à s'éteindre,
J'éloigne la froide pitié :
La vieillesse n'est pas à plaindre,
Quand il lui reste l'amitié.
Toi, qui sais si bien la connoître,
En moduler les doux accens,
Que pour épurer son encens
Sa main prévoyante a fait naître,
Bonne Henriette, autour de toi
Porte cet œil tendre et timide :

Applaudis-toi, nouvelle Armide,
Tout ici reconnoît ta loi,
Non pas cette loi délirante
Qu'imposoit une aveugle amante
Au plus amoureux des chrétiens,
Ton joug léger, flatteur, aimable,
Annonce la main adorable
Qui sur nous verse tous les biens.

Vois cet époux, heureux encore
Après quinze ou seize printemps ;
Il brave les progrès du temps ;
Sa vie entière est une aurore.
Vois, avec ces jeunes enfans,
Croître le juste orgueil d'un père :
Ils lui promettent les talens,
Les douces vertus de leur mère.

Ici, du plus heureux des choix
L'aimable secret se révèle :
On leur assuroit à la fois
Et la leçon et le modèle.

Ces objets de tes premiers vœux
Ne suffisent pas à ton âme.
Il faut à son active flamme
D'autres élans, d'autres heureux.
A l'amitié toujours fidèle
Cette âme expansive, sur nous,
Laisse tomber une étincelle
De ce feu si pur et si doux.

Reçois notre plus tendre hommage.
Si nous oublions en ce jour,
Et le clairon et le tambour,
Et le deuil qui suit le carnage,
S'il est un moment pour l'amour,
Ce calme heureux est ton ouvrage.

L'ESPRIT
ET LA CHOSE.

L'esprit et la chose sont deux mots, qui, pour quelques gens, ont la même signification, et sur lesquels, pourtant, il est bon de s'entendre. Dans le cas dont il s'agit, je définis le mot esprit *profession de principes*, et la chose *conduite*. Voyons si la différence est aussi marquée que je viens de l'établir.

Un homme proclame hautement la nécessité de la morale; il conseille à tous la pratique des vertus sociales, et il leur en donne l'exemple. Pour lui l'*esprit* et la *chose* n'ont qu'un sens et ne font qu'un mot.

Un magistrat est pénétré de l'obligation de remplir ses devoirs. Une solliciteuse charmante pénètre jusque dans son cabinet. Elle tombe à ses genoux, et ses larmes ajoutent à sa beauté l'attrait touchant de la douleur. Le magistrat reste froid, impassible, et il prononce contre elle. Pour lui encore l'*esprit* et la *chose* ne font qu'un.

Un vieux marchand sait, depuis son enfance, que la bonne foi est la première obligation du négociant, et la plus scrupuleuse droiture a toujours réglé sa conduite. Une banqueroute

l'a forcé de suspendre ses paiemens. Il a demandé le temps nécessaire pour réaliser ce qu'il a. Il va payer jusqu'au dernier écu, et il quittera le toit qui l'a vu naître, avec le juste orgueil que donnent une conscience pure et une pauvreté noble. En lui, l'*esprit* et la *chose* sont en accord parfait.

Pour qui connoît bien ces trois hommes-là, et ne connoît qu'eux, l'*esprit* et la *chose* sont synonymes. Mais celui qui a observé la pauvre espèce humaine..... Hélas, hélas! et quatre fois hélas!

Cette mère n'existe que pour sa fille. La jeune personne a tout au plus quinze ans, et déjà on parle sérieusement de la marier. Sa bonne mère accueille, avec bienveillance, tous les jeunes gens qui paroissent pouvoir convenir. Huit jours sont écoulés, et aucun ne se prononce. La bonne mère s'afflige profondément. Sa fille a de la naissance, de la beauté, de la fortune; que faut-il donc pour fixer un homme? Celui de tous qui convient le moins à Julie ose la demander, et sa mère conclut le mariage. Cette condescendance étonne, fait parler; la maman désarme les censeurs. Sa fille est assez riche, dit-elle, pour ne pas chercher à s'enrichir encore. Il est bien doux pour elle de la marier selon son cœur. Nos momens de bonheur sont si rares, si fugitifs! Priver sa fille

d'un jour, d'une heure de félicité, c'est méconnoît ou trahir le premier devoir d'une mère.

Julie n'aime pas celui auquel on la donne; elle n'aime personne, et ne voit encore dans le mariage que l'indépendance, des diamans, un équipage, une livrée. Pourquoi donc tant de précipitation? Vous ne le devinez pas? Julie est bien, très-bien; elle est l'objet de toutes les préférences, et sa mère n'a que trente-deux ans! Cette mère veut plaire encore, et elle sait qu'elle plaira, quand elle n'aura plus auprès d'elle une rivale dangereuse. Ici, l'*esprit* et la *chose* sont en opposition.

Depuis deux ans, un jeune homme estimable sollicite la main d'Hortense. Le père de la jeune personne diffère de mois en mois, de semaine en semaine. Il veut connoître à fond le caractère et les habitudes de son gendre futur : dans une affaire de cette importance, un père prudent ne précipite rien. Celui-ci convient que le jeune homme aime passionnément Hortense; mais décemment il ne peut passer les jours entiers avec elle, et que fait-il ailleurs? On sait qu'il a adressé des choses obligeantes à une dame assez jolie, et qu'il a perdu dix louis à la bouillotte. Le bon père s'inquiète, s'alarme. Delmas a du penchant à la galanterie, et il aime le jeu. Il se contraint à présent; mais à peine sera-t-il marié qu'il se

livrera sans réserve à ses goûts dominans. Un père doit tout prévoir pour un enfant sans expérience, et l'empêcher de consommer un sacrifice, sur lequel elle gémiroit pendant le reste de sa vie. Le mariage est rompu. Voilà l'*esprit*.

Ce père, en mariant sa fille, est obligé de lui rendre compte du bien de sa mère, et il ne veut pas se dégarnir. Voilà la *chose*.

D'après un vieil adage, qui ne connoît que son pays, ne connoît rien. Il faut voyager, observer les mœurs, les coutumes, la politique des différentes nations. C'est de cette comparaison que résulte la connoissance approfondie des hommes, voilà l'*esprit*; voilà ce que disoit un jeune homme fort riche qui avoit épuisé les plaisirs de Paris.

Il part, il voyage, il revient. En Italie, il n'a vu qu'une chanteuse; en Angleterre que des chevaux; en Allemagne que le *vidercome*. Il est rentré chez lui avec de l'argent de moins et des ridicules de plus. Voilà la *chose*.

Cette dame ne prononce jamais le mot *vertu*: elle fait mieux; elle donne à la sienne l'extension la plus rigoureuse. Elle n'affecte pas d'aimer passionnément son mari: elle sait que les vaines démonstrations ne persuadent personne. Elle rougit si vous lui touchez le bout du doigt; elle baisse les yeux si vous hasardez quelques mots un peu gais. Elle croit que la pudeur est

une glace, que ternit le moindre souffle, et elle veille continuellement sur la sienne : c'est un bien qui ne lui appartient plus, un dépôt sacré dont elle doit compte à son époux. Tels sont les principes que dévoilent ses moindres actions, ses discours les plus indifférens; tel est enfin son *esprit.*

Mais elle se dédommage en secret de la contrainte qu'elle s'impose en public. Ce n'est qu'une prude. Voilà la *chose.*

Dupont veut se marier. Il n'est pas absolument nécessaire d'être très-amoureux de sa femme. Mais un homme délicat veut que son épouse jouisse des agrémens de la vie, et pour cela il faut une dot. Dupont estime la famille Roger au point de prendre Amélie avec ses seuls appas, sans les considérations puissantes qu'il vient de développer. Il les soumet au jugement de M. Roger, qui trouve que M. Dupont a le meilleur *esprit.*

Dupont doit cinquante mille écus. Le lendemain de son mariage il apaise ses créanciers. Amélie a de plus un homme dont elle ne se soucie pas, et une dot de moins. Voilà la *chose.*

Il faut de la religion. Elle seule unit toutes les classes de la société, et garantit à chacun la sûreté de sa personne, et de ses propriétés. D'après ce principe, d'une vérité incontestable, madame de Villefranche fait instruire sa petite Amélie dans le dogme, et la ploie à

la pratique. Exactitude aux offices, conférences, lectures édifiantes sont pour cette enfant la conséquence du louable *esprit* de sa mère.

Mais cette mère la conduit le soir au bal : il faut un peu de relâche. Les livres pieux ne disent rien à sa raison, qu'ils lui ordonnent de soumettre; rien à son cœur, qu'ils lui prescrivent de dompter; rien à son esprit, qu'elle doit tenir dans l'humiliation. La *russe*, la *walse*, parlent à tous ses sens, les éveillent, les charment. Le catéchisme est oublié; les impressions voluptueuses restent. Voilà la *chose*.

On ne parloit que du désintéressement et de la bienfaisance de l'avocat Fortin. Il donnoit au moins cent écus par mois aux pauvres de son arrondissement, et il plaidoit gratuitement pour ceux qui ne pouvoient lui offrir d'honoraires. Tous les cercles retentissoient de ses éloges; il inspiroit une confiance universelle; c'est ce qu'il vouloit. Voilà son *esprit*.

L'occasion qu'il épioit se présente enfin. D'un trait de plume, il vient de dépouiller un mineur d'une terre de trente mille livres de rente. Voilà la *chose*.

Cette femme n'est plus jeune; mais elle est belle encore. Célèbre il y a quelques années, elle ne peut se résigner à une vie obscure et oisive. Elle a conservé de brillantes connoissances, elle cultive leur bienveillance avec

soin, et elle se fait un plaisir de rendre d'éminens services. Voilà l'*esprit;* voyons la *chose.*

Cette femme est, ce qu'on appeloit il y a quelques années, une *intrigante.* Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps. Si elles se connoissent, c'est pour s'éviter, de peur de se trouver en concurrence. Elles prennent chacune un département, comme si, par une convention tacite, elles s'étoient partagé les affaires. La dévotion et l'amour s'allient parfaitement avec l'intrigue. Ce qui seroit, pour d'autres, jouissance ou habitude, n'est pour les intrigantes qu'un ressort. Elles n'adoptent rien comme principe; elles emploient tout comme moyen.

On les méprise, on les craint; on les ménage, on les recherche. On leur fait honneur de bien des choses où elles n'ont eu aucune part, quoiqu'elles ne négligent rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état.

On commence le métier d'intrigante par ambition, par avarice; par inquiétude; on le continue par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait au monde. Une intrigante est l'objet des prévenances, tant qu'on lui suppose du crédit. Elle tombe dans un avilissement décidé, du moment où elle reste oisive, parce que cette oisiveté décèle son impuissance.

J'allois continuer mon portrait, lorsqu'un

de mes auditeurs m'interrompit assez brusquement. « Hé, que diable, monsieur, vous avez « du genre humain une singulière opinion. Sur « douze ou quinze individus que vous venez de « peindre, il y en a tout juste trois d'estimables. « — Et c'est beaucoup, monsieur. — A Paris, « peut-être, où il est si facile de cacher..... — « A Paris, dans toute la France, dans toute « l'Europe, en Turquie même. Qu'est-ce qu'un « derviche? un homme qui porte continuellement un masque; qui se venge par la dissimulation, la duplicité, la perfidie, des privations qu'il s'est imposées. Une famille unie, « un bon ménage lui rappellent qu'il n'a point « de femme, point d'enfans. Tortueux dans sa « marche, adroit dans ses insinuations, et toujours à l'abri du reproche, il brouille la « femme avec son mari, le père avec ses enfans. Il porte une mère à donner son bien « aux vrais croyans, parce que son fils ne « lit pas le *Koran* et ne fréquente pas les *mosquées*. Il aiguise indirectement les poignards « du fanatisme. Il prêche secrètement l'excellence du célibat, et il triomphe quand il a « fait un malheureux comme lui. — Allons, « allons, monsieur, je suis persuadé qu'il y a « beaucoup plus d'honnêtes gens que vous le « croyez. — Tous devroient l'être, monsieur; « voilà l'*esprit*. Très-peu le sont; voilà la « *chose*. »

LES USAGES.

Monsieur Werdock est depuis quelques semaines à Paris. Vous désirez savoir ce qu'est M. Werdock? M. Werdock est Lapon, et passe dans son pays pour un très-bel homme, parce qu'il a quatre pieds trois pouces, le nez épaté, et un goître. Il est très-considéré en Laponie, parce qu'il possède cinquante rhènes, ce qui fait qu'il mange du fromage, qu'il boit du lait tous les jours; qu'il est somptueusement vêtu de peaux de ses animaux, mollement couché sur ses vieux habits, et qu'avec son superflu, il a le plaisir, tous les dimanches, de boire un litre d'huile de poisson.

Son éducation a été très-soignée. A la vérité, il ne sait ni lire, ni écrire; mais il a passé ses étés de deux mois dans la belle ville de Whardus, dont l'étendue est égale au moins à celle du palais royal et de ses dépendances, et on sait que le ton des grandes villes est ce qui constitue essentiellement l'éducation.

Comme le globe entier est le patrimoine de l'industrie française, M. de Listrac, mauvais cuisinier, mauvais barbier, mauvais écuyer, s'est établi à Whardus, après avoir fait naufrage sur les côtes de Norwège, et il a persuadé

aux habitans qu'il est excellent musicien, et meilleur danseur. M. de Listrac est Gascon.

Un grand doit se laisser voler ;
C'est un ton qui sent l'opulence.

M. Werdock s'est empressé de se mettre entre les mains de M. de Listrac, qui lui a appris à sauter comme une pie, et à jouer du violon comme un aveugle ; ce qui a paru admirable dans la ville de Whardus.

Or, comme M. de Listrac ne sait pas le lapon, il est forcé de parler français à ses élèves, et M. de Werdock, qui a de l'esprit, et qui sera même de l'académie de Whardus quand il y en aura une, savoit assez de mauvais français à la fin de l'année, pour ne pas écorcher les oreilles de ceux qui ne mettent pas de différence entre Crébillon et Voltaire.

Et comme un Gascon a un peu d'amour-propre, M. de Listrac a été bien aise de présenter son élève chéri à un savant français, qui a voulu voir la comète de différens points du globe; qui a été fort étonné de ne pas trouver d'observatoire à Whardus, et qui n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage, dans lequel il démontre que si on ne sait pas ce qu'est une comète, on ne sait pas non plus ce qu'elle n'est pas.

Et comme on peut savoir tout cela, et n'être pas un échappé de la tour de Babel, notre as-

tronome, qui ne sait pas un mot de lapon, a proposé à M. Werdock de le suivre en qualité de secrétaire-interprète.

Et M. Werdock, très-étonné d'apprendre que les frontières de la Laponie ne fussent pas les bornes du monde, et très-aise de voir des terres et des hommes nouveaux, a mis ordre à ses affaires, et a suivi le savant.

Et le savant, qui s'est bien trouvé de la docilité de M. Werdock, lui a proposé de l'accompagner jusqu'à Paris, et lui a promis de le renvoyer en Laponie sans frais; ce qui paroissoit très-facile, puisque les journaux du 30 avril 1812, nous disoient qu'un savant de Tubinge a trouvé le secret de diriger les ballons.

M. Werdock, en arrivant à Paris, a été un peu étourdi et de ce qu'il voyoit, et des épithètes qu'on lui prodiguoit, et surtout de la répugnance qu'il inspiroit aux femmes, lui qui passoit pour le plus aimable libertin de la ville de Whardus. Il s'est plaint à son savant, qui lui a répondu qu'il avoit un moyen certain de changer les injures en éloges, et le dégoût en marques d'empressement. Il a publié partout qu'il a amené avec lui un habitant de ce point de la terre où Regnard a écrit :

Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Et le public, toujours engoué des choses nouvelles, a épuisé aussitôt toutes les éditions des

œuvres de Regnard. Chacun vouloit savoir ce que c'est qu'un Lapon, en attendant qu'il pût contempler la face grotesque de M. Werdock. On se le dispute, on se l'arrache; il est du bon ton d'avoir M. Werdock à dîner.

M. Werdock est un homme traitable. Il dîne partout, il mange de tout, et quand on lui donne au dessert un verre d'huile de poisson, il convient franchement qu'on peut s'accoutumer à la cuisine française.

Beaucoup de nos usages déplaisent à M. Werdock, uniquement parce que ce ne sont pas les siens; et, à cet égard, M. Werdock juge comme la plupart des hommes. Il ne concevoit pas, entre autres choses, qu'on pût rester trois heures assis, en tenant à la main de petits morceaux de carton rouges et noirs. Son savant, qui sait autre chose que déraisonner sur les comètes, lui a appris que l'origine des cartes est noble, très-noble, puisqu'elles ont été imaginées pour amuser un prince, qui perdoit ses états en faisant sa partie. Et comme l'astronome possède son père Daniel, il a prouvé à M. Werdock que le piquet est un jeu symbolique, allégorique, politique, historique; qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement, et qu'une foule de gens jouent toujours à ce jeu-là, sans en connoître la profondeur et le mérite.

As est un mot latin, qui signifie *une pièce de monnoïe, du bien, des richesses.* Les *as* ont la primauté sur les *rois*, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre.

Le *trefle*, herbe si commune, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans les lieux où le fourrage peut lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, qui doivent être toujours bien fournis. Les *carreaux* étoient de lourdes flèches, qu'on nommoit ainsi parce que le fer en étoit carré.

Les *cœurs* représentent le courage des chefs et des soldats.

David, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne* sont à la tête des quatre couleurs, pour marquer que quelles que braves que soient les troupes, elles ont besoin de généraux courageux, prudens et expérimentés.

Le titre de *varlet* étoit autrefois honorable, et les grands seigneurs le portoient jusqu'à ce qu'ils eussent été armés chevaliers. Les quatre *varlets*, appelés aujourd'hui valets par corruption, *Ogier*, *Lancelot*, *Lahire* et *Hector*, étoient des capitaines distingués du temps de Charlemagne et de Charles VII. Les valets représentent donc la noblesse, et les basses cartes désignent les soldats.

Dans tous les temps, les princesses ont visité

les camps, et les quatre dames représentent la reine *Marie d'Anjou*, *Agnès Sorel*, *la pucelle d'Orléans* et *Isabeau de Bavière*.

Après que l'astronome eut expliqué à M. Werdock ce qu'étoient David, Alexandre, César et Charlemagne, M. Werdock a montré la plus grande envie d'apprendre le piquet; mais lorsqu'il a su que les dames jouent rarement ce jeu-là, il s'est décidé pour le *boston*, parce qu'il aime beaucoup les dames, qui ne le regardent que comme un animal curieux. Mais elles ne sont pas fâchées de plaire, même à l'homme qu'elles ne veulent pas aimer.

M. Werdock a fait enfin son début au boston, dans une maison où on lui a donné un splendide dîner. Il a joué assez passablement, pour un Lapon; mais il a été fort étonné, quand, à la fin de la partie, on lui a demandé l'argent des cartes. A une table voisine, une dame répétoit à chaque instant: *au flambeau*. M. Werdock demande ce qu'a de commun le flambeau et la partie; on lui répond que mettre au flambeau c'est payer les cartes.

M. Werdock juge, avec beaucoup de sagacité, qu'un maître de maison qui tire quinze à vingt francs de cartes qui coûtent trois livres, est un nécessiteux, qui n'a pas le moyen de donner un dîner de cent écus. En conséquence de ce raisonnement, il se lève, après avoir payé

ses cartes, et il va glisser dans la main du maître de la maison ce qui lui reste de la monnoie que son savant lui a mise dans la poche. Le maître de la maison lui demande ce que cela signifie. « Puisque vous vendez des cartes, lui répond « M. Werdock, à plus forte raison devez-vous « vendre un excellent et cher dîner, et je paie « mon écot.—Je donne mon dîner, cher Lapon, et « je ne vends pas mes cartes : ce sont les profits de « mes domestiques. — Vous ne payez donc pas « vos domestiques? Vous laissez ce soin-là à vos « amis? — Je les paie et très-exactement. — « Et vous leur permettez de faire chez vous le « commerce de cartes? — C'est l'usage. — Et « ces dames, qui disent : *au flambeau, et payez* « *les cartes*, sont donc les dames d'affaires de « vos domestiques? — On ne les qualifie pas « ainsi. — Oh! la qualification ne fait rien à « la chose. Au reste, vos laquais sont bien heu- « reux : voilà deux belles dames, qui, pendant « toute une soirée, ne se sont occupées que « d'eux. — C'est l'usage. — Cet usage-là a « quelque chose d'ignoble.

« Sans doute, l'usage permet aussi à vos do- « mestiques de faire payer à vos amis les longs « bâtons avec lesquels ils poussent ces boules « blanches, l'huile qu'on use pour les éclairer, « ces petits carrés d'os, tachetés de noir, qu'ils « jettent avec tant de bruit dans cette boîte

« ouverte, et le sperme de baleine, qui brûle,
« auprès d'eux? — L'usage, au contraire, dé-
« fend cela. — Il y a donc contradiction dans
« vos usages? — Hé! mon cher Werdock, il
« n'y a que cela dans le monde. Tel qui prêche
« la tempérance le matin, s'enivre le soir. Tel
« autre, qui fait profession d'aimer les hommes,
« dépouilleroit son voisin, s'il pouvoit le faire
« impunément. Celui-ci vante les douceurs de
« la vie privée, et intrigue sourdement pour
« renverser un honnête homme, dont il con-
« voite la place. Celui-là exige que ceux qui
« sont sous sa dépendance remplissent leurs
« devoirs, et il enfreint tous les siens. Que vous
« dirai-je! ces abus-là sont bien plus graves
« que celui de faire payer les cartes, et la so-
« ciété n'en va pas moins son train. — A la
« bonne heure. Mais ces abus-là naissent des
« passions, que nous ne sommes pas maîtres de
« détruire, et il suffit d'un acte de votre
« volonté, pour que vos valets cessent de tenir
« tripot chez vous, et pour que les dames s'oc-
« cupent un peu de ceux qui les entourent, et
« non de la recette de l'antichambre. »

Assez bien raisonné pour un Lapon.

M. Werdock s'instruit tous les jours. Son savant se félicite de l'avoir produit dans le grand monde, et nos dames commencent à croire qu'un Lapon est un être pensant.

Comme une idée en amène toujours d'autres, qui sont relatives à la première, une dame, qui a cultivé sa raison et son esprit, et qui n'en est pas moins modeste, demandoit au savant si un Lapon est de la même race qu'un Parisien, qui descend évidemment d'Adam; si un Caffre est de la race du Lapon; si un Albinos est de la race des Caffres; si un Nègre est de la race des Albinos. Le savant a répondu qu'un homme, qui a continuellement dans ses mains l'astrolabe et le télescope, ne s'occupe pas de ces puérilités. M. Werdock a souri, et comme le sourire d'un Lapon doit signifier bien des choses, la dame a pressé M. Werdock de s'expliquer.

« Je pense, dit-il, qu'il est plus aisé et plus « utile d'observer et de connoître ce qu'on « a sous la main, que de se perdre dans l'espace « à considérer ce qui n'est pas fait pour nous; « et si un cheval n'engendre pas un éléphant, « un mâtin un roquet, une renne un ours « blanc, il n'est pas présumable qu'un Pari- « sien, un Lapon, un Caffre, un Albinos et « un Nègre descendent du même père. »

Quand un Lapon pense et s'exprime ainsi, la curiosité qu'a inspirée sa figure grotesque, change de nature, et on désire le faire parler. Une autre dame, trop jolie pour s'être occupée d'autre chose que d'elle, demande à

M. Werdock ce qu'il pense des dames françaises. « Madame, celles qui vous ressemblent « sont charmantes. » Dire à une femme qu'elle est charmante, et ne lui dire que cela, c'est déclarer qu'on n'a que cela à lui dire, et la dame a bien voulu prendre la réponse de M. Werdock pour un compliment.

Deux divinités sont l'objet du culte de la plupart de nos jeunes dames; la mode d'abord, l'amour après. Il étoit bien naturel de demander comment se mettent les Lapones. M. Werdock a répondu qu'elles se mettent toutes d'une manière simple, commode, et absolument uniforme. Qu'ainsi, en Laponie, l'art ne crée pas la beauté; qu'une jolie femme n'y doit rien qu'à la nature; qu'elle n'a pas besoin de ruiner son mari pour paroître belle; qu'enfin, le vêtement des Lapones riches consiste en quelques peaux de rennes, dont elles mettent le poil en dedans l'hiver, et en dehors l'été. « Oh, quelle horreur! — Prenez garde, ma- « dame, qu'il n'est pas de mode qui ne gâte « plus ou moins la nature, et que ce qui pa- « roît ridicule au premier coup d'œil, devient « charmant par l'habitude. C'est la beauté « qu'on cherche d'abord, et si, avec elle, il se « trouve un cœur sous l'habit le plus bizarre, « celle qui le porte est toujours certaine de « plaire.

« — M. le Lapon se forme avec une rapidité « inconcevable. — Peut-être, madame, me trou- « verai-t-on très-déformé en Laponie, car tout « est relatif, et ce que vous daignez applaudir « ici, pourroit bien n'être à Whardus que du « galimatias. Au surplus, j'avoue que je dois « beaucoup au savant mon ami. Il m'a procuré « un homme complaisant, qui me conduit par- « tout, me montre tout, et m'explique tout. Si « j'osois me permettre d'opposer quelques-unes « de vos modes à celle que vous trouvez horri- « ble, peut-être l'avantage seroit-il en faveur « des Lapones. — Oh, par exemple, voilà qui « est un peu fort. Hé bien, M. le Lapon, voyons « vos contrastes.

« — Mesdames, mon complaisant m'a con- « duit dans une vaste salle, garnie, sur toutes ses « faces, de rayons chargés de gravures faites « depuis l'invention de l'art jusqu'aujourd'hui. « J'ai de la mémoire, et je me rappelle très-bien « qu'aux 12e, 13e et 14e siècles, les jolis hom- « mes portoient une soutane, qui descendoit « jusqu'aux pieds, et se couvroient la tête d'un « capuchon, qui tomboit sur les yeux, qui « étoit garni d'un bourrelet sur le bord et « d'une longue queue par derrière. Vous con- « viendrez, mesdames, que ces jolis messieurs- « là n'étoient pas mieux mis que des Lapons, « et on les trouvoit fort bien, parce qu'on étoit « fait à la soutane et au capuchon.

« Sous votre roi Charles V, on eut des habits « *blasonnés*. Les dames portoient les armoi- « ries de leurs maris à droite, et les leurs à « gauche. Ces armoiries couvroient toute la *jupe* « sur sa largeur et sur sa hauteur, et cette « bigarrure attiroit plus ou moins de considéra- « tion, selon que la famille étoit plus ou moins « ancienne. En Laponie, nous ne demandons « pas de qui est fille une jolie femme; elle « séduit; elle est au premier rang, et à cet égard « encore, je ne crois pas que le désavantage soit « pour les Lapones.

« Sous Charles VI, on imagina l'habit *mi-* « *parti*, c'est-à-dire, que tout un côté, du haut « en bas, étoit d'une couleur, et l'autre côté « d'une couleur différente. Cette mode n'est pas « éteinte: on la retrouve encore sur la per- « sonne efflanquée de quelques bedeaux. Je « vous demande, mesdames, quelle est la plus « bizarre d'une femme couverte d'une pelleter- « rie douce et chaude, ou de celle qui est « rouge à droite et noire à gauche?

« Sous François II, les hommes avoient trouvé « qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, « et ils se firent faire des ventres à la polichi- « nelle. Les dames crurent qu'un derrière volu- « mineux avoit de la grâce, et elles eurent des « derrières postiches. Jamais les Lapons ne se « sont avisés de se faire bossus par devant, ni « les Lapones par derrière.

« Sous ce même règne, les femmes imagi-
« nèrent tout à coup de se couvrir le visage d'un
« masque appelé *loup*. Elles alloient masquées
« au bal, à l'église, au spectacle, à la prome-
« nade. On suivoit la dame masquée, lorsqu'elle
« avoit de la taille et de la grâce, et souvent,
« lorsqu'elle levoit son masque, on regrettoit
« les pas qu'on avoit faits, et on finissoit par
« rire des espérances qu'on avoit conçues. Nos
« Lapones ne trompent personnes; elles se mon-
« trent ce qu'elles sont, et je crois qu'ici,
« mesdames, l'usage du *loup* n'est pas tout-à-
« fait perdu: un marchand m'a proposé, hier,
« pour ma femme, du blanc, du rouge, du
« noir et du bleu.

« Sous Louis XIV on portoit des perruques
« qui tomboient jusqu'à la ceinture. On trou-
« voit cela très-beau. J'ai vu jouer, il y a deux
« jours *Zémire et Azor; Azor* a une perruque
« précisément à la Louis XIV, et elle contri-
« bue singulièrement à le rendre hideux.

« Ne disputons pas sur les modes; celle qui est
« en vogue est incontestablement la meilleure.
« D'ailleurs, un homme dont l'œil n'est pas
« blessé par quelque exagération nouvelle, sé-
« pare la jolie femme de ses habits: c'est elle
« seule qu'il voit; et souvent, après avoir causé
« deux heures avec elle, il lui est impossible de
« dire comment elle étoit mise.

« — M. le Lapon a raison, mesdames. Ce « n'est pas pour les hommes que nous nous ha- « billons, c'est uniquement pour nous. Quoi « de plus agréable que de critiquer le chapeau « de madame une telle, la robe de madame « telle autre, lorsque nous sommes à l'abri de « la critique! Vous n'y êtes jamais, mesdames, « dit un monsieur qui avoit écouté jusque-là. « La critique prend sur tout, parce qu'il n'est « rien qui ne lui donne à prendre. Au besoin « elle convertiroit en sottise la timide naïveté « des grâces. — Vous m'effrayez, monsieur le « comte. Hé! que peut dire de ma mise le cri- « tique le plus rigoureux? — Que vous n'avez « pas besoin d'art, madame, et que ce luxe nuit « à la nature, qui a tout fait pour vous. — Ré- « pondre par un compliment, c'est ne rien dire « du tout. Au reste, je suis persuadée que la « beauté doit être voilée et non couverte, et « que nos étoffes légères, qui laissent entrevoir « les formes, sont fort au-dessus des peaux de « rennes, qui empêchent de rien deviner. Soyez « franc, M. le Lapon. — Il me semble, madame, « qu'à force de deviner ici, il ne reste plus rien « à connoître. Mais revenons, s'il vous plaît.

« Vos mamans se souviennent très-bien d'a- « voir vu les femmes de distinction ressembler « à des guêpes. Elles se serroient le bas de la « taille de manière à ne pouvoir respirer, et la

« partie inférieure du corps étoit passée dans
« des cerceaux de douze pieds d'envergure : on
« appeloit cela un panier. J'ai vu une gravure
« représentant une dame dans son carrosse, les
« extrémités de son panier sortent par les ouver-
« tures des glaces, à droite et à gauche. Dans
« une autre gravure, des dames traversent les
« appartemens de Versailles. Elles font jouer
« leurs paniers dans tous les sens pour passer
« les portes, trop étroites de deux pieds.

« Il y a quelques années, les hommes ont
« quitté la perruque ; les femmes s'en sont affu-
« blées, et elles ont poussé la recherche jusqu'à
« vouloir être blondes le matin, et brunes le
« soir.

« Il y a cinq ans, vos jeunes gens bouton-
« noient leur culotte sur le genou, afin de pa-
« roître cagneux. En Laponie, on aime à pa-
« roître droit quand on l'est. Les Lapones ne
« conçoivent pas que la beauté puisse gagner
« quelque chose à détruire l'harmonie qui règne
« entre la chevelure et le teint, et si une dame
« en paniers avoit paru à Whardus, tous les
« habitans seroient morts de rire.

« Sans vous en douter, mesdames, vous êtes
« Lapones dans les rues : vous portez des *pèle-*
« *rines* de pelleteries très-garnies et très-chaudes,
« et vous avez raison ; mais vous avez avec cela
« des bas à jours et des souliers de papier, et
« vous avez tort.

« Les Lapones ont de bonnes bottes fourrées. « Je conviens que cette mode-là ne permet pas « de faire valoir un pied mignon et un bas de « jambe séduisant; mais les maris lapons re- « trouvent cela le soir, et mon complaisant, « à qui j'ai fait quelques observations à cet « égard, m'a répondu par deux vers d'un cer- « tain *Molière*, qui me paroissent très-imperti- « nens :

« . . . . . Le soin de paroître belle
« Ne se prend pas pour un mari.

« Vos mamans faisoient un peu plus que lais- « ser soupçonner leur gorge. Vous voilez la « vôtre; mais vous vous découvrez le dos jus- « qu'au milieu de l'épine vertébrale, et vous « transformez vos bras en manches de raquette. « Je ne vois pas quel avantage il résulte, pour « vous et pour les autres, de montrer deux « omoplates, et la partie la moins arrondie du « bras. — Monsieur, c'est l'usage. — Convenez « au moins, madame, que cet usage-là n'a pas « le sens commun. — Hé, monsieur, le sens com- « mun est fait pour les Lapones. — Madame, je « vous remercie pour elles, et je conclus de tout « ceci qu'elles sont aussi-bien mises que vous. »

Il est évident que la dame qui vient de parler est celle qui n'est que jolie; qui ne sait être, qui ne veut être que cela. Si nos dames se soumettent à la mode, on sait *qu'en général elles*

évitent ce qu'elle a d'exagéré, et que la raison et la décence président à leur toilette.

« Il est assez particulier, dit la dame raisonnable et spirituelle, que M. Werdock soit « venu des bords de la mer glaciale, pour nous « apprendre comment se mettoient nos aïeules. « Vous avez beau faire la mine, mesdames, je « suis persuadée, et vous aussi peut-être, que « des peaux de rennes ne sont pas plus ridicules « que des ventres à la polichinelle, des der- « rières postiches, des paniers, et des omoplates « découvertes. Je crois encore que les usages « des différens peuples sont aussi opposés que les « modes, et que tout est beau et bon pour qui « s'en trouve bien. »

La jolie dame répondoit que le *beau* est un, qu'il n'admet pas de distinction, et que tout ce qui s'en éloigne est mauvais. Ce qui vouloit dire qu'elle est incomparablement la plus belle, et qu'on est plus ou moins mal, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la perfection de ses traits.

« Ce que vous dites du *beau* n'est pas sans « réplique, dit la dame raisonnable. Connois- « sez-vous deux individus qui définissent le « *beau* précisément de la même manière? Le « *beau*, pour chaque être, est ce qui flatte le « plus ses sens, et comme notre organisation « diffère autant que nos figures, il est impos-

« sible qu'à cet égard notre façon de voir ne
« soit pas différente. M. Werdock sourit! Que
« pense M. Werdock?

« — Qu'il est bien extraordinaire, madame,
« que tout le monde ne se rende pas à un rai-
« sonnement aussi simple et aussi vrai. S'il n'est
« pas de mode qui vaille mieux qu'une autre,
« il n'est pas non plus de forme qui mérite de
« préférence. Le reptile peut se croire mieux
« fait que l'élan, et l'ours plus gracieux que
« le chevreuil. — Oui, pour lui, M. Werdock;
« mais pour les autres? — Pour les autres éga-
« lement, madame. Les autres, pour le reptile
« et l'ours, sont les animaux de son espèce;
« le reste lui est indifférent. Qui sait encore
« si ce reptile, qui se traîne, ne croit pas avoir
« une marche pleine de majesté, et si la souple
« et vigoureuse jument, qui bondit dans la
« plaine, ne rit pas d'une femme qui court sur
« deux pauvres petites jambes, et qui s'aide
« de ses coudes pointus, qu'elle porte alter-
« nativement en avant et en arrière? Cepen-
« dant, si cette femme nous paroît jolie, nous la
« préférons à tout.

« — Et de conséquence en conséquence,
« M. Werdock viendra à nous prouver que les
« Lapones sont les plus belles femmes de la
« terre. — Pour un Lapon, madame, cela est
« incontestable. — Et en quoi consiste la beauté

« pour un Lapon? — En une grosse tête, un « visage large et plat, de petits yeux, un nez « épaté, une grande bouche, une taille courte « et ramassée, et si avec cela il se trouve un « goître, la femme que je viens de dépeindre « est proclamée la plus belle. — Ah, ah, ah! « mon cher monsieur, vos Lapones ne feroient « pas fortune à Paris. — Et vous, madame, qui « êtes si jolie ici, vous ne seriez pas remarquée « à Whardus. — Tant pis pour messieurs les « Lapons. — Hé, non, madame. Le franc moi- « neau ne s'occupe pas de la linotte, ni le merle « de la fauvette, et ils n'en sont pas plus mal- « heureux. Ils font l'amour avec la compagne « que leur désigne la nature, et ils ne désirent « rien au delà. »

La dame raisonnable s'est écriée que M. Werdock avoit raison, et elle a été plus loin que lui. Elle a soutenu que la beauté n'est pas sur la figure de l'objet aimé, mais dans les yeux de celui qui aime. « Cela est si vrai, a-t-elle « ajouté, qu'on ne voit pas de femme tourner « la tête à dix hommes, et que dix hommes « peuvent aimer dix femmes différentes, dont « chacune n'ispirera de sensations à personne « qu'à son amant.

« Oh, laissons-là ces raisonnemens abstraits, « a dit la jolie dame, et sachons comment on fait « l'amour en Laponie. Ces amans-là doivent

« avoir une manière d'aimer aussi plaisante que « celle dont ils jugent la beauté.

« Ceci, madame, a répondu M. Werdock, « tient exclusivement à l'usage; et quoique cette « dame, si raisonnable, ait dit tout à l'heure « que les usages sont aussi opposés que les modes, « on peut trouver, avec un peu de réflexion, « qu'ils se ressemblent assez partout, et que lors- « qu'ils diffèrent essentiellement, l'avantage « peut être encore pour les Lapons. — C'est ce « que nous verrons. Mais pas de préambule, s'il « vous plaît. Comment fait-on l'amour dans « votre pays ?

« — Madame, en Laponie on voit une fille, « on l'aime, on la marchande à ses parens, on « l'obtient, on la paie, on l'épouse, et on la « conduit chez soi. — On l'épouse sans lui avoir « fait la cour, sans lui avoir marqué cette as- « siduité, ces tendres soins, ces douces préve- « nances qui constituent la galanterie ! — La « galanterie, madame, est le luxe de l'amour; « c'est l'occupation de ceux qui n'ont rien à « faire. — Et vous marchandez vos femmes ! — « Mon complaisant m'a dit qu'on les marchande « également dans ce pays-ci. Nous donnons de « l'argent au beau-père; il en donne à Paris; « voilà toute la différence. Des deux côtés, un « mariage est une affaire de spéculation. — Et « vous épousez une fille, sans savoir si vous

« lui plaisez ! — Mon complaisant m'a dit encore, madame, qu'ici on prend bien quelques « petits soins pour plaire ; mais qu'on plaise ou « non, on épouse toujours, si la dot est convenable. Dites-moi, je vous prie, qui aime le « mieux, de celui qui achète sa maîtresse, ou « de celui qui ne se charge de la sienne que « pour de l'argent ?

« — Et ces femmes que vous épousez, sans « presque les connoître, vous sont fidèles ? — « Ma réponse à cette question, madame, tient « à des usages purement locaux, dont la comparaison peut tourner à l'avantage de mes « compatriotes. Vous vous déchargez du soin « d'exercer l'hospitalité sur des gens qui se font « payer pour cela, qui se font payer très-cher, « et chez qui souvent on est assez mal. L'étranger qui voyage en Laponie est reçu partout, et il est l'ami du Lapon, du moment « où il se présente sur le seuil de sa cabane. « Tout est à sa disposition et à son usage..... « — Jusqu'à la maîtresse de la maison ? — « Le maître ne se croiroit pas hospitalier, s'il « se réservoit quelque chose. — Voilà un « usage infâme ! — Madame, dans d'autres « pays, m'a dit mon complaisant, monsieur « ne prête rien, parce que madame fait les « honneurs de *tout*. Vous ne nierez pas que « l'amant doive de la reconnoissance au Lapon, tandis qu'ailleurs il ne doit rien au

« mari ; et l'homme qui inspire un sentiment,
« ne vaut-il pas celui devant lequel il faut
« cacher les siens? En dernière analyse, deux
« usages ne peuvent être opposés ; quand le
« résultat est le même.

« Permettez-moi, madame, de continuer le
« parallèle. Mon amour-propre gagne à la
« comparaison, et le vôtre n'y peut rien per-
« dre, car je ne vous persuaderai jamais qu'un
« Parisien ne vaille pas un Lapon.

« Nous sommes dépourvus de tout ce qui
« brille et frappe les yeux, et vous avez des
« diamans ; mais à quoi nous servent-ils? Ils
« rendent la laideur plus remarquable, et leur
« éclat nuit à la beauté.

« Vous avez des carrosses, rehaussés d'or,
« dans lesquels vous vous bercez mollement,
« et qui, peu à peu, vous privent de l'usage
« de vos jambes. Nous courons dans de simples
« traîneaux, dont la direction exige un exer-
« cice continuel ; et lorsque vos superbes che-
« vaux vous font faire à peine dix à douze
« lieues, sur des chemins plus unis que le pavé
« de nos cabanes, une renne nous emporte à
« travers les montagnes, les rochers, les pré-
« cipices, et parcourt cinquante lieues dans
« la journée. Ici, il y a compensation.

« Le nombre *trois* est en honneur partout,
« et nous avons aussi *Thor*, *Storiunchar*, et
« *Parjutte*.

« Nous avons, comme vous, des églises, et « nous y tenons nos foires pendant l'hiver. « Vous avez des marchés à la porte des vôtres, « et vous en faites dans l'intérieur qui ne sont « pas dans l'esprit du septième sacrement.

« On trouve en Laponie des sorciers qui « prédisent l'avenir, et qui vendent du vent « aux navigateurs. Vous avez des tireuses de « cartes que vous écoutez avec une sorte de « vénération, et dont tout le talent, ainsi que « celui de nos sorciers, consiste à lever un « impôt sur la sottise et la crédulité.

« Vous avez le plaisir de vous occuper de « votre santé pendant toute votre vie. Adhé- « rentes à votre médecin, comme le lierre « au chêne, vous ne faites rien que par lui et « pour lui. Vous lui devez des infirmités pré- « coces ; mais à la fin vous avez raisonné, con- « jecturé, combiné ; vous avez échappé à l'en- « nui, et c'est beaucoup pour vous. Nous ne « connoissons rien de tout cela. Toujours ac- « tifs et laborieux, nous ne pensons pas au « temps qui s'écoule, et nous arrivons sans « maladies à cent vingt ou cent trente ans, « sans savoir qu'il existe dans le monde des « marchands de santé. »

M. Werdock a continué long-temps encore son parallèle, et la dame raisonnable a trouvé que la balance penchoit souvent du côté du

Lapon. Or, comme la raison est *toute-puissante* à Paris, les dames, après s'être regardées, consultées, ont consulté les messieurs, et le conseil a balancé un grand quart d'heure entre ces deux questions : Sera-t-on *lapomanes* après avoit été *anglomanes*, ou laissera-t-on de côté le Lapon dont on se sera amusé comme d'un sapajou ?

Il a été décidé, à la très-grande majorité, qu'une Française ne peut s'empaqueter dans une peau de renne, porter des bottes fourrées, s'exposer à se casser la tête dans un traîneau, et surtout permettre à son mari de faire les honneurs de sa personne.

En conséquence de cet arrêté, M. Werdock est aussi délaissé aujourd'hui qu'il étoit fêté hier. Etonné de l'oubli dans lequel il est tombé tout à coup, il en a demandé la cause à son complaisant, qui lui a répondu par ces quatre mots : *Vous êtes à Paris.*

M. Werdock, très-piqué, a cependant pris son parti. Il a demandé à son savant le ballon qui doit le ramener à Whardus. Le savant lui a répondu que le docteur de Tubinge, qui a annoncé sa découverte, n'a pas encore communiqué son secret au public. M. Werdock ne pouvant s'en retourner par air, s'est décidé à voyager modestement à pied, et il a demandé à son savant de quoi, payer l'hospitalité en route.

Les savans ne sont pas riches, quand ils ne deviennent pas cordons rouges et excellences. Celui-ci a renvoyé le Lapon à un financier. Les financiers connoissent le prix de l'argent et ne le donnent pas. Celui-ci a envoyé Werdock à un charlatan. Le charlatan lui a prouvé, qu'après avoir été caressé dans les salons et expulsé d'iceux, il n'y a rien de mieux à faire que d'amuser la canaille. Il l'a fait habiller en Lapon; il le fait parler lapon, chanter lapon, pirouetter, sauter, grimacer, le tout à deux sols par personne.

M. Werdock se trouve très-mal de cette manière d'être; mais il espère durer autant que le sauvage de l'Aveyron, l'homme qui boit de l'huile bouillante, celui qui se met dans un four chaud, le petit Hercule du Nord, et qu'enfin il pourra, avec ses petites épargnes, retourner au milieu de ses rennes. Alors il écrira sur la porte de sa cabane :

Bien fou qui est heureux chez soi, et qui va courir le monde sur la foi d'autrui.

L'ATHÉISME
EN AMOUR.

J'étois hier à la campagne. Je n'y étois pas seul, et parmi les membres d'une société un peu nombreuse, rassemblée dans des bosquets, on a bientôt trouvé la personne avec qui on a quelques rapports d'esprit, de goût et de caractère. Insensiblement on se divise; et, sans s'en apercevoir, on se trouve deux à deux.

Une dame, jolie, aimable et instruite, avoit pris mon bras, ou je le lui avois offert, je ne sais lequel des deux : la jeune dame m'occupoit trop, pour que je pensasse à la manière dont son bras étoit venu sous le mien. Il y étoit; cela me suffisoit.

On ne sait quelquefois que dire à une dame qui intéresse beaucoup, et avec qui on n'a pas de relations particulières. Lui parler science, histoire, géographie, est du pédantisme; l'entretenir de la pluie et du beau temps, vise à la sottise; un pédant et un sot déplaisent toujours, et il est fâcheux de déplaire à une femme qui a son bras sous le vôtre, qui le presse quelquefois sans s'en apercevoir; qui ne s'aperçoit pas, quand vous l'amusez, que, de temps en temps, votre main caresse la sienne;

mais qui voit tout, et qui vous échappe bien tôt, si vous l'ennuyez. Parler amour, est la première idée qu'inspire une jeune femme. Ce sujet est inépuisable, parce que l'amour se modifie de mille manières, et qu'il paroît toujours nouveau, même à ceux qui l'éprouvent pour la dixième, pour la vingtième fois.

Cependant, parler d'amour et s'adresser directement à une femme à qui on n'en inspire point, c'est l'embarrasser, c'est arrêter la réplique aimable qui anime, qui soutient la conversation; généraliser ses pensées, c'est ne s'adresser à personne; c'est mettre à son aise celle avec qui on cause; c'est lui laisser la liberté de s'appliquer ce qui peut lui convenir, et les dames aiment à jouir de cette liberté-là.

Emettre sur cet objet des opinions nouvelles, ou du moins peu répandues, c'est forcer l'attention. Je me suis décidé, en conséquence, à ne rien dire qui fût personnel, et à être original, si je le pouvois.

J'ai toujours remarqué qu'il est plus difficile de trouver une première phrase que la millième, parce que la dernière découle toujours de la première dans un entretien bien soutenu, comme dans un discours académique bien fait. Je cherchois donc une donnée heureuse, lorsqu'un franc moineau m'a tiré d'embarras.

Il étoit auprès de sa femelle. Un autre moi-

neau s'en est approché, et le combat s'est engagé aussitôt. Ma jolie dame a rêvé quelques minutes, et elle a prononcé que la jalousie est un attribut nécessaire de l'amour.

J'ai relevé le gant ; j'ai prononcé à mon tour :

« La jalousie n'est qu'un préjugé fortifié par « l'habitude. Si elle étoit naturelle aux amans, « ils seroient partout également jaloux, et il « y a des peuples qui le sont beaucoup moins « que d'autres. Il y en a qui ne le sont pas du « tout. Il en est même qui donnent dans l'ex- « cès opposé, et ce qui seroit un opprobre pour « un Français, est, vous le savez, un honneur « pour un Lapon.

« La jalousie est si loin d'être un sentiment « naturel, qu'elle se soumet facilement aux « usages de la société. Tel homme, par exem- « ple, qui seroit jaloux d'un rival jusqu'à la « frénésie, ne se permet pas de l'être d'un « mari ; et en général, les jaloux sont si in- « térieurement pénétrés de leur injustice, qu'il « en est peu qui osent l'avouer.

« On croit que la jalousie marque beaucoup « d'amour ; mais l'expérience prouve que l'a- « mour le plus vif est aussi le plus confiant. « La jalousie ne prouve communément qu'un « amour foible, un sot orgueil, le sentiment « forcé de son peu de mérite, et quelquefois « un mauvais cœur.... Oui, madame, un mau-

« vais cœur. Un amant dégoûté cherche un « prétexte pour rompre : s'il s'aperçoit qu'on « peut se consoler de sa perte avec un autre, « sa vanité est blessée de ne pas laisser une « femme dans les regrets. La jalousie, ou plutôt « l'envie le ramène pour être tyran sans être « heureux. L'amour ne vit que d'amour-propre; « et il n'y a de jaloux que par orgueil.

« — Je suis presque tentée de croire que « monsieur n'a jamais aimé. — D'abord, ma- « dame, entendons-nous sur le mot. Aimer, « c'est avoir de l'amitié; désirer la jouissance « d'un objet, c'est avoir de l'amour; désirer « cet objet exclusivement à tout autre, c'est de « la passion. Le premier sentiment est toujours « un bien; le second n'est qu'un appétit du « plaisir; le troisième étant le plus vif, ajoute « au plaisir, mais prépare des peines, au nom- « bre desquelles je ne mets pas le chagrin « passager que cause une infidélité. L'infidé- « lité est un grand mot, souvent mal appliqué. « En amitié, c'est un crime; mais si une femme « aimable avoit du goût pour moi, je ne pré- « tendrois pas être l'unique objet de ses atten- « tions; une telle prétention seroit une tyrannie « insupportable pour elle, et une folie cruelle « pour moi. Jouissons du bonheur, comme s'il « ne devoit jamais finir, et sachons le perdre « comme n'y ayant aucun droit.

« — Mais quel homme êtes-vous donc, mon-
« sieur, et à quelles femmes avez-vous plu ?

« — Je n'ai pas prétendu, madame, qu'il n'y
« ait pas d'exception aux principes que j'ai éta-
« blis; et si j'avois besoin de trouver un exemple
« de tendresse et de fidélité, je n'irois pas le cher-
« cher loin. C'est sans doute un malheur d'être
« athée en amour; mais je ne suis qu'à plaindre;
« car, enfin, on n'est pas maître de ses opinions.

« — Je voudrois bien savoir, monsieur l'a-
« thée en amour, comment vous nierez, avec
« quelque vraisemblance, l'existence d'un sen-
« timent dont vous me faites l'honneur de me
« citer en exemple. Expliquez-moi cette con-
« tradiction.

« — Je ne l'oserai jamais, madame.

« — Je vous en prie, monsieur; je vous l'or-
« donne.

« — Madame, j'obéis.

« J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que
« j'admets des exceptions; je généralise mes
« idées, et je vous supplie de ne faire aucune
« application.

« Les passions, qui agitent les hommes, se dé-
« veloppent presque toutes dans leur cœur
« avant qu'ils aient la première idée de l'amour.
« La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'am-
« bition se manifestent dès l'enfance. Les objets
« en sont petits; mais ce sont ceux de cet âge.

« Ces passions ne paroissent violentes que lors-
« que l'importance de leurs objets les rend vé-
« ritablement remarquables.

« Il est un âge où ce qu'on appelle amour se
« fait vivement sentir; mais est-il en effet autre
« chose qu'une portion du goût général que
« les hommes ont pour le plaisir? Cette passion
« prétendue se détruit par son usage; les pas-
« sions réelles se fortifient sans cesse. La pre-
« mière est bornée à un temps quelconque; les
« autres s'étendent sur tout le cours de la vie.
« L'amour enfin n'est qu'un besoin des sens,
« et le plus court des plaisirs. Je vais déve-
« lopper ces idées.

« — Je vous avoue, monsieur, qu'elles me
« paroissent absurdes.

« — Pas tant, madame, pas tant.

« De ce que la sensation du plaisir qu'on
« nomme amour est très-vive, il ne s'ensuit
« pas que ce soit une passion. On suppose de
« la passion où il n'y en a pas; on croit même
« de bonne foi l'éprouver; on se détrompe par
« l'expérience. On a vu des gens, en appa-
« rence épris de la plus violente passion, prêts
« à sacrifier leur vie pour une femme, qui l'au-
« roient fait peut-être, comme on fait dans
« l'ivresse des extravagances dont on rougit
« quand elle est dissipée; on a vu, dis-je, ces
« gens sacrifier cette même femme à l'ambi-

« tion, à l'avarice, à la vanité, et même à la « mode. Citez-moi un ambitieux, un avare, « un orgueilleux qui se soit corrigé. Pourquoi « cette différence? c'est que les passions réelles « vivent de leur propre substance. L'amour, « au contraire, non-seulement s'use par son « usage, ainsi que je le disois tout à l'heure; « mais pendant sa courte durée, il a besoin « d'un peu de contradiction, et alors il s'as- « socie l'amour-propre, qui le soutient pen- « dant quelque temps.

« — Monsieur, il est des amans capables de « tout sacrifier à leur passion.

« — Qu'est-ce que cela prouve, madame? « il n'est pas de goût sérieux ou frivole qui « n'ait aussi ses fanatiques. La musique, la « chasse, la danse peuvent devenir le goût ex- « clusif de quelqu'un, et fermer son cœur à « toutes les passions. Mettez-vous pour cela au « rang des passions la danse, la chasse et la « musique?

« Les plus grands, et en même temps très- « rares sacrifices que l'on connoisse, ont pres- « que tous été faits par des femmes; presque « tous les bons procédés leur appartiennent en « amour, et même en amitié, surtout quand « elle a succédé à l'amour. — Ah, monsieur « veut se remettre bien dans mon esprit!—Non, « madame, je veux simplement remonter à la

« cause de la différente manière d'aimer des « deux sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet « ne vous plaira peut-être point. Mais qu'il me « soit permis de présenter, dans toute son éten- « due, un système qui n'est pas aussi chimé- « rique que vous paroissez le croire. Je re- « prends.

« On dit, et les femmes aiment à entendre « dire qu'elles ont l'âme plus sensible, plus « sincère, plus courageuse en amour que les « hommes. Cela vient uniquement de leur « éducation, si on peut donner ce nom au soin « qu'on prend d'amollir leur cœur, et de leur « laisser la tête vide. Les femmes ne sont « guère exposées qu'aux impressions de l'a- « mour, parce que les hommes ne cherchent « pas à leur inspirer d'autres sentimens. Ne te- « nant point à ce sexe par les affaires, ils ne « peuvent former avec lui d'autres liaisons que « celles des plaisirs; les femmes en font d'a- « bord un devoir, ensuite leur occupation ex- « clusive, enfin une habitude, et la plupart de « ces héroïnes de tendresse passent leur vie à « être flattées, gâtées, séduites, abandonnées. « Livrées enfin à elles-mêmes, il ne leur reste « pour ressource qu'une dévotion de pratique, « d'ennui et d'intrigue; cette dévotion n'est « pas plus une passion, que l'amour auquel « elle a succédé.

« L'éducation des hommes, toute imparfaite qu'elle est, a du moins l'avantage de « les occuper, de remplir leurs têtes d'idées « bonnes ou mauvaises, qui les détournent « long-temps de celle de s'attacher. Les affaires, les emplois, les occupations quelconques « viennent ensuite, et ne laissent à l'amour « qu'une place subordonnée à des intérêts plus « puissans, à de véritables passions. Ce qu'alors les hommes nomment amour, est l'usage « de certains plaisirs qu'ils goûtent d'abord « avec ardeur, qu'ils varient par dégoût, ou « par inconstance, et auquel ils sont enfin forcés de renoncer quand ce plaisir cesse de leur « convenir, ou quand ils n'y conviennent plus.

« Observez, madame, que si cet attrait du « plaisir, qui séduit les deux sexes, étoit vraiment une passion, les effets en seroient « précisément les mêmes dans l'homme et dans « la femme, comme il est de fait que l'avare « court invariablement après l'or, et l'ambitieux « après les grandes places. Tout bien examiné, il me semble que l'amour, loin d'être « une passion, n'est que l'affaire de ceux qui « n'en ont point. »

J'allois continuer, lorsque la cloche nous a invités à rentrer au château. Ma jolie dame n'a pas manqué de me dénoncer comme un athée en amour. Toutes les dames ont jeté à l'ins-

tant sur moi un cri général de proscription. Mais comme un bon dîner est préférable à une discussion, quel qu'en soit le sujet, il a été arrêté qu'on me donnoit trois heures pour me préparer à comparoître devant une cour d'amour, qui s'assembleroit le soir pour me juger.

On a dîné gaiement; deux femmes de chambre intelligentes ont tout disposé; mes juges sont prêts; les débats vont s'ouvrir.

Le prévenu est revêtu, devant et derrière, d'un écriteau portant ces mots : *Athée en Cupidon.* Une couronne de myrte brisée est attachée à sa ceinture. Chargé de chaînes de roses, il est conduit par deux jeunes personnes, dignes gendarmes du royaume de Cythère. Il suffit qu'elles avancent d'un pas pour que j'en fasse deux : elles sont si jolies!

Je parois devant la cour. Un charmant petit amour en marbre s'élève au-dessus des gradins. Il est bercé par l'Espérance, et tous deux sont voilés, sans doute pour ne pas voir le blasphémateur, peut-être aussi pour ne pas entendre les blasphèmes nouveaux qu'il va proférer.

Je jette les yeux sur mes juges. Ma jolie dame du matin est président. Une brune piquante, qui m'a quelquefois désolé par ses espiégleries, est avocat général. Les conseillers, le greffier sont charmantes.

Le démon malin, déguisé en avocat général,

lit mon acte d'accusation. Il n'a rien oublié, et il conclut à ce que je sois brûlé vif.

« Ayez pitié de moi, m'écriai-je; je brûle « déjà, et l'instruction n'est pas commencée. » Une joie cruelle paroît dans les yeux de tous les membres du tribunal. Mes jolies gendarmes m'imposent silence, et M. le président prend gravement la parole.

« Avez-vous dit que l'amour n'est pas une « passion?

« — Je l'ai dit.

« — Avez-vous dit qu'il n'est que l'affaire « de ceux qui n'en ont point?

« — Je l'ai dit.

« — Que la plupart des femmes âgées n'ont « pour ressource qu'une dévotion de pratique, « d'ennui et d'intrigue?

« — Je l'ai dit.

« Avez-vous laissé entrevoir à la demoiselle « que vous êtes sur le point d'épouser, que la « dévotion sera un jour son unique ressource?

« — Non, M. le président. Mon intérêt per- « sonnel, plus fort que l'amour, parce qu'il est « passion, ne me permet pas de donner des « armes contre moi. Que j'épouse on non, je « me conduirai en galant homme : voilà tout « ce qu'une femme raisonnable peut exiger.

« — Et si ces bons procédés s'étendent jus- « qu'à la fin de votre vie, que devient votre « système hérésiarque, abominable?

« — Ces procédés prouveront l'absence totale de la passion; car il n'y a plus d'amour « où les procédés commencent. Mais je vous vois « venir, M. le président; vous allez m'opposer « ces liaisons qu'une longue suite d'années a « rendues presque respectables, parce qu'on suppose que le temps ne les a point affoiblies. Ces « liaisons sont celles que l'amour a pu faire naître, mais que l'amitié a consacrées. En général, « elles ne cessent d'être orageuses que lorsque « l'amour est éteint. Ce sont d'abord des amans, « qui, tantôt ivres de plaisir, tantôt tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur, « de fausses délicatesses, passent quelquefois « en un jour des carresses au dépit et à l'aigreur, « s'offensent, se pardonnent et se tyrannisent « mutuellement.

« Après avoir usé les plaisirs et les peines de « l'amour, ces amans se trouvent heureusement « dignes d'être amis, et c'est de ce moment « seul qu'ils vivent heureux.

« Un état si rare et si précieux feroit le « charme d'un âge avancé, et empêcheroit de « regretter la jeunesse. La réflexion, qui détruit « ou affoiblit les autres plaisirs, parce qu'ils « consistent dans une sorte d'ivresse, augmente « et consolide celui-ci : notre bonheur est doublé, quand la raison nous en démontre la « réalité.

« A l'égard d'un autre genre de vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter sur « parole, que verroit-on, si on pouvoit voir de « près ? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils ont long-temps vécu ainsi. « La force de l'habitude, l'incapacité de vivre « seul, la difficulté de former de nouvelles « liaisons retiennent beaucoup de ces amans « sans amour, et donnent à l'ennui même un « air de constance. Ils ont cessé de se plaire et « se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent « se quitter; quelquefois même ils ne l'oseroient. « Ils soutiennent un rôle pénible par pur « respect humain. En effet, on s'est pris avec « l'engouement de l'amour; on a annoncé hautement son bonheur; on a contracté un engagement devant le public; on l'a ratifié dans « des occasions d'éclat. Mais le charme se dissipe avec le temps; l'illusion cesse. On s'étoit « regardé réciproquement comme parfaits; on « ne se trouve plus même estimables. On se repent, on n'ose l'avouer; on s'obstine à vivre « ensemble en se détestant, et l'on tremble « de rompre un engagement dont on a fait « gloire.

« Les vieilles liaisons exigent, pour être « heureuses, plus de qualités qu'on ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout aux amans; « son objet lui suffit; mais l'objet se flétrit,

« l'amour s'éteint, et il n'est pas d'esprits assez « féconds pour remplacer l'illusion, et servir « de ressource contre la langueur d'un tête-à- « tête continuel. S'il existoit de l'esprit de cette « espèce, il faudroit que les deux amans en « fussent également pourvus, car la stérilité de « l'un étoufferoit la fécondité de l'autre. Il n'y « a que l'esprit qui serve d'aliment à l'esprit; « il ne produit pas long-temps seul.

« On cherche, on croit avoir trouvé, et l'on « cite des exemples de constance dans les hom- « mes d'un âge avancé. Cette constance n'est « qu'extérieure. Un vieillard s'excite à aimer « par la crainte seule de ne plus paroître jeune. « Il n'aime qu'avec inquiétude, parce qu'il « tremble de laisser échapper ce qu'il n'est pas « sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne « connoît que le désir; il s'éteint; mais il re- « naît à l'instant. La jeunesse désire avec force, « jouit avec confiance, se dégoûte prompte- « ment, et quitte sans crainte, parce qu'elle « remplace avec facilité. Voilà le secret de la « légèreté d'un âge et de la constance de l'autre.

« Je me résume. J'ai démontré, je crois, ce « matin et maintenant que les hommes naissent « avec toutes les passions, hors celle de l'a- « mour; que cette prétendue passion n'occupe « l'homme qu'un temps limité, tandis que les « passions réelles s'affermissent par l'âge; que

« l'amour, comme la dévotion, n'est commu-
« nément chez les femmes que l'effet du dé-
« sœuvrement; que ce qu'on appelle passions
« constantes n'existe que par des causes indé-
« pendantes de l'amour, et je conclus de tout
« cela que nous avons tous plus ou moins de
« goût pour le plaisir; que l'amour n'est pas
« une passion, que même il n'existe pas, et que
« le mot *amour* n'exprime que le désir, ou
« l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

« — Enfin, vous avez développé vos odieux
« principes dans toute leur étendue. Vos aveux
« sont formels. Avez-vous quelque chose à ajou-
« ter pour votre justification?

« — Je demande au tribunal qu'il me soit
« permis de faire une seule question, et je sup-
« plie qu'on y réponde avec franchise.

« — Je vous le promets, monsieur.

« — Vous aimez beaucoup vos maris, mes-
« dames; le fait est constant. Mais les aimez-
« vous précisément comme vous les aimiez
« pendant les premiers six mois de votre ma-
« riage? Une heure d'absence vous paroît-elle
« insupportable? Le retour de l'objet aimé fait-
« il encore battre votre cœur? Un de ses regards
« allume-t-il ce feu brûlant que décèle une aima-
« ble langueur? Passez-vous, à parler de votre
« amour, des heures entières qui s'écoulent
« comme des secondes? Retrouvez-vous en pré-

« sence l'un de l'autre, ce silence qui occupe si
« délicieusement des cœurs repliés sur eux-
« mêmes? Vous écrivez-vous, quand vous êtes
« séparés, avec ce style inégal, mais rapide, que
« donne l'exaltation de la tête et du cœur ?
« Avez-vous seulement pensé à comparer vos
« premières lettres à celles que vous avez écri-
« tes, il y a un an, il y a six mois, il y a huit
« jours ?

« — Mais, monsieur, il sembleroit, à vous
« entendre, que nous pourrions, dans dix ans,
« ne plus aimer nos maris du tout.

« — Les aimer d'amour, madame, la chose
« est impossible. Mais vous conserverez pour
« eux un sentiment doux, moins tumultueux,
« par cela même plus facile à satisfaire, et
« heureux les époux, qui, comme vous, se
« préparent, sans s'en douter, à remplacer
« l'amour par des vertus! »

Les membres du tribunal se regardent, et l'avocat général éclate de rire. Le rire se communique de proche en proche. Tout le monde rit, à l'exception de mes jolis petits gendarmes, qui n'ont pas aimé encore, mais qui commencent à éprouver cette inquiétude vague, qui annonce le développement du cœur. Ils ne peuvent concevoir que quand on aime une fois, ce ne soit pas pour la vie. Les éclats de rire recommencent, et à cet accès de gaieté succède

méditation, discussion, délibération. Les dames inclinent vers l'indulgence ; les petites demoiselles invoquent leur sévérité ; mais comme les gendarmes n'ont pas voix délibérative devant un tribunal, celui-ci, sans égard aux réclamations, a prononcé ainsi qu'il suit :

« Le tribunal se gardera bien de rien décider « sur une question aussi délicate : il donneroit « peut-être gain de cause au prévenu, qui ne « paroît pas avoir besoin d'encouragement à « l'infidélité. En conséquence, il est absous. « Mais le tribunal le menace de toute son in- « dignation, s'il propage ses principes, et la « colère de six femmes n'est pas impuissante. « Il lui est ordonné de laisser Dieu à l'indi- « gent et à l'opprimé, St.-Michel à ceux qui « craignent le diable, et l'amour constant à « ceux qui y croient. »

Ici mes chaînes tombent, et l'usage prescrivant à celui qui gagne un procès de remercier ses juges, j'embrasse les miens avec un extrême plaisir ; mais sans *passion*.

JE VOUS AIME DE TOUT MON CŒUR.

Il y a deux langues dans ce monde, celle de la franchise, que tout le monde entend; celle de la dissimulation, que chacun cherche à deviner, et sur laquelle chacun se trompe, après y avoir été pris vingt fois.

On feroit de gros volumes sur l'abus des mots, si on avoit le temps de prendre note des mensonges continuels que l'usage arrache aux *plus honnêtes gens*, ou si la fausseté du moment ne faisoit oublier celle qui a précédé. Mais, après tout, à quoi bon faire des livres? Ont-ils jamais converti personne? Le diable n'est-il pas plus persuasif que tous les raisonnemens nés et à naître, et loin de chercher à le combattre, l'homme n'a-t-il pas poussé l'absurdité jusqu'à lui élever des autels? Qu'étoit Plutus? Le diable. Vénus et monsieur son fils? Le diable. Mars? Le diable le plus diable. Minerve? Oh, grâce pour celle-là, d'autant mieux que ses temples n'ont jamais été très-fréquentés. N'affligeons pas la bonne déesse de toutes les manières.

On nous dit, on nous répète que Plutus,

Vénus et Mars sont des dieux ou des diables du paganisme, et que nous devons les avoir en horreur. Hélas, jamais leur culte ne fut plus répandu. Plutus se loge partout où il aperçoit un palais; il n'est pas de coin dans Paris où ce fripon d'Amour n'ait une petite chapelle; et tous nos jeunes gens veulent avoir le pot-en-tête et la dague au côté. Oh, païens, infâmes païens que nous sommes!

Mais où vais-je m'égarer à propos de l'abus des mots? Revenons, revenons bien vite à la place modeste que la nature m'a assignée.

Je ne suis pas intéressé, et puis *j'aime les hommes de tout mon cœur*. Mais je tiens à ce qui m'est dû; je dois, et pour que je puisse payer, il faut que l'on me paie.

Je vais chez un ami intime, à qui j'ai prêté de l'argent sur une simple reconnoissance : prend-on des sûretés avec un ami? Il me propose de déjeuner; j'accepte : le vin versé par un ami paroît toujours meilleur. En croquant le martin-sec, arrosé de vieux Chambertin, je parle de mes dix mille francs. « Ah, mon cher « ami, jugez du chagrin que j'éprouve de ne « pouvoir me rendre à vos désirs. Je n'ai pas un « sou en caisse, et je suis forcé de représenter. « J'emprunte tous les jours à des gens que je « n'aime pas du tout, et à qui je suis forcé de « rendre. Mon cher ami, prêtez-moi dix mille

« autres francs; vous ne pouvez mieux les pla-
« cer : vous savez que *je vous aime de tout mon*
« *cœur*. — Mon cher ami, il faut que j'en paie
« douze demain, et je comptois sur vous. » Mon cher ami fronce le sourcil; il fait un signe à son domestique; son domestique lui dit, d'un air gauche et bête, que madame la comtesse a déjà envoyé trois fois. Mon cher ami me dit qu'il ne peut faire attendre madame la comtesse, qui *l'aime de tout son cœur*, et mon cher ami est borgne, bossu et boiteux. Il prend son chapeau et sa canne et me laisse avec son valet. Je sors : c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Je rencontre dans la rue l'homme aux douze mille francs. Il m'aborde d'un air franc et ouvert. « Je suis enchanté de vous rencontrer, « uniquement pour le plaisir de vous voir, « car vous n'avez pas oublié que c'est demain « qu'échoit la lettre de change que vous avez « passée à mon ordre. » Je rougis, je pâlis, je balbutie; je lui raconte ce qui vient de se passer chez l'homme qui est obligé de représenter. « Voilà qui est très-malheureux, me dit-il. « Mais j'ai moi-même des engagemens à rem-« plir. Si vous ne payez pas demain, je ferai « protester, je vous poursuivrai au tribunal « de commerce, et j'en serai au désespoir, car « *je vous aime de tout mon cœur*. »

Ce misérable a cinquante mille livres de

rente, et n'en dépense pas dix par an. Mais que répondre à quelqu'un qui s'exprime aussi clairement? Je ne me soucie pas de faire un semestre à Ste.-Pélagie; il faut que je m'exécute. Je fais porter au *Mont de Piété*, qui n'a rien de pieux, les bijoux de ma femme et ma vaisselle, et cela parce que l'un ne veut pas me payer, et que l'autre veut l'être, quoique tous deux *m'aiment de tout leur cœur*.

Il est très-pénible pour un homme qui pense de mettre ses effets en gage. Cependant, j'ai toujours cru que lorsque le malheur nous poursuit, et que nous ne pouvons plus lui échapper, il ne nous reste qu'un parti à prendre : c'est de nous retourner et de lui rire au nez. Afin de lui échapper, ou de rire, je laisse madame à la maison. Une jeune femme, qui a des talens, trouve toujours quelque moyen de dissipation, et je me décide à aller demander à dîner à un jeune homme marié depuis six mois à une demoiselle qui l'idolâtroit. J'ai contribué à faire ce mariage; j'ai été à la nôce; j'ai fait l'épithalame; j'ai pris la jarretière de la mariée; je suis sûr d'être bien reçu.

On m'accueille comme un vieil ami. La petite dame fait quatre pas au-devant de moi. Elle me présente son menton, parce qu'elle met du rouge, quoiqu'elle n'en ait pas besoin. Je baise ce menton aussi haut qu'il m'est possible; le

mari me serre la main ; un joli officier me salue d'un air froid ; quelques bons hommes me demandent si l'usage des œufs sera permis ce carême ; on se met à table.

Le bon vin circule ; la conversation s'égaie ; on oubli les malheurs publics et particuliers. La petite dame m'avoit placé à sa droite ; le joli officier étoit à sa gauche. Je ne sais trop ce qui se passoit sous la table ; mais je recevois de temps en temps des coups de genou, dont mon amour-propre étoit tenté de se faire les honneurs. Il y avoit heureusement devant moi une glace, qui a dissipé en un clin d'œil toutes mes illusions. Je me suis rendu justice, et ne pouvant être acteur, je me suis amusé à faire le tacticien. J'ai bientôt remarqué que ces coups de genou, qui d'abord avoient flatté ma vanité, n'étoient que des ricochets qui me venoient de M. le capitaine. S'il frappe partout, me disois-je, aussi vigoureusement qu'à table... je plains les ennemis.

Au moment où on passe au salon pour prendre le café, on annonce un bijoutier. « Ce « n'est pas le moment, s'écrie l'époux avec « humeur. — Ce l'est toujours, mon ami, de « voir de jolies choses. — Mais, ma femme !... « — Mais, monsieur ! — Faites entrer, puis- « que madame le veut.

« — Oh, mon ami, les jolies boucles d'o-

« reilles! la charmante bague! — Hé, madame,
« vous avez de tout cela à ne savoir qu'en faire.
« — Mon bon ami, mon cher ami, *je vous*
« *aime de tout mon cœur;* ne me refusez pas ces
« bagatelles-là. » Elle embrassoit son mari avec une affection si vraie! .... Mais elle avoit passé une main derrière elle, et j'ai surpris le capitaine qui la baisoit avec transport : elle a la main fort jolie, cette petite dame-là. Elle s'est aperçue que j'apercevois ce manége, et elle est partie d'un éclat de rire. « Comment trou-
« ves-tu M. de St.-Albin, qui me baise la main
« pendant que tu m'embrasses? — Ah! c'est
« très-plaisant, madame. — Revenons, mon
« ami, aux boucles d'oreilles et à la bague. —
« Mais quelle enfance, ma chère amie! — Tu
« résistes encore! ne t'ai-je pas dit que *je t'aime*
« *de tout mon cœur?* — Cela est fort bien, ma-
« dame; mais.... — Tiens, mon ami, compo-
« sons; je me contente des boucles d'oreilles, »
et elle les tire de l'écrin. « M. de St.-Albin
« part après-demain pour sa garnison; tu es
« son ami; je veux qu'il emporte un souvenir. »
Elle prend la bague, et la passe au doigt de l'officier. Le mari fait la moue; il réfléchit un moment; il juge sans doute qu'il ne lui conviendroit pas de paroître économe en présence de dix personnes; il paie, et quelques minutes après, sentant peut-être la sottise qu'il a faite,

et voulant l'excuser, il nous dit du ton le plus sentimental : « Comment refuser quelque chose « à une femme qui *m'aime de tout son cœur?* » L'officier sourit; je lève les épaules; les autres ne voient rien, ne pensent à rien, et boivent de toutes les liqueurs. Je sors.

Lorsqu'on a des effets en gage, on ne peut les en retirer que par deux moyens : diminuer sa dépense, ou ajouter à ses revenus. Je ne donnerai plus à dîner; mais je dînerai chez les autres. Je demanderai une place, et je l'obtiendrai : on en donne à tout le monde. D'ailleurs, j'ai été l'ami de cœur d'un pauvre diable redevenu grand seigneur, et très-certainement je n'aurai qu'un mot à lui dire.

Je vais chez mon ami le grand seigneur. Un monsieur, couvert d'or et portant une épaulette de colonel, me dit que son excellence n'est pas visible. Je demande la permission d'écrire un mot à son excellence. M. le colonel m'invite à entrer chez lui. Je réponds par une profonde inclination; j'entre et je vois que je suis chez le portier de mon ami.

J'écris sur un carré de papier, grand comme une carte à jouer; je tutoie son excellence, et je signe : *ton vieil ami.* Le portier, qui sait lire, me comble de civilités. Il court, aussi vite que le permet son triple menton, et un ventre qui tombe sur ses genoux. Il remet mon billet

à un domestique, qui le passe à un autre; celui-ci à un troisième. Un quatrième descend l'escalier en deux sauts; il vient à moi; monseigneur m'attend.

Je suis introduit. Mon ami vient au-devant de moi. Il a le sourire sur les lèvres, la satisfaction dans les yeux. Il me prend la main; il me force à m'asseoir; il m'adresse les choses les plus obligeantes. Il est fâché de ne m'avoir pas prévenu. Mais le fardeau des affaires est si pesant! Il regrette d'avoir été si long-temps sans me voir. C'est ma faute. Pourquoi ne me suis-je pas présenté plus tôt? Il présume que j'ai quelque chose à lui demander, et je peux compter sur ses services.

Je parle d'une petite place vacante de dix à douze mille francs. Il me permet à peine de finir. « Vous aurez cette place, mon ami, vous l'aurez très-certainement. Qui convient mieux « pour la remplir qu'un homme que *j'aime de* « *tout mon cœur*? Passez demain chez le ministre de ***. »

Voilà un brave homme, pensois-je en me retirant : les honneurs et l'opulence ne lui ont pas ôté la mémoire.

Je cours le lendemain chez le ministre. Monseigneur n'est pas visible. On me conduit de sa part chez un chef de division, qui me renvoie à un sous-chef, qui me renvoie à un commis, qui

m'apprend que la place que je sollicite a été donnée hier soir, à la demande de mon ami le grand seigneur, au frère d'une danseuse de l'Opéra.

Je suis outré, furieux. Je retourne chez le colonel-suisse-portier, et je jette feu et flammes. Le portier-suisse-colonel veut me mettre à la porte. Je résiste, il fait venir la garde. On me conduit chez le commissaire de police, qui m'apprend qu'il faut parler bas chez un grand seigneur, à peine d'être mis en prison. Je me le tiens pour dit. Je rentre chez moi, et je répète dans l'amertume de mon âme : « L'ingrat ! le « fourbe ! il me pressoit la main, en me disant « avec effusion, *je vous aime de tout mon cœur.* »

J'évite les hommes; je me borne à la société de ma femme, que j'ai tirée de la médiocrité, qui est bonne, sensible, reconnoissante, et qui *m'aime* vraiment *de tout son cœur*. La vie sédentaire ne me vaut rien, dit-elle. Elle me prie, elle me presse de prendre le grand air, de faire un peu d'exercice; sa santé tient à la conservation de la mienne. Je cède à ses instances; je sors, lorsqu'elle me fait observer que le temps est serein; qu'un soleil bienfaisant me pénètrera de ses rayons.

Je passe un jour au Palais-Royal. J'achète un fort joli pâté, que je me promets de manger avec ma femme, et comme il n'est pas commode

de se promener avec un pâté sous le bras, je rentre aussitôt.

Sur le même carré que moi, loge un assez beau garçon, qui semble épier toutes mes démarches. Je n'aime pas les espions, et je ne veux pas que celui-ci sache que je vais manger un pâté. Je monte par l'escalier dérobé, dont j'ai toujours une clef dans ma poche, et je trouve... oh, mon Dieu! je trouve le voisin et ma femme.... occupés à m'imprimer un caractère indélébile.

Je fais du bruit, et cela est assez naturel. Ma femme me dit froidement que le soin de ma santé exige que je sorte; qu'elle ne peut, sans ses diamans, se montrer décemment en public, et que pendant mes absences, il faut bien qu'elle passe le temps à quelque chose. Ces raisons ne me paroissent pas convaincantes; je tempête, je menace; ma femme m'atterre, et me ferme la bouche avec ces mots : « Hé, tant « d'autres le sont qui valent mieux que vous. »

Quelle suite d'événemens et de revers, occasionnés par des gens que *j'aimois*, ou qui *m'aimoient de tout leur cœur!* Cette phrase seroit-elle vide de sens? n'est-elle qu'une de ces vaines formules, qu'on prodigue à tort et à travers? Ma foi, j'en ai peur.... mais non, non.

A MADAME ***.

Je vois une figure empreinte
Du charme heureux de la candeur ;

Dans ces yeux, remplis de douceur,
L'âme la plus sensible est peinte.
De l'aimable folie une légère teinte
Fait valoir chaque trait d'un esprit enchanteur.
Ah! c'est à vous qu'on peut dire sans feinte :
Je vous aime de tout mon cœur.

CAUSE CÉLÈBRE.

Dans tous les pays du monde, on recherche les causes célèbres; dans tous les pays du monde, il est des gens qui spéculent sur la curiosité publique, et qui ajoutent à l'éloquence ou au bavardage des avocats. Pourquoi n'exploiterois-je pas aussi une mine qui n'est la propriété de personne, mais qui appartient à tous, comme les fruits de la terre, dans l'âge d'or, étoient à celui qui vouloit les cueillir.

Je sais que les causes célèbres sont ordinairement publiées par des savans qui portent la toge et la chausse; mais

L'usage est fait pour le mépris du sage.

Et je ne vois pas d'ailleurs ce qu'une chausse et une toge ajouteroient à mon mérite personnel. Au surplus, pour calmer les personnes très-scrupuleuses, non pour elles-mêmes, mais pour les autres, ces personnes qui veulent que chacun fasse son métier, et qui en changent selon les circonstances, comme de visage et d'opinion, je veux bien leur apprendre que je ne suis pas tout-à-fait étranger à l'honorable profession d'avocat. J'ai commencé mon droit

à Paris et à Reims : il est vrai que je ne l'ai fini nulle part.

On peut déjà remarquer que je n'étois pas sans dispositions pour le barreau : voici une introduction étrangère au sujet, et par conséquent inutile au lecteur; mais qui, grossoyée en façon de requête, produiroit quelques rôles qui ne seroient pas perdus pour tout le monde. J'entre en matière enfin, car il ne faut abuser de rien, pas même du droit de grossoyer.

Un bon marchand de la cité de Londres avoit fait apprendre à son fils le grec et le latin, d'après le principe, généralement admis alors, qu'on ne peut laisser à ses enfans un héritage plus sûr qu'une bonne éducation. En conséquence de ce système, le petit Williams étoit sorti de son école aussi savant qu'il falloit l'être pour entrer à l'université d'Oxford.

Au bout de quelques années, il parloit latin comme Ciceron, et grec comme Démosthènes. Il possédoit parfaitement l'histoire ancienne, et ne se doutoit pas de ce qui se passoit dans son pays.

Il rentra chez son père, la tête pleine de mots et vide d'idées. Il citoit à tout propos ; son père étoit dans l'admiration; mais ses amis, qui ne connoissoient ni M. Thémistocles ni M. Décius, cessèrent de fréquenter sa maison, d'après le privilége qu'on a en Angleterre, d'éviter les lieux où on s'ennuie.

« En Angleterre, allez-vous dire? En An-
« gleterre comme ailleurs. Pas du tout, M. l'A-
« ristarque. Ne vous est-il jamais arrivé de
« vous ennuyer auprès d'un malade dont vous
« convoitiez la succession? De bâiller auprès
« d'un mari, dont la femme vous paroissoit
« aimable? De caresser, chez un protecteur,
« le petit chien qui vous enfonçoit les ongles
« dans les jambes? De faire des visites de poli-
« tesse, ou de devoir? De faire le piquet d'une
« vieille tante sourde, pour glisser un billet
« à sa nièce? D'écouter, avec des marques de
« déférence, un imbécile, qui bégaie, parce
« qu'il a un cordon rouge ou bleu? De lire un
« ouvrage assommant, parce que l'auteur est
« de vos amis, et qu'il faut que vous lui disiez
« du bien de son livre? D'écouter cinq à six
« airs, chantés avec une voix aigre et sans
« mesure, parce que la chanteuse vous a donné
« à dîner? D'aller, par complaisance, à une
« séance de l'institut? .....

« — Hé, monsieur, tout cela se fait sans
« doute à Londres comme à Paris. — Oui-
« dà? Hé bien, à la bonne heure. Revenons. »

Le père de Williams eut le malheur d'éprouver plusieurs banqueroutes, qui l'obligèrent à la faire à son tour, ce qui ne l'enrichit pas, comme cela arrive quelquefois ailleurs. Il vendit tout, jusqu'à son mobilier, pour payer ses dettes, ce qui encore n'arrive pas souvent

ailleurs. Il se retira dans un hospice établi en faveur des vieillards indigens et probes, et il laissa son fils dans le monde, avec son grec et son latin, M. Régulus et M. Léonidas.

Le jeune Williams porta son érudition et sa misère aux pieds de tous les gens en place. Il vouloit être secrétaire chez l'un, précepteur chez l'autre. L'un n'écrivoit que des billets d'invitation; l'autre avoit donné à son fils un maître d'arithmétique, et un *professeur d boxer*.

Williams commença à sentir qu'il vaut mieux savoir un métier que le latin. C'est aussi l'avis de Jean-Jacques, qui n'étoit pas plus bête qu'un autre, quand il se donnoit la peine de raisonner.

On rabat de ses prétentions, à mesure que la misère se fait sentir davantage : un laquais mange tous les jours, Williams seroit entré, assez volontiers, dans une maison opulente, pourvu cependant qu'il ne fallût pas porter la livrée. Il trouva bientôt, dans les papiers publics, une condition telle qu'il la désiroit. Mais comment se présenter sans répondant, et le moyen de consentir à devoir quelque chose à des amis qui avoient abandonné son père au moment de sa catastrophe, ainsi que cela se pratique assez partout? Williams s'avisa d'un expédient digne d'un Romain, dans les beaux

jours de la république : il fit une liasse des quittances des créanciers de son père, et il fut hardiment se présenter.

« Madame, dit-il, je ne connois personne de « qui je puisse me recommander; mais je suis « le fils d'un honnête homme, en voilà des « preuves, et je tiens encore à l'âge heureux « où on n'a pas oublié les leçons de morale « qu'on trouve dans l'histoire ancienne. »

Madame tenoit plus, selon les apparences, à l'histoire moderne qu'à l'ancienne, car elle ne donna pas une grande attention à la harangue de Williams; mais, en revanche, elle l'examina fort attentivement.

Il étoit porteur d'une jolie figure; il étoit bien fait, et il ne s'en doutoit pas.

Une femme de chambre, qui paroissoit être dans l'étroite intimité de madame, fut aussitôt chargée d'installer Williams, et de l'instruire de ce qu'il auroit à faire. Ses fonctions ne devoient pas être fatiguantes. On lui assigna, pour poste, l'antichambre, où il falloit qu'il fût à huit heures du matin, proprement mis et en linge blanc, et où il n'auroit rien à faire qu'à être attentif au coup de sonnette, et à se présenter aussitôt chez madame.

Madame avoit vingt-cinq ans. Elle étoit jolie et belle à la fois. On l'avoit unie à un homme de soixante ans, grand chasseur, grand bu-

veur, et une semblable position a toujours quelque chose de très-critique pour une femme de cet âge-là.

Il est, dit-on, de belles dames qui ne prévoient pas la veille ce qu'elles voudront le lendemain ; qui ne se soucient ni d'aller chez les autres, ni d'attendre chez elles, et qui sont bien aises d'avoir sous la main, et au premier coup de sonnette, ce qui peut les amuser un moment.

Madame sonna ; Williams entra. Madame lui dit de s'asseoir auprès d'elle ; Williams rougit et recula. Madame se lèva et fut lui parler de très-près. Williams rougit plus fort, et sa respiration s'embarrassa. Je ne sais, précisément, ce qu'ajouta madame ; mais elle s'expliqua si clairement, que Williams se rappela le trait qui a immortalisé un des Scipions. Il fit remarquer très-respectueusement à madame qu'un esclave à Rome, qui jouoit un pareil tour à son maître, étoit puni de mort. Les yeux de madame s'allumèrent ; elle se pinça les lèvres, renversa un déjeuner de porcelaine, et tourna le dos à Williams.

Monsieur rentra, fatigué, excédé d'avoir couru, pendant six heures, un lièvre qui ne lui avoit pas fait de mal, et qu'il n'avoit pu prendre. Il trouva madame en colère, Williams interdit, et le parquet couvert des débris de sa porcelaine.

Madame se plaignit amèrement de la maladresse du laquais qu'elle avoit arrêté la veille; monsieur lui dit qu'il falloit le renvoyer. Williams déclara, avec ingénuité, que madame avoit renversé le déjeuner, et qu'il étoit innocent du fait. Il alloit, probablement, remonter à la cause de la colère de madame, lorsque monsieur l'interrompit vivement, lui dit qu'il étoit un *liar*, un *rascal*, et que madame ne l'avoit jamais trompé. Il lui donna un coup de poing et une guinée, et il le mit à la porte.

Williams retourna lire la gazette, qui lui indiqua une autre maison, où il fut se présenter, ses quittances à la main.

Madame n'étoit plus jeune, elle n'avoit jamais été jolie. Cependant, elle avoit contracté certaines habitudes auxquelles elle tenoit encore beaucoup, et elle couvroit, des dons de Plutus, une figure sans effet. Williams fut retenu pour le même genre de service qu'il avoit refusé de remplir dans la maison d'où il sortoit. Il n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-temps, pour sentir que ce qui avoit contribué à immortaliser Scipion, étoit duperie dans un pauvre domestique, qui ne peut prétendre à jouer un rôle dans l'histoire, et il se soumit d'assez bonne grâce à gagner les guinées de madame.

Les femmes ont, dit-on, une adresse inconcevable pour cacher certaines peccadilles,

même à ceux qui ont le plus d'intérêt à éclaircir leur conduite. Cependant, il est des momens où la plus fine ne calcule rien, et madame oublia tout-à-fait l'heure où monsieur étoit dans l'usage de rentrer. Monsieur rentra, très-mal à propos pour lui, parce qu'il est des choses qu'un mari ne se soucie pas de voir, et plus mal à propos pour Williams, qu'il accabla de coups, et à qui il ne donna pas *un penny*.

Williams sortit de cette maison, chargé de contusions, et il se mit à rêvasser, en marchant au hasard. Je suis bien malheureux, se disoit-il, j'ai été battu et chassé pour avoir fait le Scipion; me voilà battu et chassé encore pour avoir fait le contraire : comment faut-il donc se conduire, pour n'être ni chassé, ni battu ?

En se parlant, en se frottant les joues, en grimaçant, en bâillant, Williams arriva sous les murs de *White - Hall*. Là, un grand tableau, à demi-usé, représentoit un tigre d'une grosseur effrayante; un lion, près duquel celui de Némée n'étoit qu'un lionceau; un prince noir, que le dieu des jardins avoit comblé de ses dons, et qui méritoit l'empire du monde, s'il suffit, pour l'obtenir, de porter le plus beau des sceptres qui jamais ait séduit la beauté.

Un peu plus bas, paroissoient deux femmes, qui pourtant n'en faisoient qu'une. Elles

avoient deux têtes, quatre bras, quatre poitrines, très-préférables à celles des Hespérides; mais, des hanches à la pointe des pieds, elles n'avoient que ce qui est propre à une seule femme. Figurez-vous l'Isis et la Tamise, séparées jusqu'à leur confluent, et se jetant dans la mer par une même embouchure.

Il résultoit de cette organisation, que lorsque l'une vouloit marcher, l'autre étoit obligée de la suivre; que lorsque la seconde vouloit s'asseoir, la première étoit forcée de s'arrêter; que quand une des sœurs éprouvoit un besoin, il falloit que son inséparable compagne s'y soumît, quoiqu'elle ne le partageât point; ce qui amenoit quelquefois entr'elles des contestations assez vives.

Le Bobêche de ce pays-là arrêtoit les passans par ses quolibets. Un lambeau de tapisserie se levoit, pour une modique rétribution, et donnoit un libre accès aux curieux.

La nouveauté de ce spectacle rappela l'*Androgyne* à la mémoire fidèle de Williams, et il se sentit frappé d'admiration. Les descriptions emphatiques de Bobêche, les plaisanteries un peu vives dont il les assaisonnoit, excitèrent la curiosité de l'auditoire; la salle s'emplit en un instant, et Williams se trouva sur la première banquette.

M. Randall, propriétaire de cette ménagerie,

s'étendit longuement sur les qualités et les vices du tigre, du lion, et d'une quantité d'autres animaux, dont il avoit dédaigné de charger son enseigne. Si on l'en croyoit, il avoit fait, trois fois, le tour du monde. Les montagnes les plus élevées de l'Europe, les déserts de l'Asie, les sables de l'Afrique, les contrées les plus reculées de l'Amérique n'avoient rien de rare, ou d'intéressant, qui ne fût dans sa précieuse collection; et il faisoit à lui seul les délices de la cour et de la ville.

« Puisque vous avez vu tant de choses, lui dit « Williams, pourriez-vous me dire si les *san-* « *gliers* de Macédoine grognent, comme nous « l'assure *Pline*; si la femme, qui gronde, « fait fuir le lion? Est-il vrai que le *goulu*, le « plus vorace des animaux, contrefasse l'enfant « qui crie, pour attirer sa proie; que l'oiseau « *trochilos* serve de cure-dents au crocodile, « et que pendant que celui-ci se délecte et « bâille de plaisir, l'*ichneumon* se glisse dans « ses entrailles, et les dévore? Avez-vous ren- « contré des autruches plus hautes qu'un « homme à cheval? avez-vous vu la *mérope* « voler en arrière, avec le seul secours de sa « queue? savez-vous le dialecte dont se ser- « vent les oiseaux de l'île de *Diomède*? Ce « n'est plus que d'eux qu'on peut apprendre « la vraie prononciation grecque. Hélas! nous

« avons perdu le *porphyre*. Ce chaste oiseau « avertissoit les maris des infidélités de leurs « femmes, et elles se sont liguées pour en ex- « terminer la race. »

Williams fut arrêté-là, et vous devinez par qui. Les femmes, qui faisoient partie de l'auditoire, n'avoient pas payé, disoient-elles, pour entendre les fables qu'ont racontées les voyageurs. Elles appelèrent, à voix basse, d'abord, celui qu'elles avoient admiré en peinture. Ce premier chuchotement s'éleva peu à peu en *crescendo* général. Bientôt, on n'entendit plus, dans la salle, qu'un cri : le prince noir! le prince noir!

M. Randall, très-embarrassé des questions multipliées que venoit de lui adresser Williams, sut intérieurement bon gré à ces dames de le dispenser d'y répondre, et il se hâta de les satisfaire.

Le monarque africain parut. Son front auguste étoit couvert d'un diadème de plumes de coqs; le clinquant et la pourpre brilloient sur ses reins; son sabre étinceloit du feu de diamans faux; il tenoit à la main un arc qui avoit incontestablement appartenu à la reine de Carthage; enfin il ressembloit parfaitement à un héros d'opéra, à cette différence près qu'il portoit une tunique ouverte par devant, et qu'il n'étoit pas dans ses usages d'avoir le pantalon de couleur de chair.

Il s'avança avec une majesté pleine de grâces, et il salua les dames, qui baissèrent un peu les yeux par une très-bonne raison : c'est qu'elles n'étoient pas venues-là pour regarder..... au plafond.

Les témoignages de l'étonnement et de la plus vive satisfaction éclatèrent de toutes parts. Des soupirs étouffés se mêlèrent aux *bravo*, et on distingua nettement ces mots, articulés par de très-jolies bouches : Plût à Dieu que mon mari !..... Plût à Dieu que mon amant !.....

Comme on ne peut toujours admirer et former des vœux inutiles, l'enthousiasme général se calma insensiblement, et on parla de la beauté double, qui pourtant n'en faisoit qu'une à un point assez intéressant.

Deux filles, jeunes comme Hébé, jolies et fraîches comme elle, s'avancèrent, soutenues sur deux colonnes d'albâtre. C'est tout ce qu'elles avoient à elles deux, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

M. Randall les fit nées à la Cochinchine. La beauté est de tous les lieux ; partout elle exerce le même empire. On n'écoutoit plus M. Randall, on admiroit. Les hommes étoient dans l'enchantement, et les femmes ne trouvoient aux deux sœurs d'autre défaut que celui de leur conformation. Jugez combien elles étoient belles !

Lindamire étoit blonde. Ses grands yeux

bleus exprimoient une douce langueur. Ceux d'Indamore étoient noirs et animés. Les bras les mieux arrondis, des gorges naissantes, dessinées par l'Amour, faisoient des deux sœurs deux femmes accomplies.

Williams avoit un cœur tendre, et ce cœur n'attendoit que le moment de se développer. La touchante Lindamire fit sur lui l'impression la plus forte, et la jalousie naquit en son sein en même temps que l'amour. Il fut révolté de voir tant de charmes livrés à l'œil de la curiosité impertinente. Il se remit cependant un peu, en pensant que Vénus sortit nue du fond de la mer, et qu'il falloit bien qu'elle eût été vue dans cet état, pour que le fait historique parvînt jusqu'à nous. Il se souvint que les filles de Sparte paroissoient sans voiles dans les fêtes publiques, et il conclut de tout cela que Lindamire pouvoit suivre un plus mauvais exemple que celui d'une déesse, qui avoit eu des temples par toute la terre, et que celui des filles les moins soigneuses de leur toilette, et les plus chastes de la Grèce.

Le spectacle étoit terminé; Lindamire et Indamore étoient disparues; les spectateurs étoient sortis; déjà le *Bobéche* appeloit d'autres amateurs, et Williams, livré à des réflexions de toute espèce, paroissoit cloué sur son banc.

M. Randall l'avertit qu'il n'y a plus rien à voir, et Williams ne l'entend pas. Randall lui

prend le bras; Williams le regarde et soupire. « Que ne donnerois-je pas, dit-il enfin, pour « passer ma vie ici! »

Randall est frappé d'un trait de lumière. Il sent qu'un jeune homme qui possède parfaitement son *Pline*, peut lui faire un monstre de l'animal le plus commun, et entraîner l'auditoire par sa profonde érudition. Williams est beau et bien fait: Randall prévoit le parti qu'il peut tirer de l'Adonis moderne, en le *tatouant*, et le transformant ainsi en un homme de la mer du Sud. Il entame franchement la négociation, et le traité est bientôt conclu. Williams consent, pour une *couronne* par jour, à faire partie de la collection de M. Randall.

Ivre de joie et d'amour, il lève le rideau de fond, et va se joindre à ses charmantes compagnes. Il est agréablement surpris d'entendre que les petites sœurs parlent anglais aussi-bien que lui. Il apprend qu'elles sont nées dans le comté de Sussex, d'une ravaudeuse et d'un porte-faix; que Randall les a achetées au moment de leur naissance, ce qui fait qu'elles le regardent comme leur père.

La journée n'étoit pas écoulée, que Williams avoit déclaré le tendre penchant qui l'entraînoit vers Lindamire. Lindamire n'avoit que quinze ans. Elle ne voyoit habituellement que Randall, qui étoit vieux, et le prince maure;

plus propre à inspirer l'effroi que l'amour à une petite fille de cet âge. Ce jeune cœur n'avoit pas battu encore ; les douces paroles de Williams lui causèrent une certaine émotion. Elle le regarda plus attentivement, et elle rougit. Naïve et sincère, elle répondit par un aveu à celui de son amant.

Ce fut alors seulement que Williams eut assez de liberté d'esprit pour s'occuper du passé et de l'avenir. Il revint à cette idée, que le genre de vie que suivoit Lindamire, s'accordoit peu avec les principes que tout homme veut trouver dans sa maîtresse.... et auxquels il aime tant à la voir déroger en sa faveur. Des questions multipliées, mais présentées avec adresse, et faites du ton de l'indifférence, amenèrent des réponses ingénues qui le convainquirent que sa belle n'avoit contracté d'autre mauvaise habitude, que celle de se montrer en public cinq à six fois par jour, précisément dans l'état où Vénus parut sur sa conque marine, poussée par des flots de tritons.

Williams réfléchit ensuite qu'il avoit été battu, d'abord, pour avoir été trop sage, ensuite pour ne l'avoir pas été assez, et il conclut que pour n'être querellé par personne, il faut avoir une femme à soi.

En conséquence de ce raisonnement, Williams s'adressa à M. Randall, et lui fit so-

lennellement la demande de mademoiselle Lindamire. Randall, homme prudent et avisé, demanda huit jours pour penser à cette affaire-là.

Il espéroit bien qu'il pourroit naître de ce mariage quelque chose d'aussi original que Lindamire et Indamore; mais il sentoit, en même temps, que le mari d'une des deux sœurs pourroit les emmener toutes les deux et lui faire perdre la plus belle pièce de sa ménagerie. Ces idées contradictoires lui travailloient fortement la cervelle.

La semaine étoit prête à finir. Williams l'avoit employée à plaire à M. Randall. Orateur un jour, homme de Taïti le lendemain, il remplissoit ses deux rôles avec un égal succès. Il étonnoit les savans les plus opiniâtres, et il donnoit à plus d'une femme l'envie de voyager sur la mer du Sud. Il passoit ses momens de repos aux genoux de Lindamire; à chaque instant il lui devenoit plus cher, et la petite commençoit à trouver que huit jours sont bien longs pour deux cœurs qui désirent. Indamore dormoit pendant ces touchantes conversations, par la raison qu'une femme s'intéresse peu aux plus jolies choses, quand c'est à une autre qu'elles s'adressent.

Le soleil éclaira enfin ce huitième jour tant attendu, et M. Randall, sommé de s'expliquer cathégoriquement, répondit qu'il consentoit à

ce mariage, sous la condition expresse que Williams et les deux sœurs s'engageroient à son service pour neuf ans; que pendant la durée du bail, ils ne pourroient s'éloigner de lui sous aucun prétexte, et qu'ils ne prétendroient à d'autres honoraires que ceux de trois *couronnes* par jour.

Williams se seroit engagé pour toute sa vie, et à bien meilleur marché. Il sauta au cou de Randall, il sauta au cou de Lindamire, d'Indamore; il auroit, je crois, sauté au cou de Matapan, le prince maure, si son altesse n'eût été occupée à remettre au noir quelques parties de son individu qui commençoient à blanchir.

Williams avoit reçu quelques guinées des deux femmes qu'il avoit si différemment traitées, et la semaine lui avoit rapporté sept *couronnes*. Avec cela, on peut penser à des présens de noces, et on en fait à Londres comme à Paris. Le plus indispensable étoit un jupon; car mademoiselle Lindamire alloit paroître devant un public nouveau; il falloit nécessairement changer un certain meuble contre un autre assez spacieux pour recevoir un nouvel hôte; enfin, il étoit dans les convenances d'offrir à M. Randall, à Matapan et au Bobêche le *roast-beef*, le *plumb-pudding* et le *porter*. Williams faisoit ses dispositions en invoquant l'entremise du mi-

nistre anglican. Il n'avoit pas besoin de notaire, parce qu'où il n'y a rien, il ne faut pas de contrat. Lindamire n'avoit pas de parens; le père de Williams venoit de mourir à son hospice, où il manquoit du nécessaire, bien que les journaux anglais s'extasiassent souvent sur la beauté, la salubrité de ces établissemens, leur utilité et les soins et les secours de toute espèce qu'on y prodigue à la vieillesse. Ainsi, Williams, dispensé d'une foule de formalités, faisoit marcher ses affaires de front, et arrivoit à grands pas au dénoûment.

M. Randall n'entendant pas perdre une recette, il fut décidé qu'on s'épouseroit de grand matin; et l'époux, radieux de plaisir, Lindamire, rouge de plaisir, se disposèrent à se rendre au temple.

Il étoit indispensable qu'Indamore accompagnât sa sœur, et il lui étoit égal que Lindamire se mariât ou non. Elle consentit à passer sa jambe dans le jupon qui venoit de recevoir celle de sa sœur, et on partit.

Le ministre anglican parut d'abord étonné de voir deux futures épouses. On lui dit que la blonde seule requéroit son ministère. Il invita la brune à se retirer en arrière; on lui répondit que ces demoiselles étoient jumelles, et qu'elles ne se quittoient jamais. « Ce soir pour-« tant..... » grommeloit le ministre..... Au

reste, c'étoit un homme accommodant, qui faisoit rondement, bonnement son métier, et il maria mademoiselle Lindamire, aussi-bien qu'une fille puisse l'être.

Le banquet nuptial terminé, les nouveaux époux se retirèrent chez eux, et M. Williams prétendit.... il venoit d'en obtenir la permission au temple.

Ici commence la longue suite d'événemens, d'incidens principaux ou accessoires, qui donnèrent lieu au procès le plus étrange, le plus inouï, le plus compliqué, le plus incroyable qui jamais ait occupé les docteurs du consistoire de Londres et les jurisconsultes de tous les tribunaux.

Indamore, en consentant à prêter à sa sœur une jambe pour aller au temple, sentoit confusément qu'elle pourroit être témoin de certaines choses qui, dit-on, piquent toujours un peu la curiosité d'une jeune fille; mais, très-novice encore, elle étoit loin de soupçonner qu'elle dût prendre une part très-active à ce qui alloit se passer.

Williams avoit trouvé, pendant le dîner, le moment de donner quelques instructions à sa femme. Lindamire étoit prévenue que tout ne glisse pas comme un mât de Cocagne, et Lindamire se résignoit. Indamore, qui n'étoit prévenue de rien, et qui ne croyoit pas avoir

d'intérêt à prendre son parti, Indamore cria, tempêta, s'agita, s'échappa, entraîna sa sœur, gagna les tréteaux du haut desquels Bobêche alléchoit les passans, passa sa jambe par-dessus la barre de bois qui tenoit lieu de balustrade, et se disposa à sauter dans la rue. Lindamire, étonnée, exaspérée de la violence des mouvemens de sa sœur, effrayée de l'intervalle qui la séparoit du pavé, arrêtée par son mari furieux, Lindamire porta avec force sa jambe en arrière, et les parties supérieures se trouvant en équilibre, retinrent le tout à califourchon sur la maudite barre, attitude dont une rigoureuse modestie n'avoit pas donné le dessin.

Un grand et vieux singe à qui on avoit accordé la vétérance, la liberté, et qui étoit devenu commensal de la maison, Coco regardoit cette scène d'en bas. Il sesentit ranimé à l'aspect de certaines choses bien propres à opérer des prodiges, et il s'élança sur sa proie. Cet attentat porta la rage de Williams au dernier période. Il saisit son épouvantable rival, et le détacha malgré ses efforts. L'animal, dépossédé, tourne le théâtre, un œil sur son adversaire, l'autre sur l'objet séduisant de ses vœux. Williams se jette sur le bois d'une licorne, et le lance à la tête de Coco. Coco esquive le coup, renvoie le javelot à Williams, et lui fait venir une bosse au front. Williams croyoit aux pré-

sages. « Du moins, s'écria-t-il en écumant, ce « ne sera pas de ta façon. » Il pousse d'un bras nerveux le sabot d'un élan, et blesse Coco à la mâchoire. Coco, plus habitué à combattre corps à corps qu'à se servir d'armes meurtrières, fait une feinte, saute sur les épaules de Williams, et lui arrache une poignée de cheveux. Williams ne peut se défaire de cet ennemi acharné, qu'en se plongeant avec lui dans une cuve d'eau qu'on tenoit toujours pleine pour prévenir un incendie. Coco n'évite une suffocation certaine qu'en sautant promptement à terre. Il tombe sur le pied d'un monstre marin, et le convertit en assommoir. Déjà le dos et la poitrine de Williams ont résonné sous les coups, lorsque la cuisse d'un géant s'offre à l'œil égaré de celui-ci. Il s'en fait une arme nouvelle qui menace le redoutable Coco. Ils s'arrêtent et se mesurent des yeux. Tel on vit autrefois, sur les bords du Simois, l'indomptable fils de Thétis attendre et braver le plus redoutable des défenseurs d'Ilion.

Cependant, comme des guerriers déterminés à mourir ou à vaincre ne s'observent pas toujours, Coco revient à la charge avec une nouvelle vivacité. Il croit assener à Williams un coup décisif; l'époux outragé se détourne. La violence du mouvement et la pesanteur de l'arme entraînent Coco, la tête la première. Son en-

nemi profite du moment, et lui pourfend le crâne. Ses membres s'étendent en frissonnant, et ses yeux se couvrent d'ombres éternelles.

La belle Hélène, du haut des murs de Troie, avoit applaudi, non à la valeur du beau Pâris son époux, mais à celle d'Hector son beau-frère. Ainsi, Lindamire, à cheval sur son balcon, venoit d'admirer l'intrépidité de son Williams. La bravoure plaît à toutes les femmes, et la criarde Indamore daigna donner des éloges au vainqueur. Williams profita de ces dispositions favorables pour réintégrer la beauté double sur le trône de l'hymen, et il alloit finir ce qu'il avoit si glorieusement commencé, lorsque l'intraitable Indamore l'arrêta de nouveau par ses gestes, ses contorsions et ses grimaces.

Lindamire étoit patiente. Mais il n'est pas de vertu qui ne s'épuise enfin, et la jeune épouse crut mettre fin à des débats fatiguans, en disant d'un ton très-aigre à sa sœur : « Je le veux. « — Et moi, je ne le veux pas. — Je me suis « mariée pour quelque chose. — Moi, je ne « dois rien à ton Williams. — Il a pour lui les « lois et le ciel. — J'ai pour moi mes ongles, « et je lui arrache les yeux, s'il ne sort de là à « l'instant. »

Plus fait douceur que violence, dit un vieux proverbe. Lindamire, voyant que la fermeté ne pouvoit rien sur Indamore, essaya les moyens

insinuans: Elle lui expliqua comment, grâces à leur conformation, elle pourroit, sans exposer sa réputation, sans même que le monde ait à gloser, partager son bonheur. Elle lui démontra que son époux lui appartiendroit autant qu'à elle. Elle ajouta que la félicité de toutes deux, ne lui coûteroit qu'un moment de résignation.

Les discours les plus longs ne sont pas toujours les plus persuasifs. Celui-ci avoit plus de substance que toutes les harangues académiques ensemble, et Indamore, après avoir réfléchi un moment, se résigna aussi complétement que sa sœur.

Deux jours n'étoient pas écoulés, que la plus douce harmonie régnoit dans le petit ménage, double d'un côté, simple de l'autre; mais dans le cas dont il s'agit, un mari en valoit deux. La huitaine toute entière passa comme un éclair, et Indamore, la récalcitrante Indamore, entièrement corrigée, disoit souvent à sa sœur, pendant l'intervalle d'une représentation à l'autre: « Lindamire, appelle donc ton mari. »

Est-il un bonheur durable ici bas? Les deux sœurs étoient innocentes comme Eve, avant que le serpent la tentât; comme elle, elles furent tentées, et elles succombèrent comme elle.

Pendant le temps qui précéda le double et simple mariage, elles ne s'étoient pas aperçues qu'elles étoient sans voiles, et elles n'avoient remarqué dans certains charmes de Matapan, si

puissans sur l'imagination des belles dames de Londres, qu'une monstrueuse difformité. Indamore étoit brune; son esprit étoit vif; elle avoit toujours eu la manie des comparaisons; et, comme le dit fort bien un autre proverbe : l'appétit vient en mangeant.

« Ah, dit-elle un jour à sa sœur, Williams « est un homme fort aimable, mais d'ailleurs « fort ordinaire. Je suis sûre que Matapan... — « Qu'oses-tu penser, Indamore! Moi, je trom- « perois mon époux! — Hé ne t'en donne-t-il « pas l'exemple? Ne t'est-il pas infidèle tous « les jours, même en te prouvant sa tendresse? « — A la bonne heure; mais c'est malgré lui. « D'ailleurs, si tu gagnes, moi, je ne perds « pas. — Quelles misérables subtilités! Allons « au fait. Quand tu as voulu te marier, me « suis-je opposée au succès de tes vœux, et « n'ai-je pas incontestablement le droit de « faire en ma faveur ce qui t'a paru légitime « pour toi? Williams, d'ailleurs, sera-t-il « réellement fondé à se plaindre? Il n'a pu « épouser qu'une de nous, et son mariage est-il « un titre qui voue l'autre au célibat? »

Lindamire éprouvoit bien quelques scrupules. Mais Indamore combattoit ses raisonnemens avec une arme qui est très-souvent victorieuse auprès des femmes, l'attrait de la curiosité et de quelqu'autre chose encore. Ses tableaux étoient si

vifs, si variés, si vrais, qu'enfin sa sœur lui dit, l'œil humidé, l'organe voilé : « Mais Matapan « ne pense pas à t'épouser. »

Il est vrai que le prince maure n'avoit fait aucune attention particulière à ces demoiselles. Il les avoit vues croître, et leurs charmes, se développant lentement sous ses yeux, n'avoient produit sur lui aucune sensation. Matapan, d'ailleurs, jouissoit depuis long-temps d'un privilége qu'ont à Londres, comme à Paris, les hommes publics, doués d'un mérite éminent quelconque. Celui de Matapan étoit de nature à charmer toutes les belles, et il n'éprouvoit d'autre embarras que celui du choix.

La petite Indamore savoit tout cela, ou du moins elle s'en doutoit. Depuis quelques jours elle observoit; elle remarquoit des coups d'œil expressifs, qui partoient de toutes les banquettes; elle voyoit Matapan répondre à celles qui lui paroissoient dignes de ses bontés, et elle se promit bien de faire jouer à son tour des yeux que la nature avoit faits très-jolis, et que le désir rendoit éloquens.

Matapan rit d'abord des agaceries de la petite. Bientôt son amour-propre y attacha quelqu'importance. Il cajola, il caressa, il pressa Indamore. Indamore lui déclara avec dignité qu'elle ne donneroit son cœur qu'avec sa main. L'idée d'un nœud indissoluble effraya d'abord

Matapan. Il réfléchit bientôt qu'il ne seroit pas plus mari qu'un autre, et qu'il est avec le ciel des accommodemens. Williams, d'ailleurs, fier de son alliance avec Randall, commençoit à prendre avec lui des airs de supériorité qui lui déplaisoient fort, et l'envie de lui jouer un tour, les agrémens des deux sœurs, l'idée d'une union qui n'avoit pas d'exemple, tout contribua enfin à le déterminer.

La proposition d'un engagement de neuf ans gagna facilement M. Randall. Mais il falloit tromper Williams, qui ne consentiroit pas à ce nouvel arrangement, et qui ne verroit dans Matapan qu'un rival heureux, bien qu'il fût le mari d'Indamore. Lindamire, la volage, l'infidèle Lindamire, et Randall entrèrent dans le complot. Les formalités, secrètement, bien et dûment remplies, on envoya Williams à l'autre bout de la ville acheter une oie, dont il devoit faire un griffon. Il est à peine parti, que Randall, la double beauté et Matapan sautent dans un fiacre. On arrive au temple. Le marieur, qui avoit béni la flamme de Williams, et qui ne connoissoit pas le dessous..... non des cartes de ces demoiselles, n'avoit pas de raison pour ne point consacrer les feux de Matapan. Il le conjoint à la sémillante Indamore, délivré son certificat en bonne forme, et les nouveaux époux rentrent à la ménagerie.

L'homme qui n'est que géomètre, parle toujours problèmes; le procureur imbécile, papier marqué; le gobe-mouches, politique, et Matapan, qui n'avoit qu'un genre de mérite, se hâta de le faire briller. Il venoit d'opérer des prodiges, lorsque Williams rentra, son oie sur l'épaule. Hélas, le malheureux ne se doutoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé. La bosse que Coco lui avoit imprimée au front, étoit cependant un pronostic à ne pas négliger. Toujours tendre, toujours empressé, il court dans les bras de la perfide Lindamire..... Un bas de soie va à toutes les jambes; mais celui qui a la jambe grêle, doit veiller à ce qu'une jambe forte ne le chausse pas. O surprise! ô douleur! ô rage!..... La voix de Williams expire sur ses lèvres.

Indamore part d'un éclat de rire; le rire se répète derrière la toile du fond. Matapan paroît dans un état à prouver qu'il est l'auteur du délit, et qu'il a les plus fortes dispositions à le renouveler. « Oh, traître, s'écrie, Williams, « tu paieras cet outrage de ta vie. » Et il saute sur une dent d'éléphant, qui menace alternativement les deux yeux de son rival. Matapan le regarde d'un air dédaigneux, lui fait faire une pirouette, et lui dit gravement: « Me « prends-tu pour Coco? Crois-moi, expliquons-« nous, c'est ce que tu as de mieux à faire. »

Williams, calmé tout à coup par l'air imposant et décidé de son adversaire, voulut lui parler scrupules, honneur, délicatesse; Matapan lui ferma la bouche, en lui présentant l'acte de célébration de son mariage.

L'infortuné, ne sachant plus sur qui tourner sa colère, se décide à battre vigoureusement la partie de ces dames qui lui appartenoit exclusivement. Un geste menaçant du prince maure l'arrête; les pleurs de sa femme le désarment. « Hélas! lui dit-elle, pouvois-je empêcher ma « sœur de se marier? — Tu pouvois m'avertir « de son projet; j'en aurois prévenu l'exécution. « Mais tu étois leur complice. Ciel, juste ciel! « je partagerois avec Matapan..... que dis-je, « partager! Je viens de me convaincre qu'il est « tout maintenant, et que je ne suis rien. Il a « pour lui des bras redoutables; mais j'ai la loi « en ma faveur, et je cours l'invoquer. »

Williams met son bel habit et court frapper à la porte du consistoire, que cette affaire ne regardoit pas. Il est reçu par un vieux prêtre anglicon, qui ne comprend rien à ce qu'il lui conte, et qui le fait répéter dix fois. Il entrevoit enfin que le plaignant s'est marié à une jeune et jolie fille; qu'un rival et l'épousée se sont rendus coupables de viol et d'adultère; qu'au moment même où la plainte est portée, l'honneur du mari reçoit peut-être un nouvel échec... Et cela étoit vrai.

Le vieux prêtre s'étoit marié tout bonnement, avoit tout bonnement fait trois ou quatre enfans, avoit vécu avec sa femme sans penser à rien, et ne soupçonnoit pas la moindre chose des nuances, des subtilités dont cette affaire-ci étoit surchargée. Modeste, se défiant de lui-même, et simple comme la bonhomie, il fait entrer Williams dans une salle où étoient rassemblés dix à douze ministres, des plus fins, de ce coquin de Luther, qui est damné, lui et ses adhérens, ainsi que chacun le sait.

Le cas, bien et dûment exposé par Williams, parut aussi clair et nouveau qu'infâme à messieurs du consistoire, et une discussion profonde, savante et vive s'engagea aussitôt. On déclara Randall coupable, avec effronterie et récidive, des sept péchés capitaux.

Coupable d'orgueil, pour annoncer chaque jour à son auditoire que son spectacle est unique, et que ses confrères ne sont que des charlatans.

Coupable d'avarice, pour ne s'être prêté à deux mariages qu'à condition que les époux s'engageroient pour neuf ans à son service.

Coupable de luxure, en cherchant à répandre ce vice affreux par l'aspect immonde de son prétendu prince noir.

Coupable d'envie, pour avoir acheté ou escroqué à deux de ses camarades des pièces en possession d'attirer le public.

Coupable de gourmandise, parce qu'il mange les meilleurs morceaux des marchés de Londres, et qu'il ne donne que l'exact nécessaire aux animaux de sa ménagerie.

Coupable de colère, parce qu'il roue de coups, et pour la moindre peccadille, les habitans de ladite ménagerie.

Coupable de paresse, en ce qu'il gagne ce qu'il veut, sans faire œuvre de ses dix doigts.

Or, comme sa maison est le réceptacle de tous les vices, il est du devoir du clergé anglican de la faire fermer, sauf à la partie civile à prononcer sur le sort à venir des objets de scandale qu'on montre dans ladite maison.

Il est certain que les sept péchés capitaux sont particulièrement du ressort du consistoire. Mais quel moyen employer pour les réprimer dans cette circonstance ? La persuasion ? Randall ne s'y rendra pas. L'autorité ? on voudroit bien empiéter sur les attributions des tribunaux ; mais le souffriront-ils ? C'est au moins ce qu'il faut voir, et que risque-t-on d'y essayer, d'après le vieux proverbe qui dit que ce qui est bon à prendre est bon à rendre.

En conséquence, le consistoire arrête que, pour le salut de Randall et celui des habitans de Londres, la ménagerie sera fermée aussitôt, et ceux qui la composent condamnés à une pénitence publique.

Rien d'aussi facile que de prendre un arrêté: il ne l'est pas toujours autant de le faire exécuter. Cependant un vieux *constable*, qu'on avoit conduit à un point de perfection, tel qu'il ne faisoit plus un pas sans l'avis du consistoire, fut mandé et endoctriné. Il opposa les lois à l'arrêté qu'on venoit de prendre; mais quand il sut que les honneurs du martyre pouvoient être la suite de sa brillante expédition, il se décida et marcha tête baissée.

On n'avoit rien décidé sur le compte de madame Williams. Son mari pensoit que c'étoit déjà quelque chose d'être vengé de Randall, qui avoit donné les mains au mariage de Matapan, et il croyoit fermement enlever sa femme au milieu du tumulte inséparable d'une telle opération. Il marche à côté du *constable*; il entretient sa belle chaleur par tous les exemples édifians que sa mémoire peut lui fournir.

On arrive à la porte de la ménagerie, et le *constable* lit à haute voix le décret dont il est porteur. Matapan étoit en scène, et les dames s'écrièrent que l'arrêté étoit absurde, illusoire, visant à la tyrannie, et qu'elles ne quitteront pas leur place. Le rusé Randall fait paroître Lindamire et Indamore, et les hommes protestent qu'ils assommeront l'envoyé du consistoire et le consistoire lui-même, si on inquiète les deux plus jolies créatures qui aient encore

charmé leurs yeux. Le Bobêche arrête les passans; il leur raconte le fait; il les exhorte, il les presse de maintenir les libertés anglicanes. Le peuple anglais respecte beaucoup ses ministres; mais il entend qu'ils se mêlent de leurs affaires, rien que de leurs affaires. On menace le *constable*, qui tremble à l'aspect de la couronne qu'il ambitionnoit une heure auparavant.

Pressé de toutes parts, il s'échappe; il court au corps-de-garde des *Watch-men*, il amène main-forte.

Les ennemis sont en présence. Les watch-men ne sont pas gens bien redoutables : se promenant toute la nuit, en criant l'heure, accablés de sommeil pendant le jour, et n'ayant pour arme qu'un long bâton, ceux-ci ne paroissoient pas disposés à se mesurer contre des gens qu'animoient le *porter* et la présence de Lindamire et d'Indamore. Cependant, il est des circonstances où il faut être acteur malgré soi. Un watch-men ayant reçu, au nom des libertés anglicanes, un vigoureux coup de poing dans l'estomac, ne put se dispenser d'y répondre par un autre, et le combat s'engagea aussitôt.

Le suppôt de la religion réformée ayant mis les ennemis aux prises, attendoit derrière une tapisserie quel seroit le sort de sa pitoyable troupe. Mais bientôt les cris des vainqueurs lui

firent connoître sa défaite, et en homme prudent il pensa à se retirer. Tantôt debout, tantôt se glissant sur les coudes et les genoux, il gagna la rue au moment où un piquet de la garde à cheval passoit tranquillement, et étoit loin de croire qu'il fallût ferrailler. Le *connétable* montre au commandant du piquet son bâton noir, lui dit qu'on méconnoît dans la ménagerie l'autorité du roi, et le requiert de lui prêter assistance.

Quelle est la garde d'un roi, qui, au nom du souverain qui la paie, ne se porte en avant? De deux ou trois coups de sabre, M. le commandant fait sauter le rideau de tapisserie, qui dérobe aux passans les belles choses que montre M. Randall. Il commande *en avant*, et il entre au galop suivi de toute sa troupe.

Voyez-vous trente hommes à cheval, et le sabre à la main, dans le parterre d'une salle de spectacle? entendez-vous crier les banquettes, rompues, renversées? entendez-vous siffler les éclats des planches que lancent les pieds des chevaux, à droite, à gauche, de tous les côtés? entendez-vous les plaintes lamentables de celui qui a une côte enfoncée, de la beauté à qui cette scène inouïe vient de coûter un œil? vous représentez-vous les plus intrépides boxeurs, pâles, abattus, consternés, et ne pensant plus qu'à fuir? pensez-vous que

le danger est égal, soit qu'on veuille rester, soit qu'on veuille sortir? Quel combat! Par comparaison, celui des Centaures et des Lapithes, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, n'étoit qu'un jeu d'enfans.

Les vainqueurs permettent aux vaincus de se retirer, et ceux-ci ne se le font pas dire deux fois. Les écloppés s'accrochent à leurs camarades, qui ont conservé l'usage de leurs membres; les femmes, échevelées, contusionnées, et maltraitées de bien des manières, fuient en cachant de leur mieux des charmes profanés. La salle est vide, et le *constable* s'empare, *de par la loi*, de tout ce qui compose la ménagerie.

Les singes, les chats-tigres, les perroquets sont enchaînés. Un cavalier de la garde prend en croupe un crocodile empaillé; un autre tient devant lui la mâchoire d'une baleine, et on alloit se mettre en route pour ajouter cette ménagerie à celle que formoit déjà le consistoire, quand le *constable*, qui étoit un casuiste éclairé, jugea qu'aucun des effets saisis n'avoit pu être un sujet de scandale, et en conséquence de ce raisonnement, et sous la protection immédiate de monsieur le commandant, il commença une perquisition générale dans les débris de cette salle, naguères si voluptueusement ornée.

L'amour se rit des vains efforts qu'on lui oppose, et ses disgrâces mêmes tournent toujours au profit de quelqu'un. Lors de l'irruption de la cavalerie, Lindamire et Indamore s'étoient réfugiées sous le théâtre. Matapan et Williams les y avoient suivies. Williams péroroit; c'est la ressource de l'impuissance. Matapan s'habilloit; puis, détachant d'un bras vigoureux le rideau du fond, il le roule autour des deux sœurs, et les charge sur son épaule. Williams veut prouver à Matapan qu'il agit contre le droit des gens; Matapan réplique par un coup de poing qui renverse l'orateur; Williams, étourdi, saisit le bout d'une jambe féminine; d'un coup de pied Matapan lui fait lâcher prise; il se jette dans la foule avec son précieux fardeau; il se fait faire place en criant qu'il enlève des blessés; il se jette dans un fiacre; Williams se cramponne derrière. Ils arrivent tous à la porte d'un prétendu hôtel garni, situé dans le quartier de la Tour; Matapan y entre avec ses femmes, et arrête le taudis le moins cher; Williams prend le numéro de la maison, et va chercher une justice plus expéditive que celle du consistoire, qui se mêle de tout, et qui n'a pas la puissance de rendre une femme à son mari.

Cependant, la boutique de Randall étoit fermée, réellement fermée, sans qu'aucun ouvrier

y ait mit la main, par la raison qu'il étoit impossible à qui que ce soit de se tenir debout ou assis sur les débris amoncelés dont l'intérieur étoit garni. Du haut du balcon de Bobêche, Randall, la poitrine gonflée, les yeux éteints, les bras croisés, regardoit dans un morne silence les ruines de sa propriété, comme le dernier des citoyens contemploit du haut des remparts d'Ilion les murs fumant de sa patrie.

Un procureur, un procureur se fourre partout, étoit venu *incognito* voir Lindamire et Indamore, et avec la prudence qu'inspire sa robe, il s'étoit tapi, dès les premiers coups, sous la dernière banquette, accolée au mur du fond, et sur laquelle par conséquent les chevaux n'avoient pu monter. Enhardi par le calme profond qui règne autour de lui, il sort de sa retraite, et se piquant, par-ci, par-là, aux pointes des planches brisées, il se traîne jusqu'à la porte, d'où il voit Randall continuant sa méditation.

« Vous rêvez, lui dit-il, et vous êtes ruiné!
« Je vous laisserois rêver, et je suis procureur!
« De l'or, mon ami, de l'or pour vous et pour
« moi. Une mine est ouverte devant nous; nous
« n'avons qu'à nous baisser et prendre.

« Un décret illégal est l'unique cause de
« votre infortune; il faut attaquer en dédom-
« magement le consistoire qui l'a rendu. Un

« *constable* l'a mis à exécution; il faut l'accu-
« ser de forfaiture et l'attaquer en dédomma-
« gement. Un lieutenant de la garde a prêté
« main-forte au *constable*, sans avoir pris com-
« munication de la pièce en vertu de laquelle
« il a été requis de ferrailler; il faut que le
« lieutenant soit cassé et qu'il paie. Que de-
« viendroient les habitans de Londres, si la
« garde du roi se permettoit de les sabrer sur
« le dire pur et simple d'un magistrat subal-
« terne ? »

Randall commence à respirer. Il conçoit l'espérance d'être indemnisé de ce qu'il a perdu et de ce qu'il eût pu gagner en dix ans, s'il n'eût été arrêté dans sa carrière. Il embrasse le procureur; il le nomme son sauveur, son dieu tutélaire. Ce n'est pas-là ce qu'il faut au suppôt de Thémis; c'est de l'argent. Les frais alloués aux procureurs sont si modiques, qu'ils ne peuvent se charger d'aucune cause, si on ne leur paie d'avance des épices supplémentaires. Mais, chaque *couronne* allouée en sus du mémoire rapport infailliblement le centuple, et il faudroit entendre bien peu ses intérêts, pour refuser de payer d'avance son procureur.

Randall se rend à ces raisons, sans réfléchir que ses parties adverses paieront aussi leur procureur d'avance, et sans penser qu'il n'y a pas de procès qui ne fasse au moins une dupe. Il

conduit le robin à son logement ; il ouvre son secrétaire, et lui donne, *sans reçu*, comme cela se pratique, une petite somme assez rondelette.

Pendant que Randall contribuoit d'un côté, Bobêche étoit allé donner ses épargnes à un homme de loi qu'il chargeoit d'attaquer ceux qui lui avoient ôté son pain; Matapan, après avoir enfermé sa femme ou ses femmes, faisoit les mêmes démarches contre le pauvre consistoire; Williams amoureux, et de plus jaloux, intentoit deux procès à la fois, l'un contre les ministres de l'église anglicane, l'autre contre le ravisseur de sa femme.

Et pendant que ces messieurs ameutoient contre les desservans de Luther, les limiers de la justice, le *constable* triomphant, et le détachement de la garde arrivoient, avec leur trophées, à la porte du consistoire.

Au bruit que faisoient le cortége et les badauds anglais qui le suivoient, les vénérables membres du consistoire mettent leurs têtes à perruques aux croisées, et ne sont pas peu surpris à l'aspect du genre de dépouilles qu'on leur amène. M. le doyen alloit remontrer, très-pathétiquement au *constable*, qu'il avoit outrepassé ses ordres, que *trop embrasser c'est mal étreindre*, et que les membres du consistoire ne pouvoient se mettre en société avec des singes

et des perroquets, lorsque le cheval d'un des cavaliers de la garde, piqué par une guêpe, fit un saut épouvantable. Hélas! hélas!.... la ficelle, qui tenoit toutes les chaînes attachées aux sangles de la selle, rompt à l'instant. Les singes s'échappent; les uns sautent dans l'intérieur du consistoire, prennent les perruques des révérends, s'en affublent, et font, des croisées, des grimaces aux spectateurs. D'autres grimpent les escaliers, et portent avec eux la terreur. Un de ces infâmes se jette dans la boutique d'un épicier, trouve sa fille au comptoir, et en use réellement avec elle comme *Coco*, son papa, avoit essayé de le faire avec Indamore et Lindamire. Les perroquets, dont on cesse de s'occuper, prennent leur volée. L'un d'eux va se percher sur le chef dépouillé de M. le doyen; M. le doyen lui applique un coup de houssine, et le perroquet indigné s'accroche au bout de son nez, s'y suspend et ne veut pas lâcher prise. Plus on le frappe et plus il serre. M. le doyen, exaspéré par la douleur, court à travers la salle sans savoir ce qu'il fait; ses confrères le suivent armés de pêles, de pincettes, de flambeaux. Les singes sautent sur les épaules de messieurs du consistoire, et comme les contorsions du doyen leur paroissent plaisantes, chacun d'eux saisit le nez de celui qui le porte. Tous les membres du consistoire crient et dansent, mais

sans ordre et sans mesure. Ils ne savent où se réfugier, ni comment échapper à leurs ennemis; le désordre est au comble. Les uns fuient au grenier, portant avec eux le trait qui les déchire; d'autres se jettent dans la rue, et sont suivis par la canaille qui les hue. Pourquoi le patron de l'Angleterre ne parut-il pas sur son cheval blanc, et ne pourfendit-il pas, de son cimeterre vierge, et sapajous et perroquets?

Pour comble de disgrâce, on crie tout à coup *au feu*. Un singe, entré dans la boutique d'un arquebusier, avoit trouvé une pipe allumée, qu'avoit quittée le maître, pour aller rire à son aise de ce qui se passoit dans la rue. Le singe s'étoit approprié la pipe, et avoit jugé à propos d'achever de la fumer auprès d'un baril de poudre de chasse ouvert. Une étincelle tombe dans le baril; la détonation se fait entendre; le plafond s'écroule; les flammes se manifestent; les clameurs se multiplient; les pompiers arrivent, et comme le clergé anglican doit être, dans tous les cas, l'objet de la vénération et des premiers soins des croyans, les pompiers laissent brûler la maison de l'arquebusier et dirigent leurs tuyaux sur les faces vénérables des membres du consistoire. Les singes et les perroquets fuient; tout en apparence rentre dans l'ordre. Mais l'arquebusier, mais le père de la petite fille qui a perdu ce qu'une femme donne assez volontiers, mais

qu'elle n'entend pas qu'on lui ravisse, remontent jusqu'à la cause première de cette épouvantable scène, et tous deux prennent le consistoire à partie.

Pauvre consistoire! ce n'est pas assez d'être poursuivi comme ayant porté atteinte aux libertés anglicanes; il faut qu'il le soit encore comme fauteur de viol et d'incendie! Et quel prix mettra le père à une vertu de dix-huit ans, chose si rare à Londres, et peut-être ailleurs? Tout cela étoit inquiétant, alarmant, affligeant, désespérant. Payer les fredaines d'un singe! on a déjà tant de peine de payer pour soi!

Le consistoire avoit retrouvé ses perruques; le sang des nez étoit étanché, les vêtemens séchés, et dans cette circonstance, très-critique, on ne pouvoit trop se hâter d'aviser au parti qu'il falloit prendre. Le doyen, homme rusé, qui prétendoit descendre de Guillaume le Normand, et qui par conséquent étoit fin chicaneur, improvisa le discours suivant :

« Révérends pères en Luther et en Henri VIII, « ce qui s'est passé aujourd'hui nous prouve « que les pauvres d'esprit, s'ils sont sauvés, ne « doivent pas être nos agens. Ce malheureux « *constable* ignore l'art, que nous possédons si « bien, de plumer la poule sans la faire crier. « Il a tout heurté, tout osé, et au lieu de faire

« clore une porte par la parsuasion ou la crainte,
« il a renversé une maison, il en a fait brûler
« une autre, et il est cause qu'une fille vierge
« a été traitée comme le fut *Thamar* par un
« de ses proches parens. Je ne vous parlerai ni
« de nos nez, ni de nos perruques; nous avons
« souffert pour la bonne cause, et cela nous
« suffit. Mais fussions-nous, en effet, coupables
« d'un délit, nous l'avons suffisamment expié,
« vous, sous les griffes du singe, moi, sous le bec
« du perroquet. Ne pensons plus qu'à nous déro-
« ber aux poursuites des hommes, qui ne veulent
« pas faire de nous des martyrs, mais qui atta-
« quent notre bourse, ce qui est encore assez
« cruel, car comment se *substanter* sans argent,
« et comment chanter en public sans subsistance?

« Tâchons donc, mes révérends pères, de
« mettre nos bourses à l'abri de toute atteinte.
« Voilà le moyen que j'imagine pour parvenir
« à cette fin.

« Les assignations pleuvent ici. Renvoyons-
« les à la cour du *King's bench*, et assignons-y
« le *sheriff* et les *aldermen*, qui non-seulement
« font très-mal la police de Londres, mais qui,
« par leur insouciance, favorisent le déréglé-
« ment des mœurs, qui est aujourd'hui porté
« à un point intolérable. Prouvons, et cela
« n'est pas difficile, que si la police eût sup-
« primé le repaire de Randall, nous n'aurions

« pas entrepris de le fermer. Or, si nous par-
« venons à faire supporter par l'autorité pu-
« blique les frais énormes dont nous sommes
« menacés, les rieurs seront de notre côté, ce
« qui est assez agréable, et on finira par croire
« que nous avons fait une bonne action, ce qui
« nous fera beaucoup d'honneur. »

Bravo, bravo, bravo, s'écrient à la fois les révérends pères en Luther et en Henri VIII. Ils envoient chercher un *attorney*, et le chargent d'instrumenter à l'instant.

Cependant, ce *sheriff* et ces *aldermen*, que le consistoire accusoit de nonchalance, n'avoient pas perdu un moment pour venger leurs attributions méconnues et outragées. Ils avoient gagné les révérends pères de vitesse, et au moment où ils alloient se séparer, ils reçurent une assignation de plus.

Ainsi, voilà ce vénérable corps chargé d'un procès contre Randall ;

D'un second contre Matapan ;

D'un troisième contre Williams ;

D'un quatrième contre l'épicier ;

D'un cinquième contre l'arquebusier ;

D'un sixième contre l'administration de police.

Voilà un constable et un lieutenant de la garde également chargés, chacun, de six procès, et cela parce qu'il a plu à M. Williams

d'aller se plaindre d'un accident qui fait vivre tant de maris.

Je vous entretiendrois bien du procès existant entre Williams et le prince noir. Mais je n'ai pas le talent de César, qui dictoit à quatre secrétaires à la fois et en styles différens. D'ailleurs, vous ne pourriez lire tout cela en même temps; ainsi je reviendrai à l'*affaire* de la beauté simple ou double, comme il vous plaira l'appeler, quand j'aurai épuisé celle-ci.

Sentez-vous quel effet un pareil procès fit dans Londres? On se battoit aux portes du tribunal pour y entrer. Ceux qui étoient obligés de rester en dehors, interrogeoient ceux qui sortoient, et alloient raconter tout de travers ce qu'ils avoient entendu. Les folliculaires avoient de quoi remplir leurs feuilles, ce qui ne leur arrive pas toujours; les avocats sans cause, qui ne savent que transcrire l'esprit d'autrui, barbouilloient du papier à la fin de chaque audience, et préparoient un corps d'ouvrage, dont ils comptoient faire hommage au public....pour son argent. Dans tous les cercles on ne s'entretenoit que de ce singulier procès; partout les paris étoient ouverts. Les jeunes gens et les femmes parioient pour le schériff; les imbéciles et les vieillards parioient pour le consistoire; enfin, la curiosité publique étoit portée à un tel point d'exaspération, que les courses de chevaux fu-

rent suspendues, les combats de coqs abondonnés, ce qui n'arrive en Angleterre que dans les très-grandes occasions. Des monceaux de guinées sont déposés partout: Bientôt va luire le jour qui en assignera la propriété. C'est après demain..... c'est demain..... c'est aujourd'hui.

Arrêt de la Cour du KING'S BENCH.

« Le Sauveur ne se mêloit pas des affaires « de ce monde. Ceux qui se disent ses ministres « doivent l'imiter en cela, comme en toute « autre chose. Le clergé anglican n'a, par son « institution, d'autre influence à exercer que « celle de la persuasion. Il n'a pas le droit « d'examiner la conduite des membres qui « composent l'autorité publique, ni même « celle des particuliers; il a moins encore celui de la condamner par paroles, ou par « écrit, et il devient nécessairement coupable, « lorsqu'il s'immisce dans des fonctions dont « l'esprit évangélique l'éloigne sans retour.

« En conséquence, il est ordonné aux ministres de Londres, et ce à peine de punition « corporelle, de se borner à prier Dieu avec « ceux qui veulent le prier, et sans ceux qui « ne le veulent pas; d'éviter soigneusement de « se livrer à un orgueil et à une ambition « couverts du masque d'une fausse piété, et « dont il résulte toujours un scandale dont

« gémit la religion. Pour réparation de celui « qu'a causé l'attentat du consistoire à la pro- « priété de Randall, et son empiétement sur « les droits de l'autorité temporelle, ledit con- « sistoire est condamné en mille livres sterling « envers les pauvres.

« Et pour réparation envers Randall, et au- « tres co-plaignans, il est condamné en cinq « cents livres sterling envers le premier; en « cent livres envers Williams et Matapan; en « mille livres envers Tompson, arquebusier, « et en deux mille livres envers miss Sara Wil- « kins. Le présent jugement est exécutoire et « par corps.

« La cour déclare l'officier Roberts et le « *constable* Dickson, pour avoir attenté aux « libertés anglicanes, incapables de remplir « aucunes fonctions civiles et militaires; les « condamne en outre à cinquante livres d'a- « mende envers les pauvres, et à six mois de « prison.

« Donné à Londres, le..... »

Ceux à qui cet arrêt avoit fait gagner leurs paris, trouvèrent que la cour avoit parfaitement jugé. Ceux qui avoient perdu leur argent, alloient criant partout que les membres du tribunal étoient *sans foi* et *sans loi*, puisqu'ils ne vouloient pas que les ministres de la religion gouvernassent le monde. Mais comme

les clabaudeurs étoient en petit nombre, sans influence, sans aucune espèce de considération, le gouvernement les laissa crier, à peu près comme un homme raisonnable marche, sans se retourner, lorsqu'un roquet le suit en aboyant, le museau sur ses talons. D'ailleurs, l'attention générale alloit être fixée par un objet nouveau. Le procès de Williams contre Matapan faisoit déjà un bruit du diable. Les grands mots de viols, d'adultère, d'inceste retentissoient à toutes les oreilles. Les parties adverses dépensoient à publier des *factum*, l'indemnité que leur avoit accordée le tribunal. Tout le monde les lisoit. Ceux qui n'avoient pas vu Lindamire et Indamore, établissoient des conjectures. Ceux qui les avoient vues, expliquoient, commentoient le cas. Les dames qui *connoissoient* Matapan, faisoient des vœux contre l'ingrat qui avoit tout quitté pour se ranger sous le joug de l'hymen; celles qui ne l'avoient jamais vu envioient le destin d'Indamore ou de Lindamire, ou de l'une et de l'autre. On recherchoit tous les membres du tribunal depuis le président jusqu'au dernier clerc d'huissier; tous les moyens, tous les individus étoient bons, pourvu qu'on obtînt une place d'où on ne perdît pas un mot de cette étonnante plaidoirie. On cherchoit à deviner quel jugement rendroit le tribunal. On se perdoit

dans ses idées, et les juges d'une affaire de cette nature, n'étoient pas les moins embarrassés.

Vous pensez bien que ce n'étoit pas sans motifs que Williams avoit pris le numéro de la maison où Matapan avoit caché leurs femmes. Muni de son acte de célébration de mariage, il avoit obtenu un jugement en référé, qui ordonnoit que l'épouse de la partie plaignante seroit, jusqu'à jugement définitif, séquestrée, non dans un couvent, par la raison très-simple qu'il n'y en a point à Londres, mais dans une de ces maisons où on colloque ceux dont on veut s'assurer, et qui n'ayant ni parens, ni amis, ni fortune, sont dispensés de donner caution.

Or, comme madame Williams ne pouvoit faire un pas sans que madame Matapan la suivît, les deux sœurs furent enlevées, et les maris de deux femmes chacun se trouvèrent veufs *ipso facto*.

Les lois, en Angleterre, sont interprétées à la lettre, et il en est une qui prescrit aux juges d'avoir sous les yeux les pièces les plus importantes d'un procès. Mais, comme il n'est pas de règle sans exception, lorsque l'objet en litige est une terre ou un château, on n'est pas tenu de les présenter à l'audience. Comme mesdames Williams et Matapan étoient des effets très-portatifs, elles n'avoient aucun moyen d'éluder la

loi. Habituées d'ailleurs à paroître en public ; elles ne tinrent pas grand compte du décret qui leur enjoignoit de *comparoir* par-devant *messieurs*.

Et messieurs, à qui la dignité de leur ministère ne permettoit pas des courir les spectacles à tréteaux, furent fort aises de pouvoir examiner une ou deux jolies femmes, et de s'assurer très-positivement, avant de prononcer, si elles étoient doubles ou simples.

Mais quand on sut en ville que ces dames paroîtroient à l'audience dans l'état où on avoit négligé de les aller voir chez Randall, tout tomba en combustion. Les grands dignitaires de l'Etat, les lords, les baronnets et les *squires* opulens firent arrêter toutes les places; une pluie d'or tomba sur les aboyeurs, les *paix-là* du parquet. Mais comme la canaille de Londres a des droits auxquels on n'attente pas impunément; que cette canaille prétend qu'on ne doit acheter ses places ni à l'audience, ni à l'église; que hors les circonstances qui exigent de la subordination, elle est l'égale de tout le monde, quand elle a payé les impôts, la canaille se porta en foule au *King's bench*, et les chevaliers de la jarretière et du bain furent houspillés, et contraints d'aller cacher leurs contusions dans leurs carrosses, qui les ramenèrent chez eux beaucoup plus vite qu'il n'étoient venus.

Les places furent remplies à l'instant par les plus fameux *boxeurs* de Londres, au grand mécontentement des avocats, qui avoient arrangé de très-beaux discours; le premier, pour prouver qu'un et un font un; le second, pour démontrer qu'un fait deux. Or, comme la canaille n'entend rien aux divisions, aux subdivisions, aux subtilités, aux subterfuges, et qu'elle juge de tout, et assez bien, à l'aide seule de son gros bon sens, les Démosthènes anglais furent contraints de renoncer aux jouissances de l'amour-propre, et ils se bornèrent à gagner loyalement leurs honoraires, c'est-à-dire, à parler beaucoup, sauf à être bernés par un auditoire qui pourroit bien ne pas les comprendre.

Déjà on avoit fait paroître Indamore et Lindamire sans autre ceinture que celle de Vénus; déjà *messieurs*, lunettes sur le nez, avoient soigneusement examiné le cas qui donnoit lieu à cet étrange procès; déjà l'avocat de Williams, dont le client étoit *demandeur*, et qui par cette raison devoit parler le premier, avoit toussé, craché, et s'étoit bénignement incliné vers les auditeurs dont il vouloit capter la bienveillance.

Le plus profond silence règne dans la salle; et l'avocat commence par une période à quatre membres, ainsi que l'a prescrit Aristote et tous les régens de rhétorique qui lui ont succédé.

Or, comme une période n'est qu'une période, c'est-à-dire, pas grand'chose, je vous en fais grâce, et je suis l'orateur dans le développement de ses moyens. C'est lui qui va parler.

« Je parle pour Williams, contre Matapan, « accusé convaincu d'avoir méchamment, sciemment, et contre les lois les plus précises, fait « à ma partie l'affront le plus sanglant; d'avoir « cohabité par surprise, et au mépris d'un mariage « précédent avec Lindamire-Indamore, épouse « légitime de ma partie; d'avoir, pour couvrir « son crime et s'assurer la continuation de ses « jouissances illicites, forcé notredite épouse à « lui donner la main qu'elle avoit déjà accordée à un autre. Un délit de cette importance « est d'autant plus digne de châtiment, que le « coupable veut s'en faire des armes contre nous, « ce qui nous met dans la nécessité d'entrer « dans une exacte discussion du fonds, aux fins « de prouver l'illégitimité d'un second engagement formé au mépris des lois divines et « humaines.

« L'hypothèse sur laquelle il établit ses prétentions n'est pas moins absurde, messieurs, « que s'il avançoit qu'un peut faire deux. Il « prétend que Lindamire-Indamore, unique « et seule épouse de ma partie, forme deux « femmes distinctes et différentes; qu'il n'a « rien à prétendre sur Lindamire, qu'il recon-

« noît être bien mariée à sa partie adverse ;
« mais qu'Indamore lui appartient au même
« titre, et que l'ayant acquise par un mariage
« subséquent, on ne peut lui contester sa pro-
« priété.

« Pour détruire un raisonnement aussi ex-
« traordinaire qu'absurde, j'établirai :

« 1° Que Lindamire-Indamore n'est qu'une
« seule femme.

« 2° Que s'il étoit possible de la présumer
« double, elle ne pourroit avoir qu'un mari.

« 3° Qu'en admettant que chaque partie de
« ce tout ait réellement contracté un engage-
« ment particulier, Matapan n'auroit pas le
« droit de retenir notre épouse légitime, sous
« le prétexte du mariage qu'il auroit contracté
« avec sa sœur.

« Pour donner la preuve de ma proposition
« que Lindamire-Indamore n'est qu'une seule
« femme, il est nécessaire de recourir au prin-
« cipe constituant de tout individu. Les savans
« reconnoissent que nous sommes un composé
« d'une âme identique et simple, et d'un corps
« simple et identique. Ce n'est pas le nombre
« des membres qui détermine l'identité et l'in-
« dividualité. Quelques têtes, quelques bras
« de plus ou de moins ne déterminent pas l'es-
« pèce ; elle l'est uniquement par le foyer,
« centre précieux des opérations du tout, et

« qui renferme le germe de la dernière pos-
« térité.

« En effet, messieurs, on n'a jamais pré-
« tendu qu'un homme qui a perdu une jambe,
« qu'une femme à qui on a coupé un bras,
« ne fussent pas un homme et une femme, et
« ils le sont si réellement, que lorsqu'ils se
« marient ils procréent des enfans aussi com-
« plets qu'enfans puissent l'être.

« Or, comme un ancien axiome dit que ce qui
« abonde ne vicie pas, on ne peut rien conclure,
« contre l'épouse de ma partie, de la sura-
« bondance de membres dont son individu est
« composé. Janus avoit deux visages, Gérion
« avoit trois têtes, Briarée cent bras, Argus
« cent yeux, et personne ne s'est encore avisé
« de multiplier leurs âmes par leurs membres.
« On ne leur a jamais contesté l'unité, et je
« vous demande, messieurs, ce que vous au-
« riez prononcé si quelque fillette eût voulu
« prendre pour mari une des têtes de Gérion,
« et que sa première épouse se fût opposée à ce
« second mariage? Vous auriez jugé que ces
« trois têtes, n'ayant qu'un *medium* de l'im-
« mortalité communicative, ne faisoient qu'un
« seul homme, d'où je conclus à mon tour
« qu'où le *type* de l'humanité n'est qu'un, il
« n'existe qu'un individu. Voilà ce qui a con-
« sacré que l'homme et sa femme ne sont qu'une

« chair, parce qu'en effet l'unité s'opère par « la réunion des organes destinés à la repro- « duction de l'espèce.

« J'irai plus loin, messieurs, dussé-je vous « étonner. J'avancerai que le point de cette « réunion est le véritable siége de l'âme. Je « m'étonne qu'on ait tant disputé pour trouver « une vérité que je m'honore d'avoir décou- « verte. N'est-il pas connu que le gouverneur « d'une province doit s'établir au centre pour « communiquer plus commodément, plus « promptement avec les extrémités? Le soleil « n'est-il pas au point central de l'univers, « d'où il répand partout la chaleur, la vie et « le mouvement? C'est sans doute aussi du *me-* « *dium* dont j'ai parlé que dérivent la sagesse « du philosophe, la science de l'académicien, « les grandes vues de l'homme d'état, la verve « du poëte, le feu de l'orateur, le génie du « sculpteur et du peintre. Ce *medium* est le « foyer de toutes les sensations, le creuset de « l'humanité, le magasin des âmes; c'est l'ate- « lier de la nature, et l'ouvrier réside néces- « sairement dans son laboratoire. Cette opinion « est à peu près celle de la philosophie mo- « derne, qui, depuis cinquante ans, a décou- « vert et fait de si belles choses!

« Je le répète, l'homme entier, ce composé « de l'âme et du corps, est jeté dans un même

« moule, et conséquemment l'âme qui préside « à la fabrication de ce chef-d'œuvre ne doit « pas s'éloigner de sa fabrique.

« C'est de là qu'elle exerce une influence « rapide et souveraine. Que de femmes insen- « sibles aux discours les plus pressans, aux « grâces piquantes d'un joli homme, aux me- « naces d'un amant emporté, se sont rendues « à un être dépourvu, en apparence, de toute « espèce d'avantages! Je vais vous en dire la « raison. Les impressions produites par de vai- « nes paroles s'affoiblissent en passant de l'o- « reille au siége de l'âme, et celui-là doit « réussir qui frappe droit au but.

« J'ose me flatter, messieurs, d'avoir pré- « senté mon premier moyen d'une manière tel- « lement victorieuse, que mon adversaire n'a « rien à m'opposer, et s'il n'existe qu'un *medium* « entre nos prétendues sœurs, vous en conclu- « rez qu'elles ne sont qu'une seule femme. Or, « pour établir clairement, évidemment, incon- « testablement cette vérité, ma partie requiert « la visite de matrones et de gens à ce connois- « sans; et je demande de plus que leur rapport « soit joint au procès, pour y faire droit en tant « que de raison.

« J'ai dit, dans ma seconde proposition, que « s'il étoit possible de présumer Lindamire- « Indamore double, elle ne pourroit avoir « qu'un mari. C'est ce que je vais prouver.

« J'admets pour un moment l'existence d'une « âme distincte dans chacun des demi-corps. On « n'y trouvera encore qu'une seule femme pro- « pre à perpétuer la race humaine. L'organe « seul décide le nombre : un couteau qui n'a « qu'une lame, peut avoir deux manches, et « n'est pourtant qu'un couteau. Hé, messieurs, « ce couteau peut-il être dans deux mains à la « fois, et un seul *medium* peut-il appartenir à « deux maris? Si deux mariages avec la même « femme blessent toutes les lois, vous devez « en casser un, et certes ce ne sera pas le pre- « mier, qui a été contracté suivant les formes « prescrites.

« J'ai avancé enfin qu'en admettant que cha- « que partie de ce tout ait pu se lier particulière- « ment, Matapan n'auroit pas le droit de retenir « notre épouse légitime, sous le prétexte du « mariage consenti par sa sœur. Non, mes- « sieurs, quand il seroit avéré que Lindamire- « Indamore a deux âmes, deux corps et deux « organes, Matapan ne pourroit retenir Lin- « damire à la faveur des droits qu'il prétend « avoir acquis sur Indamore. Ils ne sont fondés « que sur un mariage postérieur à celui de ma « partie, pour qui je réclame la priorité. D'ail- « leurs, Matapan peut-il contraindre notre « épouse légitime à suivre sa sœur, sans exiger « de l'une et de l'autre les mêmes complai- « sances, et dans ce cas la polygamie n'est-elle

« pas évidente? Mais, je le répète, elles ne sont « qu'une, c'est nous qui avons épousé, et les « deux sœurs se trouvant unies par un lien in- « dissolable, il s'ensuit que l'engagement de « l'une a lié nécessairement les volontés de « l'autre.

« D'après les moyens que je viens de déduire, « je demande, messieurs, qu'il vous plaise or- « donner que notre épouse légitime, circons- « tances et dépendances, soit remise en notre « pouvoir; que défenses soient faites à Matapan « de chercher à s'en approcher à l'avenir, et « qu'il soit condamné aux dépens. »

Vous sentez quel effet prodigieux un tel plaidoyer dut produire sur l'assemblée. On se regardoit, on s'interrogeoit, on s'extasioit sur les talens de M. l'avocat, et on convenoit franchement qu'on ne comprenoit pas grand'chose à ce qu'il avoit débité avec tant d'emphase. Les lords qu'on avoit expulsés eussent trouvé ce discours très-clair et très-simple, parce que les grands seigneurs savent tout sans avoir rien appris.

On se flatta que la plaidoirie de l'avocat adverse jetteroit quelque jour sur une matière furieusement embrouillée. Son discours ne fit, comme vous allez le voir, qu'ajouter aux ténèbres qui enveloppoient l'auditoire, et à l'embarras des juges, tout-à-fait étrangers aux causes de

cette espèce. Voilà presque toujours à quoi servent les avocats..... à Londres, bien entendu; car à Paris !!!!!

« Messieurs, dit l'avocat adverse, il s'agit de « prouver que l'unité dans un point ne peut « empêcher l'individu d'être double, et que « pour avoir méconnu cette vérité, Williams « s'est rendu coupable de polygamie et d'in- « ceste. Il ne niera pas, et l'expérience le lui « a fait mille fois connoître, que ces dames ont « chacune leur volonté. Il ne niera pas davan- « tage que les droits des deux sœurs sur le « point en litige soient parfaitement égaux, et « que celui qui en useroit du consentement de « l'une et de l'autre seroit nécessairement in- « cestueux, s'il n'étoit point polygame.

« Loin de convenir d'une chose aussi ma- « nifeste, Williams, pour ne trouver qu'une « femme où il y en a évidemment deux, s'a- « vise de placer le siége de l'âme de la manière « la plus ridicule, dans la partie la moins « susceptible d'intelligence! Mettre le carac- « tère distinctif de l'humanité dans ce qui nous « est commun avec les animaux! c'est renver- « ser les notions les plus claires, détruire les « prérogatives qui nous caractérisent, confon- « dre les ténèbres avec la lumière. Il n'appar- « tient qu'à mon confrère de loger la raison, « cette reine superbe, dans l'endroit le plus « obscur de son palais.

« Pour démontrer l'absurdité d'une telle « assertion, il suffira d'établir que l'âme exis- « toit dans l'homme avant qu'il ait abusé « de ce don pour pécher; et bien certaine- « ment elle n'étoit point où mon confrère « la loge, puisque nos plus fameux docteurs « assurent que l'homme devoit se reproduire « par une voie plus pure et plus noble, que « celle qui est si fort à la mode aujourd'hui. « Il devoit suffire de l'union spirituelle des « âmes pour procréer son semblable; et alors « il devient incontestable que les signes ca- « ractéristiques des sexes n'étoient pas avant « la chute de nos premiers parens, et leur « furent donnés en punition de leur péché. « Cette addition est conforme au sentiment des « rabbins qui ont expliqué le plus finement « l'Écriture.

« Or, si Adam et Éve n'avoient pas d'abord ce « qui nous fait faire tant de folies aujourd'hui, « il est prouvé jusqu'à l'évidence que leur âme « n'étoit pas logée-là, et je défie le plus rusé « chicaneur de rétorquer mon argument.

« Notre adversaire soutient en second lieu « que si Lindamire-Indamore formoit en effet « deux personnes distinctes, l'unité d'organe « constitueroit une seule femme. C'est-là que « je l'attendois et que je l'écrase sous la force « du raisonnement. Si l'organe n'est qu'un, il

« faut convenir que le droit de propriété est « égal entre les deux sœurs, et que celui qui « en use du consentement de l'une seulement, « outrage l'autre. Williams a-t-il obtenu l'a- « grément d'Indamore? il est polygame, adul- « tère, et incestueux. Indamore s'est-elle « refusée à ses empressemens? il est coupable « de rapt et de viol.

« Mon client a sagement pressenti ce dilem- « me; et, pour en prévenir l'effet, il a sus- « pendu l'exercice des prérogatives du mariage, « jusqu'à ce qu'il ait pu s'éclairer de vos lumiè- « res, messieurs, sur la manière dont il doit en « agir. Il est par conséquent inhabile à argu- « menter sur l'état des lieux; mais il présume « que si la visite en est ordonnée, on trouvera « de quoi remplir plus d'un engagement, et « qu'ainsi la procédure tombe d'elle-même.

« Je conclus, messieurs, à ce que ladite « visite soit décrétée, et qu'ensuite il soit fait « défense à Williams de troubler Matapan « dans la jouissance d'un bien acquis, et à ce « que ledit Williams soit condamné en tous « dommages et intérêts, ensemble à tous les « dépens, notamment à ceux de descente sur « les lieux, de visite et de procès verbal.

« Ah! vous le prenez sur ce ton-là, mon « confrère! s'écrie l'avocat de Williams; vous « n'en êtes, parbleu, pas où vous pensez. Je

« vais vous convaincre de mauvaise foi et d'im-
« posture; d'imposture, en ce que vous décla-
« rez que Matapan s'est abstenu de jouir de
« ses droits. Williams l'a surpris sur le fait. —
« Williams est partie, et son témoignage ne
« peut être admis. D'ailleurs *testis unus, testis*
« *nullus.* — Ah! le témoignage de Williams
« n'est pas admissible! mais celui des matrones
« le sera. Je demande que leur visite s'étende
« jusque sur les deux époux, et elles déclare-
« ront si le doux, le fluet, le moelleux Wil-
« liams a pu causer le ravage qu'a souffert
« Lindamire-Indamore. Vous êtes de mauvaise
« foi en accusant Williams de polygamie, d'in-
« ceste, de rapt et de viol, crimes dont mon
« candide client ne savoit pas même le nom.
« Mais vous qui les connoissiez, puisque vous
« les définissez si clairement, n'avez-vous pas
« senti que, par un mariage subséquent, vous
« les commettiez tous, plus celui d'adultère?
« Chargé évidemment de cinq crimes, sciem-
« ment commis, dont quatre, d'après nos lois,
« sont punis de mort, Matapan mérite d'être
« pendu quatre fois. Je me borne à demander
« qu'il le soit une seulement, ce qui suffira
« pour que sa prétendue femme soit veuve, et
« que Williams cesse d'être troublé dans
« l'exercice de ses droits. »

La réplique des deux avocats prouve que le

talent d'improviser n'est pas commun. J'en tire encore cette conséquence, que l'homme fortement ému, qui est obligé de parler, revient malgré lui au naturel et à une sorte de franchise. Aussi l'auditoire connut beaucoup mieux l'état de la cause par les répliques que par les plaidoyers, arrangés avec réflexion dans le silence du cabinet, et destinés à tromper, s'il est possible, les auditeurs, les juges, tout l'univers. Nos *boxeurs, suffisamment éclairés dans leur âme et conscience,* prononcèrent hautement que le mariage de Williams étoit seul bon, et que Matapan étoit un homme à pendre. A ces mots, Matapan frissonna et pâlit. Son avocat trembla, et offrit tout bonnement de rendre Lindamire à son mari, si elle consentoit à subir l'amputation. A ce mot effrayant, Lindamire jeta les hauts cris, et les juges, qui déjà ne s'entendoient guères, finirent par ne plus s'entendre du tout.

Cependant, il falloit rendre un jugement quelconque, et malgré cet axiome: *Vox pupuli, vox Dei,* il ne convenoit pas à des magistrats d'être de l'avis de la canaille. Ceux-ci, d'ailleurs, étoient bien aises d'avoir quelques jours à eux pour consulter les plus anciens casuistes, et tâcher de trouver, en remontant de nos jours au déluge, une cause semblable à celle-ci, ou qui du moins y eut quelque rapport direct. Hélas!

la nature est avare de prodiges; jamais elle n'en a produit, jamais peut-être elle n'en produira d'aussi admirable que celui-ci. Mais les juges, espérant trouver quelques lumières dans Pline ou dans Sanchez, ordonnèrent que l'examen rigoureux des pièces auroit lieu sur Lindamire-Indamore, sur Williams et sur Matapan, et que le procès verbal en seroit rapporté à huitaine.

A la fin des huit jours, les juges n'étoient pas plus avancés, et le procès verbal ne leur ayant rien appris de nouveau, si ce n'est que Matapan avoit corporellement épousé Indamore ou Lindamire-Indamore, fait que son avocat avoit nié avec impudence, les juges passèrent dans la salle du conseil, et après une délibération de sept heures consécutives, ils rendirent le jugement suivant.

Les juges, vu le rapport et description des matrones et experts, pensent qu'en supposant, sur un point, une unité absolue, les lieux sont disposés assez commodément pour toutes les parties, maintiennent les deux mariages dans toute leur intégrité; enjoignent aux époux de vivre tous trois, ou tous quatre, en bonne intelligence, et aux maris de se conduire honnêtement, comme le feroient les propriétaires de deux corps de logis séparés, dont l'entrée seroit commune à tous deux; ordonnent à Williams de ne jamais regarder, et moins encore toucher ce qui

distingue Indamore de Lindamire, et font à Matapan les mêmes défenses à l'égard de l'épouse, ou soi-disant épouse de son adverse partie.

Ce jugement ne contenta personne, et les époux déclarèrent qu'ils en appeloient. Mais devant quelle cour? Il n'en existe pas au-dessus du *King's bench*. L'arrêt alloit être maintenu, lorsque l'avocat de Williams s'avisa d'observer qu'un jugement ne peut être légalement rendu qu'en vertu d'une loi, et que le code civil anglais ne traitant d'aucune matière analogue à l'affaire dont étoit cas, il entendoit se retirer par-devers les deux chambres, aux fins de les supplier de rendre une loi faite exprès pour la circonstance, et qui puisse guider les juges dans le second jugement qui seroit nécessairement invoqué. En attendant, il demandoit que l'épouse ou les épouses, soit ou soient mises en subsistance chez Randall, à qui elles avoient fait gagner des sacs de guinées, et à qui elles en procureroient encore, nonobstant l'opposition et protestation du consistoire. Le tribunal, errant dans les ténèbres, goûta beaucoup le nouvel aperçu de monsieur l'avocat, et lui accorda les deux fins de sa requête. Ainsi un aveugle, sans guide, s'assied sur la première borne qui se trouve sous sa main, et attend tranquillement celle qui doit le tirer d'embarras.

Il étoit dans les convenances qu'on s'adressât à la chambre haute, qui est composée de grands seigneurs, ce qui ne prouve pas l'instruction, ni même l'intelligence. Mais cette déférence étoit dictée par un préjugé, et on sait que les préjugés sont beaucoup plus respectables que la raison. Cette marque de considération devoit flatter l'orgueil des lords, et par conséquent les disposer en faveur de Williams : son avocat, bavard d'ailleurs, connoissoit le cœur humain.

La chambre des communes, indignée de la prééminence qu'on accordoit à la chambre haute, fit imprimer des mémoires par lesquels elle prouvoit que les lords ne sont que l'écho des représentans du peuple ; qu'à ces derniers seuls appartient la première trituration des lois, et qu'une marche qui s'observe dans les choses les plus simples ne pouvoit être intervertie dans un cas aussi délicat, aussi extraordinaire que celui-ci.

La chambre haute répondoit que les observations de la chambre basse n'étoient applicables qu'aux choses communes ; mais que dans une affaire surnaturelle, c'étoit à la noblesse à prononcer, comme représentant directement le souverain, qui, très-certainement, est l'image de celui qui est le véritable juge des écarts de la nature.

Cette opinion étoit sans doute celle de la cour de St.-James, qui tient beaucoup à la propagation de pareils principes. Mais comme il est difficile d'être roi sans sujets, et que les Anglais se détachent assez facilement des princes qui cessent de leur convenir, le souverain, dont l'intervention fut sollicitée par les deux chambres, maintint les prérogatives de celle des communes; et la chambre des communes étant assez éclairée pour sentir que la discussion d'une loi, sur le fait de Lindamire-Indamore, ne pouvoit qu'apprêter à rire, ajouter au scandale déjà existant, et nuire à la dignité de la représentation nationale, elle envoya une députation au roi, pour supplier sa majesté de l'autoriser à choisir dans son sein des commissaires chargés de statuer définitivement sur cette affaire.

Et, comme il étoit égal au roi que Lindamire-Indamore fût, ou fussent une ou deux, et qu'il y eût dans ses états un C. de plus, sa majesté consentit que ce procès se terminât d'après la supplique qui lui étoit adressée.

La chambre eut le bon esprit de nommer pour commissaires les Buffon, les Linnée, les Daubanton qu'elle possédoit dans son sein, mesure que n'eût pu adopter la chambre des lords, par la raison que les connoissances et les lumières sont ordinairement le partage du

tiers-état, qui cependant est très-inférieur à la noblesse.

Mais, comme l'étude de la nature et de la philosophie ne donne pas l'esprit du contentieux, messieurs les commissaires furent aussi embarrassés que les juges du *King's bench*, et se transformant tout à coup en petits Alexandres, ils coupèrent le nœud gordien, qu'ils ne pouvoient pas dénouer.

Ils prononcèrent la nullité des deux mariages, parce qu'en admettant la facilité de la double cohabitation, on ne pouvoit nier qu'elle fût incommode et même impossible dans certaines circonstances; que les parties ne pouvoient exercer le *jus petendi* à la fois, ni toutes fois et quantes, et que le droit à la chose étant égal des deux côtés, on ne pouvoit limiter celui de l'un au gré du besoin ou du caprice de l'autre.

O versatilité, ténèbres, foiblesse de l'esprit humain! Voilà deux jugemens tout-à-fait contradictoires, et il n'est peut-être pas un lecteur qui ose prononcer qu'un des deux soit bon. Moi, qui ne suis que rédacteur, je confesse volontiers mon ignorance.

L'instruction, confrontation, interpellations, premier jugement, conflit d'autorité des deux chambres, jugement définitif ayant employé quatre mois et demi, vous pensez qu'il ne reste

rien à dire sur cette affaire, et qu'elle est irrévocablement terminée. Pas du tout : à l'expiration des quatre mois et demi, Lindamire-Indamore, ou Indamore et Lindamire déclare, ou déclarent, qu'elle est, ou qu'elles sont grosse, ou grosses.

Messieurs les commissaires avoient cassé le ou les mariages, non parce que les formalités prescrites par la loi n'avoient pas été remplies, mais seulement en raison de l'organisation extraordinaire de l'épouse, ou des épouses. En conséquence, il fut fait droit à la requête de madame et de ses maris, et il fut prononcé que l'enfant à naître seroit légitime. Mais à qui appartiendra-t-il ? Lindamire et Indamore prétendent, à l'exclusion de l'autre, aux droits de la maternité. Williams et Matapan réclament chacun de leur côté le titre et les prérogatives de père. Tous quatre soutiennent leur prétention avec chaleur et souvent avec animosité. Lindamire et Indamore vont quelquefois jusqu'à l'injure ; et Williams reçoit, comme à l'ordinaire, des taloches de Matapan. Ces excès troubloient quelquefois le spectacle de Randall, et Williams versoit souvent des larmes sur sa déplorable situation. En effet, ces dames, étant bien et dûment *démariées*, ne lui devoient plus rien, et il avoit le chagrin poignant d'être témoin des préférences, des

faveurs dont on combloit son bienheureux rival.

Cependant la grossesse de madame, ou de mesdames étoit un attrait de plus pour la curiosité publique; la ménagerie ne désemplissoit pas, et Randall, voulant mettre un terme à des divisions qui devoient à la fin nuire à ses intérêts, eut recours pour la troisième fois à la chambre des communes, qui adjoignit, à ses commissaires naturalistes, trois de ses membres anatomistes et de plus médecins.

L'un des docteurs, homme d'un sens profond, pensa que la beauté double pouvoit avoir une double grossesse, ce qui satisferoit tout le monde, si les commissaires ses collègues avoient seulement la complaisance de distribuer les enfans par la voie du sort. Cette proposition plut beaucoup à messieurs, qui décidèrent que l'exécution de tout arrêté seroit suspendue jusqu'à l'accouchement de ces dames. A cette époque, on retomba dans l'embarras qu'on avoit cherché à éviter : les petites femmes n'eurent qu'un enfant à elles deux; à quelle mère à quel père le donnera-t-on?

Lindamire et Indamore se l'arrachoient. Toutes deux se disputoient la douce satisfaction de l'allaiter; et jamais enfant ne fut ni aussi-bien nourri, ni aussi dodu; mais sa belle santé ne faisoit rien préjuger sur le fonds de la

question. Williams s'étoit marié avant son rival, et il arguoit de sa priorité pour établir ses droits paternels. Matapan prouvoit par cent exemples, que de jeunes mariées n'étoient devenues grosses qu'après trois mois, six mois, un an, et qu'il pouvoit prétendre, comme le premier mari, aux honneurs de la paternité. Les commissaires, médecins et naturalistes, convenoient que les deux maris pouvoient avoir raison, et que dans l'impossibilité absolue où étoit la commission de se convaincre qu'un d'eux eût tort, elle l'étoit également de proclamer le père sans vouloir s'exposer à commettre une erreur grave, et préjudiciable au droit naturel de l'une des parties.

Les prétentions des deux petites mamans étoient bien plus faciles à régler. Il étoit notoire que l'une et l'autre étoient bien mères : il ne restoit qu'à les décider à arranger à l'amiable une affaire sur laquelle l'autorité ne pouvoit rien, à moins cependant de parodier le mémorable jugement de Salomon, jugement qui pouvoit être très-sage dans le temps où il fut rendu, mais qui n'est pas du tout en analogie avec nos usages.

Messieurs les commissaires s'assemblèrent, s'enfermèrent, discutèrent, raisonnèrent ou déraisonnèrent pendant plusieurs semaines. Après s'être inutilement cassé la tête, ils rom-

pirent celle de leurs amis, et tous finirent par avouer que le cas étoit diablement embarrassant.

Cependant, un aveu de cette espèce ne dispense pas des juges de l'obligation de prononcer. Les parties et le public demandoient à grand cris un jugement. Les habitués du café de Lloyd plaisantoient ouvertement sur l'irrésolution de messieurs les commissaires, et on sait quelle influence ont sur toute l'Angleterre les plaisanteries de ces habitués-là. La chambre des lords faisoit faire, sur celle des communes, des couplets bons ou mauvais, par les auteurs de *Sadler's-well*, et ces couplets avoient une vogue prodigieuse, parce qu'ils étoient méchans. La chambre des communes, poussée à bout, enjoignit à ses commissaires de juger, bien ou mal, dans les vingt-quatre heures.

En conséquence, la commission prononça :

1° Que l'enfant avoit deux pères, ce qui n'étoit pas sans exemple, mais ce qui n'avoit jamais été reconnu par aucun jugement.

2° Que l'enfant avoit également deux mères, ce qui paroît impossible, mais ce qui ne laissoit pas d'être.

3° Qu'il succéderoit aux biens présens et à venir de ses deux pères et de ses deux mères.

4° Qu'en attendant que la succession fût ouverte, ils étoient tenus, tous quatre, à lui

donner leurs soins et à diriger son éducation; s'ils jugeoient nécessaire de lui en donner une.

5° Que celui des deux pères qui insulteroit ou maltraiteroit l'autre, perdroit tous ses droits à la paternité.

6° Enfin, que la chambre présenteroit au prince un projet de loi qui feroit défenses expresses à tous monstres, beaux ou laids, de s'occuper de la propagation, à peine de voir leur postérité privée de l'état civil.

J'ignore si cette loi a été promulgée, ou non. Mais j'invite le lecteur, avide de renseignemens plus étendus, à attendre que je puisse lui en donner; ce qui, probablement, n'est pas très-prochain.

ENCORE DU MAGNÉTISME.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A MM. LES JOURNALISTES.

Vitam impendere vero! Quelle épigraphe pour un romancier, pour un sceptique prononcé! Quels articles piquans cette épigraphe seule peut faire jaillir de vos plumes gaies et épigrammatiques! Quel aliment elle fournira à cette partie du public, qui rit de tout, même de ce qu'il ne voit pas, de ce qu'il n'entend pas! heureuse classe d'hommes, que la nature semble n'avoir formée que pour rire, et que vous servez si bien, quand vous avez le bonheur d'être neufs! il est vrai que vous ne trouvez pas toujours de bonnes fortunes; mais en voilà une que je vous offre. Avec quel empressement, quel plaisir vous en jouirez! sous combien de formes différentes vous reproduirez la même idée, ce qui prouvera jusqu'à l'évidence votre inépuisable fécondité.

Il me semble inutile, messieurs, de m'étendre davantage sur une épigraphe, qui est peu de chose, qui même à la rigueur n'est rien. Il vous suffira d'un ou deux articles pour en prouver

le ridicule. Mais que direz-vous, bon Dieu, quand vous aurez lu ce petit ouvrage! quoi, cet auteur doute de tout, et il croit au magnétisme, au rêve absurde d'un médecin allemand, qui, à l'aide de ses rêveries, est venu faire fortune à Paris, qui n'a persuadé que quelques femmelettes, que certains ignorans de la lie du peuple, et dont le système mensonger a été publiquement condamné par des commissaires du roi, qui bien certainement voyoient les choses comme elles sont.

Avouez, messieurs, que vous me devez de la reconnoissance. Quand on a tous les jours une feuille à remplir, on n'est pas sûr de trouver un contingent bon ou agréable, et voilà pourquoi vous n'êtes pas régulièrement instructifs et amusans. Ici vous serez l'un et l'autre. Vous amuserez, en décochant le trait délié de la satyre; vous instruirez, en prouvant physiquement et même mathématiquement que le magnétisme n'existe point.

M. Geoffroi, d'honorable et de si digne mémoire, a fait cinquante ou soixante feuilletons pour persuader au public que Zaïre est une détestable tragédie. Je ne suis pas Voltaire. Mais en jugeant du petit au grand par analogie, il est possible que je vous fournisse ici dix ou douze articles de quatre colonnes chacun, et cette modique récolte n'est pas à dédaigner.

Je reviens à messieurs les commissaires du roi, dont l'opinion sur le magnétisme est infiniment respectable; car on comptoit parmi eux des médecins, à la science desquels tout Paris rendoit hommage : ce qui pourtant ne les empêchoit pas de tuer, à l'occasion, leurs malades tout comme les autres.

Il est vrai que M. de Jussieu, qui, sans doute, ne valoit pas ses confrères, s'est permis de voir et de juger autrement qu'eux. Il est vrai qu'il a fait son rapport particulier, et qu'il a reconnu l'existence du magnétisme et beaucoup de ses effets. Mais, un seul idividu peut-il avoir raison contre sept autres? D'ailleurs, le témoignage de M. de Jussieu pouvoit-il être de quelque poids, comparé à celui de docteurs qui guérissent leurs malades par le seul amour de l'humanité, et qui auroient adopté avec empressement un moyen d'abréger les maladies et de ménager des estomacs que détruisent les préparations chimiques, si ce moyen eut existé? Sans doute encore, nos docteurs auroient renoncé avec autant d'empressement que de satisfaction à ces vieilles formules, fatigantes à prononcer pour eux, et pénibles à écouter pour des êtres souffrans, formules qui sont un arrêt de mort, et qu'on entend répéter tous les jours : *il faut vivre avec son ennemi; telle maladie est incurable.* L'improbation formelle

des membres de la faculté prouve invinciblement la non existence, ou l'inutilité du magnétisme.

Mais le monde est plein de gens singuliers, qui écoutent tout, qui relèvent les expressions, qui les commentent, qui se rapprochent, et qui finissent par s'entendre et former un parti d'opposition. Ceux-là prétendent que dire à un malade : *il faut vivre avec son ennemi*, signifie *vous ne guérirez jamais*; que *telle maladie est incurable*, équivaut à *la médecine ne sait pas la guérir*, et que comme on n'avoue pas facilement son insuffisance, on la cache sous des mots imposans, prononcés d'un ton solennel.

Ces êtres singuliers prétendent encore que le magnétisme a guéri quelques-unes de ces maladies réputées incurables. Ils présentent des certificats signés par des gens en place, par des savans, et même par quelques médecins de bonne foi, mais qui probablement sont des ignorans dont on a fasciné la vue. Il est évident que ces pièces sont controuvées, car un magnétiseur qui ne reçoit pas d'argent, qui se fatigue, pendant plusieurs mois, à soigner un malade; qui n'obtient, pour prix de ses travaux, ni confiance, ni considération, a un intérêt réel à tromper le public.

Il est évident, au contraire, que le bonnet doctoral étant l'éteignoir des passions, aucun médecin ne se livre à des spéculations pécuniaires, et que les docteurs commissaires du roi n'ont pu s'arrêter un moment à l'idée que la pratique du magnétisme porteroit un certain dommage au produit de *leur pavé*.

Ces docteurs commissaires ont laissé, dit-on, un digne successeur dans la personne de M. de Mont..... Il cite faux quelquefois; il se trompe quelquefois, il s'emporte toujours; il va jusqu'à se permettre l'injure, et on dit encore que ce moyen n'est pas le meilleur pour prouver qu'on a raison. On ajoute que M. de Mont.... persécuteroit, s'il en avoit la puissance, et que la persécution prouve seulement que celui qui l'emploie redoute ses adversaires. Pour moi, je pense que M. de Mont.... est digne en tout des docteurs commissaires ses devanciers, et je me plais à lui rendre cette justice, qu'il est tout aussi sincère qu'eux.

Cependant, comme les bons exemples sont souvent sans effet sur un être entêté; que d'ailleurs, on peut être fort honnête homme sans être tout-à-fait de l'avis des docteurs commissaires et de M. de Mont...., je déclare que je crois à l'existence du magnétisme, à ses effets salutaires, et que je considère la faculté de l'exercer comme l'une des plus belles que l'homme ait reçu de la nature.

Je reviens enfin à vous, messieurs, à qui je dédie ce petit ouvrage. Vous êtes fondés à m'adresser un reproche bien grave, en apparence, du moins. J'ai écrit quelques plaisanteries sur le magnétisme, dont je me déclare aujourd'hui le défenseur! qu'est-ce que cela prouve? un aveugle né nie l'existence des couleurs; une main habile enlève la cataracte, et la richesse, la variété des nuances ne sont plus contestées.

Je persiste à croire que je vous ai vraiment rendu un bon office en écrivant cette brochure, et que vous me devez quelque reconnoissance. J'attends votre remercîment par votre prochain numéro. Vous maniez à ravir l'arme du ridicule, et vous en connoissez la puissance. Mais usez-en, dans cette circonstance, avec modération, parce que le temps n'est peut-être pas éloigné où vous parlerez du magnétisme d'une manière un peu différente, et il est dur pour un homme d'esprit d'être forcé de louer ce dont il s'est moqué.

En attendant, s'il en est entre vous quelqu'un à qui son médecin ait dit : *il faut vivre avec son ennemi*, qu'il aille trouver un magnétiseur. On lui dira : *essayons de vous défaire de votre ennemi.* Si on ne le guérit pas, ce qui est très-possible, on le soulagera du moins. On lui donnera des soins affectueux, soutenus, et qui ne lui coûteront que la perte d'une heure dans la

journée. Il éprouvera des effets, je n'en doute point. Alors il prendra, comme moi, pour devise *vitam impendere vero.*

J'ai l'honneur de vous assurer, messieurs, de ma très-parfaite considération,

PIGAULT-LEBRUN.

PERSONNE ne nie l'existence d'un fluide électrique, d'un fluide galvanique; personne ne conteste à l'aimant ses inconcevables propriétés; on convient assez généralement qu'il est un magnétisme minéral; peut-être, si on vouloit s'attacher à une suite d'expériences, avoueroit-on sans peine qu'il y a encore un magnétisme végétal. Mais un magnétisme animal! Non, cela n'est pas possible.

Endormir quelqu'un qui rit, qui joue, qui folâtre; l'amener à parler en dormant, étendre ses facultés intellectuelles, en développant en lui un nouveau sens, quelle absurdité!

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens d'esprit.

Mais qu'est-ce que l'esprit? Est-ce la raison? est-ce le jugement? Non, sans doute. L'esprit, dans l'acception que nous donnons au mot, n'est-il pas la facilité de s'énoncer avec grâce, d'effleurer les superficies, et de tourner en ridi-

enle le fonds, qui échappe toujours à la paresse et à l'insouciance? L'esprit, quand on a le bonheur d'en rencontrer dans le monde, fait le charme de la société; il précipite la course du temps, qui déjà est si rapide. Mais que reste-t-il à celui qui a passé quatre heures avec des gens d'esprit? Ce qu'emporte avec lui l'homme qui vient de voir lancer une centaine de fusées volantes.

Il n'y auroit pas grand mal à n'avoir entendu que de jolies phrases, des saillies piquantes, de petits traits méchans, dont le souvenir s'efface si promptement, si les gens d'esprit, les femmes jeunes et spirituelles surtout, n'avoient aussi leur magnétisme d'influence, qui tend sans cesse à éloigner les vérités, qui portent nécessairement à réfléchir et à méditer. Et quoi de plus ennuyeux, de plus maussade, de plus fatigant que la réflexion et la méditation? L'homme est-il né pour cela? Non, sans doute, dit la femme d'esprit, il est né pour le plaisir; et en est-il un plus piquant que de verser le ridicule à pleines mains, et de cacher ses épines sous des flots de feuilles de roses?

Si, par hasard, un homme de bon sens se trouve-là, il élève une voix timide; il soutient, avec modestie, que l'homme est né aussi pour réfléchir et méditer un peu, puisqu'il en a la faculté. On l'interrompt, on le persiffle, on leveroit les épaules, si l'usage du monde le

permettoit, et l'homme, qui a voulu essayer le magnétisme du bon sens, est réduit au silence.

S'ensuit-il de là que la jolie femme d'esprit ait tort? Non, sans doute, puisqu'elle s'amuse, et que s'amuser c'est au moins jouir du moment. L'homme de bon sens a-t-il raison? Non, sans doute, parce qu'il ne faut raisonner qu'avec ceux qui peuvent nous entendre.

Quel parti va donc prendre l'auteur qui semble se mettre dans une situation assez embarrassante? J'ai bien peur que, semblable à l'homme de bon sens, il ne parle à des gens décidés à ne pas l'écouter. Il s'efforcera du moins d'éviter le ton grave, et de jeter quelqu'intérêt sur un des objets les plus importans dont on puisse traiter.

« Madame, disois-je hier à une femme fort « aimable, déraisonnons un peu, et dites-moi « pourquoi, en convenant de l'existence de l'é- « lectricité, du galvanisme, de l'aimant, vous « condamnez sans appel notre pauvre magné- « tisme? — Vous voulez que nous déraisonnions, « dites-vous, et vous commencez par m'accabler « sous vos mots scientifiques! Abrégeons, s'il « vous plaît. Je crois à l'électricité et à l'aimant, « parce que j'en ai vu des effets, au galvanisme, « parce qu'on a mis sur le bout de ma langue « un morceau de zinc et une pièce d'argent; et « au fond, il m'importe peu que tout cela existe « ou non: mais votre magnétisme, monsieur,

« votre magnétisme! Le nom seul m'en éloigne-
« roit, si je voulois m'en occuper. Que n'a-
« vez-vous trouvé une dénomination agréable,
« harmonieuse, et qui dise quelque chose à mon
« imagination? J'aurois pu vous donner cinq
« minutes. Mais que faire de ce mot magnétisme?
« — Hé, madame, occupons-nous de la chose,
« et laissons le mot! — Les mots, monsieur,
« les mots sont tout pour nous autres gens du
« monde, qui n'approfondissons rien. Combien
« de temps n'avons-nous pas vécu de calem-
« bourgs? — Je vois qu'aux magnétismes, dont
« j'ai déjà parlé, il faut joindre encore le magné-
« tisme des paroles. Tout seroit-il magnétisme
« sur notre petite terre? — Allez, allez..... Ah!
« mon Dieu, j'ai déjà une migraine épouvan-
« table, et c'est à vous que je la dois. Eloignez-
« vous, monsieur; éloignez-vous. — Ne ferois-je
« pas mieux, madame, de guérir votre migraine?
« — Vous, me guérir! vous! Ah, cela seroit
« fort....! Prenez donc garde à ce que vous fai-
« tes; vous me décoiffez..... Mais, en effet, le
« mal diminue..... Il s'éteint.... Il est dissipé....
« Voilà qui est singulier! Ah, c'est que le mal
« devoit disparoître.

« — Voudriez-vous me dire, madame, ce
« que vous penseriez d'un joli homme à qui
« vous auriez consacré une heure tout entière
« dans la soirée, près de qui vous vous seriez

« donné la peine de développer vos grâces, de « mettre en action toutes les ressources de « votre esprit, et qui, en vous quittant, diroit : « Mon Dieu, que j'ai été facile à amuser aujourd'hui ! — Je dirois : Cet homme est un « ingrat. — Et vous le diriez avec le petit ton « piqué que vous venez de prendre ? Regardez-« moi, madame ; je suis parfaitement calme, « et vous me traitez précisément comme auroit « agi envers vous le joli homme dont je viens « de parler. — Quel rapport y a-t-il ? s'il vous « plaît..... — Cet homme seroit insensible à « des bontés dont on vous sait très-économe, « et vous l'êtes, vous, à celles de la nature, « qui vient de vous ôter votre mal avec le bout « de mes doigts ! — Ah, vous revenez à votre but « par un détour. — Il est des choses, madame, « qu'il est difficile, qu'il seroit impoli de faire « sentir autrement que par des comparaisons.

« Dites-moi, je vous prie, madame, pourquoi « j'ai tant de plaisir à vous voir, pourquoi je « vous cherche, lorsque j'entre dans un salon ; « pourquoi je suis triste quand je ne vous y « vois pas ? — C'est parce que je suis jolie, « monsieur. — Madame voudra bien remarquer « qu'elle n'est pas la seule jolie femme de « Paris, et qu'aucune autre ne m'inspire le « même sentiment. — Hé bien, monsieur, vous « êtes attiré vers moi par un mouvement sym-

« pathique. — Seroit-il impossible, madame,
« que le magnétisme fût autre chose qu'une
« sympathie, produite et prolongée, entre
« un homme sain et robuste et un être souffrant ?
« — Oh, une sympathie, qui fait dormir l'un,
« pendant que l'autre veille! — Je conçois,
« madame, qu'il n'est pas d'homme qui puisse
« dormir auprès de vous. Mais vous avez trop à
« vous louer de la nature, pour lui contester
« la variété de ses effets, et surtout pour assi-
« gner des bornes à sa puissance. — Vous me
« flattez maintenant, vilain homme que vous
« êtes. — Avec quelle grâce vous me repoussez !
« quel moëlleux, quel charme inexprimable
« dans le contour de ce bras! A quoi dois-je
« donc le plaisir d'avoir senti les extrémités
« de ces jolis doigts effleurer ma poitrine? —
« Mais à ma volonté, sans doute. — Hé, quel
« est l'agent que votre volonté met en action?
« — En vérité, je n'en sais rien. — Il y en a
« un, pourtant, car il me semble que votre vo-
« lonté seule ne feroit pas agir vos membres. —
« Vous croyez cela? — Que votre volonté or-
« donne à ce candélabre de se porter de la gau-
« che à la droite de cette cheminée..... — Hé,
« monsieur, je sais, comme vous, qu'il ne re-
« muera pas. — Vous avez donc en vous un
« agent assez délié pour être inaccessible à vos
« sens; assez susceptible, pour être mis en ac-

« tion par l'effet seul de votre volonté; assez « puissant pour agir sur vos nerfs, et produire « les mouvemens que vous voulez opérer. — « Cela peut être, et je m'en inquiète peu. — « Et si cet agent pouvoit être poussé au dehors « par un autre effet de votre volonté; s'il étoit « de nature à s'insinuer dans un autre corps, à « donner une action nouvelle et plus forte à « l'agent du malade, qui ne peut vaincre les « obstacles que lui oppose une obstruction, ou « un autre mal local; si le magnétisme enfin « n'étoit que l'extension de la faculté que vous « avez d'agir sur vous-même?.... — Oh, finis- « sons, monsieur, finissons. L'ennui me gagne, « et je commence à bâiller. — Permettez-moi « de vous soustraire à l'ennui. — Hé, comment? « — En vous livrant un moment aux douceurs « d'un repos réparateur. Je vois dans ces beaux « yeux-là qu'ils ne sont pas difficiles à fermer. « — Vous revenez toujours à votre chimère. « Laissez-moi donc.... Que ferai-je dans cette « immense bergère..... Mesdames, défendez- « moi... Otez vos mains, monsieur; elles me « font mal à l'estomac.... à la bonne heure, « revenez aux épaules..... je vous les aban- « donne.... Encore!.... Laissez-moi.... je... « ne.... veux.... pas.... »

Les yeux de ma jolie dame sont fermés; sa tête se penche; elle ne m'entend plus; j'avoue

que je suis content de moi. Je regarde furtivement ceux qui font cercle autour de nous; je prête l'oreille. « Dort-elle, dit l'une? — Hé, « non, dit l'autre. — Elle n'a pas pourtant « d'intérêt à nous tromper, reprend un troi- « sième. » Un jeune médecin, qui ne juge des choses que sur l'avis de la faculté, et qui a encore toute la ferveur de l'esprit de corps, se lève et prend la parole. « Quand madame « dormiroit, dit-il, qu'y auroit-il là d'éton- « nant? Qui de nous n'a pas été quelquefois « assoupi dans la journée? Monsieur a voulu « vous amuser un moment, mesdames. Il a trop « d'esprit pour croire à de pareilles jongleries. « — Vraiment, docteur, vous êtes persuadé « que le magnétisme n'existe pas? — Fi donc, « fi donc! sottise à reléguer dans les carrefours « et les greniers. »

Quoique ce jeune homme ait voulu adoucir, par une espèce de compliment, ce qu'une impertinence a d'amer, j'étois piqué, oh, très-piqué. Mais décidé à ne pas imiter M. de Mont..., j'ai gardé un dédaigneux silence, et j'ai ouvert les yeux de ma jolie dame. « Avez-vous vrai- « ment dormi, lui crient dix bouches rosées à « la fois? — Hé, sans doute, j'ai dormi, » et partant d'un grand éclat de rire, « non, non, « je n'ai pas dormi. — Mais je l'aurois cru. « — Et moi aussi. Je vous le disois bien, s'est

« écrié le docteur; monsieur a voulu vous amu-
« ser, et madame s'y est prêtée. »

Au bout d'une demi-heure, il n'étoit pas plus question de magnétisme que de la pièce tombée hier; du bonnet dont on étoit folle il y a deux jours; de cet écrin qu'un amant a trouvé le moyen de faire présenter par le mari. Chacun jouoit ou causoit de son côté, lorsque ma jolie dormeuse est venue me dire à l'oreille: Suivez-moi. Elle m'a conduit dans le seul coin inhabité du salon; nous nous sommes assis.
« Monsieur, j'ai dormi, très-bien dormi; mais
« je n'en conviendrai jamais. — Hé, pourquoi
« donc, madame? — Les demoiselles d'un cer-
« tain état se marient de bonne heure, et toute
« femme de vingt ans veut jouer un rôle dans
« la société. Chacune prend le masque qui con-
« vient à ses intérêts, ou à son goût. J'ai choisi
« celui de la frivolité, parce que mon mari est
« sérieux, et que je voulois attirer les plaisirs
« chez moi. Peu à peu, il a cédé à l'ascendant
« qu'une femme adroite prend toujours dans
« sa maison. Il a mieux aimé que je m'amu-
« sasse chez lui qu'ailleurs, et son hôtel, triste
« et désert, est devenu l'asile des ris et des
« jeux. Mais j'ai contracté envers le public l'o-
« bligation de rire et de me moquer de tout.
« J'ai décoché cent traits épigrammatiques sur
« ce pauvre magnétisme, et si je me rétracte,

« ou si je me permets de raisonner un moment,
« je me perds de réputation.

« Venez demain chez moi. Nous serons seuls,
« et vous verrez que je ne suis pas aussi frivole
« que vous avez pu le supposer. »

Un rendez-vous, donné par une femme, jeune, jolie et aimable, a des attraits pour un magnétiseur, comme pour tout autre. Le médecin de la nature ne lui conteste jamais ses droits; il se plaît, au contraire, à s'abandonner à ce que son empire a de plus doux. Je volai chez madame d'Arancy.

On m'attendoit dans un boudoir que le luxe et le goût avoient décoré à l'envi. Un pinceau léger et gracieux y a multiplié des scènes qui, bien que décentes, sont passablement gaies. J'ai cru devoir prendre un ton convenable au lieu dans lequel on me recevoit. Madame d'Arancy m'a arrêté dès les premiers mots. « Je suis
« fatiguée de porter toujours un masque dans
« le monde. Permettez que je le dépose un mo-
« ment. Il sera nouveau et piquant pour moi
« de parler raison. Oublions que nous sommes
« dans un petit temple consacré à la folie; con-
« sultons notre jugement, et donnons un libre
« essor à nos idées. Parlez, monsieur. Qu'avez-
« vous à me dire du magnétisme, auquel, jus-
« qu'à certain point, je suis forcée de croire,
« puisque j'en ai éprouvé des effets. »

Madame, dis-je à la comtesse, je crois que, pour bien s'entendre, il est essentiel de définir la chose dont on traite, de manière à ce que les conséquences dérivent naturellement de la définition donnée. Vous avez éprouvé des effets du magnétisme; vous trouverez tout simple que je le considère comme une faculté naturelle à l'homme, au moyen de laquelle il agit, plus ou moins, sur les organes de ses semblables.

Si vous admettez que le magnétisme soit une faculté naturelle à l'homme, vous conviendrez qu'elle est aussi ancienne que l'espèce humaine, et que la médecine de l'art a pu naître de celle de la nature.

En effet, tel individu qui n'a pas la moindre notion du magnétisme, se frappe contre un corps dur. Son premier mouvement est de porter la main sur la partie macérée; il la frotte, par un instinct purement machinal, et le magnétisme n'est, en grande partie, que des frictions régularisées par l'expérience.

J'aime à croire que le premier magnétiseur a été une bonne mère. Son enfant s'est blessé; elle l'a pris dans ses bras; elle a passé et repassé la main sur sa blessure; elle l'a porté sur son front et sur ses yeux, pour arrêter ses larmes. L'enfant s'est calmé; il s'est endormi. La bonne mère, ignorante, mais sensible, n'a rien remarqué que le soulagement qu'elle a procuré au

petit être que lui est si cher. Dans les premiers temps, on ne connoissoit pas les arts ; la bonne mère n'a pu deviner qu'il existe des plantes salutaires ; mais sa main a soulagé son enfant ; elle essaie de le soulager encore. Elle répète les mêmes attouchemens ; ils produisent des effets plus prompts. Etonnée d'un sommeil, auquel l'enfant n'a pas l'habitude de céder pendant la journée, elle observe, elle multiplie ses essais, et toujours le succès couronne ses efforts. Enchantée de ce qu'elle voit, de ce qu'elle fait, elle se félicite ; elle adresse à l'enfant des félicitations qui jaillissent du fond de son cœur. L'enfant l'entend, et lui répond. La mère est muette d'étonnement. Des idées nouvelles succèdent aux idées anciennes. Elle se remet cependant. Elle interroge de nouveau l'enfant, qui lui indique une plante dont le suc achevera ce que sa main maternelle a si heureusement commencé. L'enfant guérit, on proclame la vertu de telle plante, et voilà le berceau de la médecine.

Ingrats docteurs, vous avez beaucoup étudié, beaucoup observé ! vous avez rendu des services signalés à l'humanité souffrante ! mais, semblables au *Glorieux* de Destouches, qui méconnoît son père, vous repoussez le vôtre ; vous en éloignez ceux mêmes que vous ne savez pas guérir. Nous reviendrons sur ce sujet, qui est bien digne de quelques développemens.

Il est facile de préjuger que la bonne mère a parlé à ses compagnes, et de l'accident arrivé à son fils, et des moyens auxquels elle a dû sa guérison. Bientôt on ne s'entretient plus d'autre chose. Les mères qui ont un enfant souffrant, le soulagent par les mêmes procédés, et la botanique commence à naître. Peut-être une peuplade va-t-elle jusqu'à penser que les femmes seules sont dépositaires d'un don qui leur paroît vraiment céleste. Telle est, peut-être, l'origine de l'espèce de culte que diverses nations ont rendu à ce sexe enchanteur. Les dernières traces de cette adoration se sont perdues avec le peuple germain, et une froide galanterie, trop générale pour être flatteuse, trop monotone pour ne pas fatiguer, a remplacé ce tribut de reconnoissance, si doux à recevoir quand on l'a mérité.

Il est très-vraisemblable que les premiers hommes, effrayés de leur foiblesse, des phénomènes que la nature produisoit autour d'eux, ont cherché des appuis, se sont créé des Dieux, auxquels ils tenoient dans la proportion des qualités bizarres dont ils les avoient revêtus. Le soleil devoit être le Dieu bienfaisant; les ouragans et la foudre étoient des génies malfaisans, qu'il falloit apaiser par des expiations. Que leur offrira-t-on? Quels sacrifices leur seront agréables? Celui qui, le pre-

mier, a osé résoudre cette question, a été le premier prêtre chez les nations superstitieuses.

Par quelle contradiction remarquable les hommes, que la nature a faits égaux, ont-ils tous, plus ou moins, l'esprit de domination? Est-il inné en nous? Est-il le résultat des institutions sociales? Il est au moins constant que la puissance de l'opinion, ayant besoin d'être maintenue par des efforts continuels, toute corporation qui règne sur les esprits, doit accoître son ascendant, en ne faisant rien, peut-être que pour le conserver.

Ainsi, les prêtres de ces Dieux, étonnés de la crédulité du peuple, de la facilité avec laquelle il se ployoit sous le joug, ont senti qu'il pouvoit suffire d'un éclair de raison pour détruire leur échafaudage, dont quelques vieillards avoient pu voir élever les premières pièces. Il ont senti le besoin de s'investir de toutes les forces de la nature, pour écraser le vulgaire sous le poids de l'admiration; et que connoissoient-ils; qu'y a-t-il, en effet, de plus fécond que le magnétisme en prodiges apparens? Un coup de tonnerre a été l'interprète des volontés du ciel. Il ne veut pas que des mains profanes dispensent le plus précieux de ses bienfaits. Ses ministres sont seuls dignes de faire disparoître les maux qui affligent l'humanité. Les mères tremblantes se courbent, se taisent, et adorent. C'est au

temple qu'on ira désormais demander à genoux le retour de la santé.

Les prêtres se consultent; ils méditent; ils étendent la théorie d'une découverte précieuse, dont ils se sont saisis dès sa naissance. Des phénomènes plus prodigieux font oublier les phénomènes connus. Un somnambule, interpellé au nom des Dieux, découvre et proclame une action héroïque, annonce un crime qui se commet à cent lieues de lui. L'influence du sacerdoce et des prodiges n'a plus de bornes.

Bientôt les murs du temple se couvrent d'inscriptions qui indiquent les maladies et le remède qui les a guéries. Des hommes, jaloux d'obtenir une considération secondaire, copient ces inscriptions. Ils se répandent dans les contrées trop éloignées du temple pour qu'on puisse y aller chercher sa guérison. Ils se gardent bien de magnétiser : ils savent que la main d'un Dieu vengeur peut les atteindre partout; peut-être même le secret du magnétisme est-il déjà caché dans l'ombre du sanctuaire. Mais ces hommes s'efforcent de connoître les maladies par les symptômes extérieurs; ils indiquent le remède qu'ils croient devoir les guérir, et de génération en génération, de siècle en siècle; ils préparent la naissance de la faculté de médecine, et de la société royale de Londres.

Ne croyez pas, madame, ajoutai-je, qu'il y ait ici exagération. Les savans conviennent qu'Hippocrate a voyagé à Ephèse et à Memphis. Il est plus que vraisemblable qu'il a trouvé dans les temples d'Isis et d'Esculape ces aphorismes que nos docteurs admirent encore.

Cependant, les prêtres de ces Dieux étoient restés paisibles possesseurs du secret de la nature. Chaque jour ils le couvroient davantage des voiles du mystère et des prestiges de la superstition. Le peuple est convaincu de l'étendue de leur puissance. Mais on veut avoir d'aveugles émissaires, qui, frappés de terreur par ce qu'ils auront vu dans l'intérieur du temple, puissent dire, avec conviction, à des parens, à des amis, qui oseroient élever un doute : Croyez, et taisez-vous. De là est venue l'institution des mystères, où, après avoir fait prononcer aux initiés les plus redoutables sermens de ne jamais rien révéler, on leur faisoit voir ce que le magnétisme a de plus prodigieux et de plus imposant.

Mais êtes-vous bien sûr, me demanda madame d'Arancy, de tout ce que vous me dites là ? Je suis parti, lui répondis-je, de faits historiques, dont personne ne conteste la vérité, et j'en ai tiré des conséquences assez naturelles. Ouvrez l'ouvrage du père Montfaucon, tome second, page 330. Examinez la planche qui porte pour titre *mains votives :* il vous sera

impossible de n'y pas reconnoître le magnétisme. Le père Montfaucon, qui n'en avoit aucune idée, ne sait comment expliquer ces mains votives. Il dit que les Egyptiens, le plus superstitieux des peuples, adoroient tout, jusqu'à des mains. Mais n'eût-il pas été absurde d'offrir des Dieux à d'autres Dieux, et n'est-il pas tout simple de croire qu'on votoit à Isis une image plus ou moins précieuse de l'instrument dont on attendoit sa guérison? Oh! me répliqua madame d'Arancy, je n'irai pas bâiller sur le père Montfaucon. J'aime mieux m'en rapporter à vous. Continuez.

J'ai repris. On trouve partout dans l'histoire des traces de ces grandes révolutions politiques où les peuples se roulent les uns sur les autres, et changent en peu de temps la surface du globe. Une nation entière passe sous un joug étranger; on lui conteste ses goûts, ses habitudes; on lui ôte ses lois; on profane ses temples; on en arrache ses Dieux. L'opinion, semblable à un roc inébranlable, reste debout sur des ruines, et brave la puissance du vainqueur. On ne fait plus de prêtres d'Esculape et d'Isis; mais la foi reste dans les cœurs; et les ministres et les sectaires observent leurs sermens et meurent dans la pratique secrète de leur religion.

Le dernier prêtre, le dernier initié empor-

tent dans la tombe des secrets salutaires qu'ils n'ont pas voulu communiquer à leurs oppresseurs; le magnétisme disparoît de la surface de la terre. La médecine se hâte d'occuper sa place, et présente des conjectures, quand elle ne trouve pas la vérité.

Ne croyez pas cependant, madame, que le magnétisme ne se soit pas reproduit à certains intervalles. Vous craignez d'ouvrir Montfaucon à une page indiquée; vous ne compulserez pas Aristote, Strabon, Pline le jeune, Jamblique, Pompanace, Bacon, l'histoire de Greatrakes, ce qu'on a écrit sur la double vue de certains habitans des îles Hébrides. Des amis du magnétisme vous ont épargné la peine de faire des recherches. Lisez quelques articles des annales magnétiques et de l'excellent ouvrage de M. Deleuze. Vous y trouverez des citations précises, qui prouvent que les anciens et les modernes ont reconnu des indices positifs de votre agent de la nature, dont se servoient, sans le connoître, des êtres qu'on croyoit privilégiés, quand on ne les accusoit pas de sorcellerie. Faites-vous lire vingt passages de Rollin, qu'on a long-temps traités, que bien des gens traitent encore de fables. Les convulsions des sibylles, l'histoire de l'homme qui voyoit Cyrus faisant cuire, à deux cents lieues de là, une tortue dans un vase d'airain, et tant d'autres faits, que

Rollin a la bonté d'attribuer au diable, ne peuvent être que des effets du magnétisme.

Nous arrivons à une époque que l'enthousiasme, l'exagération, des plaisanteries outrées, des dénégations formelles, n'ont pu empêcher d'être célèbre. Mesmer a retrouvé le magnétisme, à peu près perdu depuis si long-temps. Il n'est pas présumable que ses réflexions seules l'aient porté sur ses traces : on ne cherche jamais ce dont on n'a pas d'idée. Il est plus vraisemblable que Mesmer, ayant lu les ouvrages que je viens de citer, en ait comparé plusieurs passages; qu'il se soit essayé, dans le silence, à produire des effets analogues à ceux que les auteurs n'indiquent que vaguement. Il a trouvé des idées plus positives dans Bomponace et Pechlin, qui a écrit sur la médecine d'attouchement; il a certainement emprunté de Maxwell quelque chose de sa théorie. Quelles que soient, au reste, les sources dans lesquelles il a puisé, il est constant qu'il a rendu à l'espèce humaine un service signalé, et la reconnoissance de la postérité le vengera des tracasseries et de l'ingratitude de ses contemporains.

Il est étonnant que Mesmer ait apporté en France une découverte, dont il devoit, ce me semble, enrichir d'abord sa patrie. Peut-être n'a-t-il pas trouvé dans ses compatriotes les dispositions d'esprit nécessaires pour s'en faire

écouter. Peut-être a-t-il pensé que si le magnétisme n'étoit pas adopté en France, celui qui l'y produiroit n'auroit pas du moins à redouter le sort de Christophe Colomb, bafoué pour avoir annoncé un nouveau monde, et de Galilée, jeté dans les cachots de l'inquisition, pour avoir trouvé le mouvement de la terre.

Quoi qu'il en soit, tout le monde sait que c'est à Paris que Mesmer a fait ses premiers essais publics. Des succès variés, mais constans, ont couronné sa persévérance. Un enthousiasme, qui tenoit du délire, s'est emparé presque de toutes les classes; l'exagération a proclamé des prodiges. Plus les partisans de Mesmer dépassoient la vérité, plus une incrédulité fondée se prononçoit contre eux. Les plaisans intervinrent entre les deux partis. Dans les salons, les chansons et les épigrammes; sur les théâtres, des niaiseries dialoguées suffirent pour ramener les Français à un caractère qui les porte à rire de ce qu'il y a de plus important, de plus grave, et même de leurs propres infortunes.

Ces adversaires-là n'ont pas été cependant les plus redoutables que le magnétisme ait eu à combattre. L'homme, tout-à-fait ignorant, adopte toutes les erreurs; à demi-savant, il repousse les vérités qui blessent ses intérêts, sa vanité et même ses habitudes, et il est facile de prouver en peu de mots que nous ne sommes

encore que des demi-savans. Il n'y a pas de systèmes en mathématiques, où tout est démontré, et nous n'avons que cela dans ce qu'on appelle les hautes sciences. Un homme, qui a aperçu quelques effets, en cherche les rapports; bientôt il veut remonter à la cause, qui est impénétrable pour lui. A défaut de la véritable, il en suppose une; il en tire des conséquences; il lie avec art toutes les parties de son système; il cherche à persuader les autres; il croit de bonne foi lui-même avoir découvert la vérité.

A peine son livre a-t-il paru, qu'il est attaqué, combattu; on ne dit pas à l'auteur ce qui est, parce qu'on ne le sait pas; mais on prouve qu'il s'est trompé sur des points essentiels. Les critiques sont critiqués à leur tour, et tous supportent le trait malin, tant qu'ils n'ont que leur livre pour appui. Mais qu'un homme nouveau paroisse; qu'il apporte une vérité nouvelle; que cette vérité renverse jusqu'en leurs fondemens des édifices élevés avec tant de peines, nos demi-savans se rallient, s'agitent, cherchent des armes contre l'ennemi commun, et ne sont pas toujours délicats dans le choix. Ainsi, Mesmer a trouvé à combattre de grands intérêts d'une part, de fortes préventions de l'autre, et il étoit seul contre tous.

Peut-être, s'il eut opéré mystérieusement, s'il eut mis dans sa pratique quelque chose

d'imposant et de solennel, eût-il entraîné le peuple, toujours partisan du merveilleux. Mais on n'eût pas manqué de lui reprocher l'obscurité et l'ignorance de ces nouveaux sectaires. Mesmer, d'ailleurs, ne voyoit dans le magnétisme qu'une faculté naturelle à l'homme; il l'a annoncée de bonne foi et avec simplicité; il s'est mis en but aux traits de tous les partis, et il en a été étrasé.

Si je tenois une vérité dans ma main, disoit Fontenelle, je me garderois bien de l'ouvrir. Mesmer, plus courageux, a ouvert les siennes. Qui des deux avoit raison? C'est par le fait qu'il faut juger: la vérité de Fontenelle seroit perdue pour nous, et le magnétisme nous reste.

Il est à remarquer que la faculté de médecine s'est montrée la plus ardente à persécuter le magnétisme, non sur la partie du public que sa puissance ne peut atteindre, mais sur ceux de ses membres convaincus d'avoir pratiqué, ou du moins d'être partisans du mesmérisme. Elle les a fait comparoître à sa barre; elle a dépouillé de leurs dignités doctorales ceux d'entr'eux qui en avoient; elle a enjoint aux autres d'être plus circonspects à l'avenir.

Si le magnétisme n'existe point, ou si ce n'est qu'une folie, pourquoi tant de sévérité? Ne pourroit-on pas en inférer que la faculté craint

éteindre le flambeau auquel, dans les siècles les plus reculés, le premier médecin a emprunté ses premières lumières ?

Veut-on connoître quelle sera l'opinion de tel homme sur tel objet d'une certaine importance ? qu'on consulte son intérêt personnel, et on se trompera rarement. Examinons si la faculté avoit un intérêt réel à admettre ou à rejeter le magnétisme.

Il est malheureusement trop vrai que, sous beaucoup de rapports, la médecine n'est qu'une science conjecturale, et qu'il est certaines maladies, qu'elle connoît très-bien, mais dont elle ignore le remède. Les conjectures sont souvent funestes au malade, et je ne répéterai pas les plaisanteries de Molière et de Beaumarchais, que tout le monde sait par cœur. Le somnambule magnétique n'est jamais incertain. Il voit clairement son état, et s'il ne se prescrit pas le meilleur remède, il est sans exemple qu'il en ait indiqué de nuisibles. Il ne guérit pas toujours, parce que la nature veut que nous finissions, et que d'ailleurs sa puissance peut avoir des bornes. Peut-être aussi le magnétisme n'est-il encore qu'à son aurore. Les anciens ont pu connoître des procédés plus forts, plus salutaires que les nôtres. Peut-être les retrouvera-t-on un jour ; mais tel qu'est à présent le magnétisme, il me paroît pouvoir soutenir honorablement toute

espèce de comparaison avec la médecine, et je m'exprime, je crois, assez modestement.

On m'objectera, sans doute, que la médecine a rejeté d'abord la circulation du sang, l'émétique, le quinquina, l'inoculation, la vaccine; qu'elle s'est empressée de les adopter, dès qu'elle a reconnu leur efficacité, et qu'elle n'eût pas rejeté le magnétisme, s'il avoit les vertus que certaines personnes lui supposent. Cette objection est facile à détruire: la médecine, en réunissant des remèdes nouveaux à ceux qu'elle connoissoit déjà, a étendu son domaine, et cette conduite dérive naturellement de l'intérêt personnel. Mais le magnétisme ne pouvoit devenir partie intégrante de la médecine; il prenoit nécessairement le premier rang; et quel homme, après avoir joué, pendant trente ans, le premier rôle, voudra descendre au second, s'il n'est pas doué d'une réunion de qualités qu'on rencontre rarement dans un même individu? Ces idées me conduisent nécessairement à quelques détails.

La médecine s'empare de l'homme dès sa naissance; elle ne le quitte qu'à sa mort. L'enfant balbutie à peine, qu'il voit ses parens soumis au joug d'un docteur, savant ou non. L'influence de la crédulité fait, de cet enfant, un esclave de plus, sur lequel on exerce un despotisme d'opinion absolue. Le remède le

plus repoussant est pris sans résistance. S'il produit un effet contraire à celui qu'attendoit le médecin, on persuade facilement que la maladie devoit tourner ainsi. Les décès sont toujours imputés à la nature, et les guérisons sont l'effet de l'art. Les remèdes composés, qui fatiguent en affoiblissant les viscères, rendent les convalescences longues et pénibles. Le moyen curatif lui-même a souvent produit le germe d'une maladie nouvelle, parce que le docteur interprète, arrange ce qu'il n'entend pas, ce qu'il ne voit pas. Plus le malade s'affoiblit, plus il est docile et confiant.

Il est des médecins qui joignent, au talent de bien observer, une honnêteté, une délicatesse et même un désintéressement digne des plus grands éloges. Mais plus ils obtiennent de succès, plus ils doivent tenir à la considération, qui en est toujours la suite; et vous croiriez, madame, que l'esprit de domination puisse jamais s'éteindre dans l'homme! Quoi! celui dont les ordonnances sont des lois, qu'on ne se permet pas même d'examiner, iroit consulter un somnambule sur telle maladie qui échappe à ses recherches; il solliciteroit la connoissance d'un remède propre au mal; il dérogeroit à la dignité de médecin, en devenant l'exécuteur de ce qu'auroit prescrit l'interprète de la nature, plus clairvoyant que lui; il descendroit aux

fonctions modestes d'agent secondaire; il renonceroit à ses connoissances en chimie, parce qu'un somnambule n'ordonne que des remèdes simples; il avoueroit par cette conduite qu'il a professé une science incertaine et quelquefois mensongère! Connoissez-vous quelqu'un, madame, qui soit capable d'un tel héroïsme?

Peut-être les médecins feroient abnégation d'eux-mêmes si la médecine n'étoit pratiquée que par des gens opulens. Mais le corps des médecins se compose, en général, de jeunes gens issus de familles honnêtes, mais peu fortunées. Leurs parens ont fait, pendant dix ans, des sacrifices pour leur faire apprendre ce qu'ont écrit leurs devanciers. L'homme de génie recule les limites de la science. Mais excellent ou médiocre médecin, l'élève a semé, il veut recueillir; il doit le vouloir, surtout s'il a une famille à élever, quelque parent pauvre à soutenir: et on s'étonne que nos docteurs éloignent le magnétisme de tous leurs moyens, de toutes leurs forces! Descendons dans notre cœur, et soyons vrais. Si nous étions médecins, nous conduirions-nous autrement?

Déjà le magnétisme est en honneur en Prusse. Le roi vient de donner à un médecin de Berlin cent lits dans un hôpital pour y exercer la médecine de la nature, et l'académie des sciences de cette ville va décerner un prix de trois cents

ducats à l'auteur qui aura fait le meilleur mémoire sur le magnétisme. Le roi de Suède, les empereurs de Russie et d'Autriche ont envoyé à Berlin des médecins qui doivent s'instruire dans la pratique de M. Wolfart. Les plaisans sont moins communs en Prusse qu'en France, et les chanteurs de Berlin ont probablement cessé de chanter. Nos railleurs français n'examineront pas ce qu'il est plus facile de tourner en ridicule que d'approfondir. Mesmer a vainement essayé de propager le magnétisme chez nous : il nous reviendra du nord de l'Europe, paré du prestige que nous attachons à tout ce qui est étranger. Alors, il ne sera plus permis, dans un certain monde, de douter de ses propriétés; il sera du bon ton de lui attribuer des miracles.

Savez-vous, monsieur, s'est écriée madame d'Arancy, que vous poussez les choses un peu loin! S'il y a des plaisans en France, il y a aussi des hommes désintéressés et bons observateurs. Pourquoi donc votre magnétisme y reste-t-il toujours dans l'obscurité? pourquoi, dès qu'il ose se montrer, suffit-il d'un mot piquant, d'une saillie pour le replonger dans l'ombre?

J'aime à croire, répondis-je, madame, que les magnétiseurs se composent, en partie, des hommes éclairés dont vous venez de me parler. Je vous ai exposé les causes principales qui

s'opposent à la propagation du magnétisme. Je peux vous en indiquer d'autres, qui, moins importantes, méritent cependant d'être examinées.

Les expériences de salon nuisent au magnétisme, en lui donnant une apparence de frivolité, qui éloigne la confiance et la considération. On cause, on rit, on plaisante, on conteste ensuite la réalité des effets; on soupçonne du *compérage*; on le dit avec une sorte de réserve; mais on finit par n'avoir rien vu, après avoir été présent à des phénomènes, dignes d'être remarqués. On porte son jugement, sans vouloir examiner davantage, et ce jugement est sans appel.

J'ai cédé, comme bien d'autres, au désir de convaincre, et j'ai partagé leur sort. Je m'applaudis cependant de ce que j'ai fait hier, puisque j'ai gagné au magnétisme une dame, dont l'opinion seroit d'un grand poids, si elle osoit se prononcer.

N'y comptez pas, monsieur, n'y comptez pas, a-t-elle repris vivement. Je vous ai confié mon secret, et je tiens irrévocablement au parti que j'ai pris. Voyons la suite des causes secondaires, qui empêchent le magnétisme de se répandre.

J'ai repris. Un magnétiseur, d'une foible constitution, se laisse aller à un sentiment de bienveillance et d'humanité. Il n'a pas consulté ses

forces ; et, après quinze jours, un mois de soins assidus, il reconnoît l'insuffisance de ses moyens ; il éprouve une sorte d'épuisement qui le décourage. Souvent un malade, impatient, se lasse de ne pas arriver à ces effets prodigieux, dont il a lu des relations. Le traitement est interrompu, et les parens, et les amis, et les incrédules et les malins disent, répètent partout que le magnétisme ne guérit pas.

Les gens du bon ton, qui ne font pas de systèmes, parce que le bon ton n'est pas la demi-science, mais qui écoutent avec assez de docilité ceux qui ont des connoissances, qu'on n'acquiert pas dans les boudoirs, ces gens-là ne peuvent admettre un moyen auquel le pauvre accorde assez de confiance, et ils ont raison, car il est constant que le riche et le pauvre ne sont pas pétris du même limon. Ils nous reprochent, sans cesse, de n'exercer notre influence que sur des êtres accablés de misère, et par conséquent incapables de penser. Je vous assure, madame la comtesse, que si on dit de très-jolies choses dans les salons, on n'y pense pas plus que sous le chaume. Mais laissons de côté les distinctions, et voyons pourquoi le plus grand nombre de ceux qui se confient à un magnétiseur sont véritablement des malheureux.

Un médecin traite un homme opulent ; la maladie traîne en longueur ; le malade s'affoi-

lit, au lieu de guérir ; ses forces s'épuisent, et le docteur double ses soins. Il ne quitte plus le chevet du malade ; il le console ; il relève son courage ; il ranime ses espérances. Le malade meurt ; mais qui ne meurt pas ? Son médecin mérite des éloges : il a fait ce qu'il a pu ; s'il n'a pu bien faire..... il a fait glisser le défunt de la vie à la tombe, sans qu'il s'en soit aperçu.

Le même médecin voit un misérable dans un hôpital où sur son grabat. Il fait, en honnête homme, tout ce qui dépend de lui pour le soulager ; mais un médecin, honnête homme, n'a pas contracté l'engagement d'être toujours heureux. Celui-ci s'aperçoit que la médecine fait peu de progrès, et que la maladie en fait beaucoup. Il abandonne le malade à la nature ; et, dans cette seconde circonstance, le médecin a encore raison, car s'il eût traité le pauvre diable pendant un mois ou deux de plus, il l'eût envoyé dire à l'homme opulent :

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Cependant, ce pauvre diable ne peut acheter ni consolations, ni espérances. Accablé de maux et de misère, il se désole, il va tomber dans le désespoir. Il entend parler du magnétisme ; il cherche, il trouve un magnétiseur. Mais la nature épuisée n'offre plus de ressources ; le pauvre diable se condamne lui-même

dans le sommeil somnambulique; il s'éteint, et on publie partout que le magnétisme l'a tué.

Le pauvre diable guérit-il? on crie de toutes parts qu'il n'étoit pas malade. C'est ce qui est arrivé à M. Court de Gébelin.

Il n'y a plus de médecins qui nient l'existence du magnétisme; cela seroit maladroit. Mais ils en contestent les effets; ils en parlent avec une indifférence, qui éloigneroit la confiance, si elle commençoit à naître, et vous conviendrez, madame, que ces petites choses-là ne tendent pas à propager le magnétisme.

Les magnétiseurs vivent isolés. Ils opèrent dans le silence, et souvent dans le secret, pour échapper aux railleurs. Ils se connoissent peu, et ne se communiquent que des observations d'un intérêt majeur. Ils ne peuvent étendre ainsi une théorie, dont le perfectionnement amèneroit des succès plus frappans, plus certains, qui convaincroient les incrédules.

Les prêtres d'Isis, au contraire, formoient une corporation nombreuse; ils vivoient dans un même lieu; et ils avoient beaucoup de loisirs, parce qu'ils étoient dans l'opulence. Probablement, ils ne dédaignoient pas de se communiquer des observations de détail, qui, dans plus d'un genre, ont conduit à des résultats importans. De ces communications continuelles, a dû naître une suite de découvertes nouvelles,

et ces prêtres, déjà forts de l'opinion publique, étoient certains de lui voir adopter et consacrer ce qu'ils ajoutoient à leurs connoissances acquises.

D'après ce rapprochement, je suis porté à croire que le magnétisme ne fera pas de grands progrès en France, tant que le gouvernement ne s'en occupera pas. Il est beau d'imiter les étrangers dans ce qu'ils font de bien. On pourroit même aller plus loin qu'eux ; des colléges de magnétiseurs (1), dotés par l'État, tireroient de leur établissement même une grande force d'influence. On croiroit à la médecine de la nature, qu'on verroit encouragée à ce point. Il n'y auroit plus, je l'avoue, que peu de médecins, et moins encore, d'apothicaires. Mais seroit-ce un grand mal pour la société? Je ne le crois pas, et peut-être seroit-il aisé de prouver le contraire.

« Je vois, monsieur, me dit la comtesse, « que vous êtes à la fin de votre dissertation, « et j'en suis fort aise. Hier, vous m'avez donné « un léger mal de tête, que nous sommes con- « venues d'appeler migraine, comme vous ap- « pelez charmante une femme assez ordinaire, « comme on proclame divins des vers heureux, « qui ne sont qu'un jeu de l'esprit. Aujour- « d'hui, j'ai la migraine la mieux condition-

(1) Cette idée appartient à M. Deleuze.

« née..... A quoi suis-je réduite! à ne pouvoir
« parler raison; pendant une demi-heure, sans
« être indisposée, et cela, parce que j'ai voulu
« donner à jouer et faire danser des gens qui
« se soucient fort peu de moi; et dont je ne
« me soucie pas davantage. Les veilles m'ont
« ôté ma fraîcheur et m'affoiblissent l'estomac.
« La sotte chose que de tout faire pour le pu-
« blic, et de n'oser avouer une pensée à soi,
« quand elle choque un préjugé! »

Je demande à tous les magnétiseurs possibles, quel parti ils auroient pris auprès d'une femme intéressante, repentante, malade, et croyante surtout. Ils se seroient empressés de la soulager; et c'est ce que j'ai fait. Si la voix de l'humanité se fait entendre, quand nous voyons un être souffrant, combien cette voix est plus forte, lorsque cet être est une jeune femme, dupe, jusqu'à ce moment, de ses préventions, et qu'on a l'espoir de rendre, sans retour, à des sentimens raisonnables!

J'attaque donc cette migraine, *si bien conditionnée*, et madame d'Arancy se prête à mes soins, avec une facilité, un abandon, qui me charment. Ces grands yeux bleus, qui se sont fermés hier, se ferment aujourd'hui plus promptement encore. Elle dort de ce sommeil doux et réparateur, qui, seul, est déjà un remède puissant. Je l'interroge; elle me répond..... Madame d'Arancy est somnambule.

Déjà la migraine est dissipée ; mais l'estomac est souffrant. Il faut lui rendre des forces, et rappeler, sur ces joues décolorées, les roses du printemps. « Madame, quel est votre médecin ? « — Oh ! monsieur, c'est un homme charmant, « qui n'a rien de la pesanteur de son état ; qui « ne m'aborde jamais que le sourire sur les lèvres, « et une historiette à la bouche. — C'est fort « bien, madame ; mais son talent ? — Il ne « hasarde jamais rien, et ne prescrit que des « choses très-simples. — Vous m'inspirez de l'es- « time pour lui, madame ; mais jugez-le avec « connoissance de cause ; examinez votre esto- « mac, et voyez si ce qu'il vous ordonne est « bien ce qui vous convient. — Oh, le malheu- « reux ! avec ses petits contes et son eau de « poulet, il m'aurait tuée en moins de deux ans. « — Expliquez-vous plus clairement, je vous « en prie. — A la fin du carnaval, j'ai éprouvé « des tiraillements à l'estomac. Le docteur a pré- « tendu qu'il y avoit irritation ; je vois à présent « que c'est fatigue et foiblesse, et son eau de « poulet augmente le mal tous les jours. — Hé « bien, madame ! que vous faut-il ? — Un verre « de vin d'Espagne le matin et le soir. — Le « remède est facile. — Et agréable à prendre. « — Et les veilles, madame ? — Elles me sont « absolument contraires. — Votre médecin vous « les a-t-il donc interdites ? — Oui, mais je

« j'ai forcé de transiger avec moi. Nous sommes convenus que je pourrois me coucher à « une heure du matin, pourvu que je prisse une « tasse d'eau de poulet en me mettant au lit. — « Madame, il faut congédier ce médecin-là. — « Hé! comment le congédierai-je? c'est l'homme « à la mode. — Hé bien! gardez-le; mais ne « faites rien de ce qu'il vous prescrira. — A la « bonne heure. — Si, pourtant, vous en voulies « un autre? J'en connois qui ne vous feront pas « de contes, et qui savent beaucoup. — Du vin « d'Espagne, monsieur, et pas d'autre docteur; « vous savez, mieux que moi, que je n'en ai « pas besoin. — Permettez-moi de vous faire « observer, madame, que vous passez de l'in- « crédulité à l'exagération. Je vous assure qu'il « y a de très-bons médecins qui, cependant, sont « loin d'être infaillibles. — Oh, oui! il a de « bons médecins..... Mais ce sont les magnéti- « seurs. — Remarquez encore, madame, que « les médecins connoissent parfaitement l'inté- « rieur du corps humain, et que s'ils vouloient « faire concorder leur science avec les lumières « certaines des somnambles.... — Oui, oui, ils « connoissent toutes les parties intérieures du « corps humain; mais ils n'ont jamais pu, ils « ne pourront jamais les voir que mortes. Moi, « je les vois vivantes et dans toute leur action. « Cela se ressemble, comme la figure d'un

« homme qui vient d'expirer, et celle qu'il « avoit dans un état de santé parfaite (1). »

Je jouissois d'une satisfaction inexprimable; mais je sentois qu'elle alloit s'évanouir avec le sommeil de madame d'Arancy, qui ne devoit laisser aucune trace dans sa mémoire. Je jugeois qu'elle m'opposeroit de nouveau ses petits préjugés de coteries, et je me suis décidé à la mettre dans l'impossibilité de rétrograder.

Je lui ai franchement exprimé mes craintes. « Vous avez raison, m'a-t-elle répondu. Eveil- « lée, je ne serai plus qu'un grand enfant. « Mais que faut-il faire? — Ecrire ce que nous « venons de dire, si nous n'en avons pas oublié « la plus grande partie. — Oh! je m'en sou- « viens à merveille. Voulez-vous que je me « mette à mon secrétaire? — Allez. »

Elle se lève; je la suis; elle traverse son appartement d'un pas ferme et assez égal. Elle écrivoit, quand M. d'Arancy est entré. Je l'ai mis au fait en peu de mots, et il m'a embrassé avec beaucoup d'affection. « Henriette, m'a-t-il « dit, a tout ce qu'il faut pour être aussi estima- « ble qu'elle est séduisante, et je vous dois déjà « beaucoup. »

(1) Ces deux dernières réponses m'ont été faites littéralement, et en présence de plusieurs personnes, par une somnambule que j'ai eue à St.-Quentin.

J'attendois qu'il s'expliquât plus clairement, quand il a pris le papier de madame d'Arancy. Il m'a prié ensuite de l'éveiller.

Il est impossible d'exprimer la confusion qu'a éprouvé la jeune femme, quand son mari lui a lu ce qu'elle venoit d'écrire. Elle protestoit qu'elle se trouveroit mal, si on ne lui rendoit ces rêveries. « Non, ma chère amie, non. Ici « tu parles sous ton masque, et tout à l'heure « tu étois toi; c'est toi que j'aime et que je veux « conserver. Tu t'es rendue malade pour le « monde; tu recouvreras la santé pour ton mari « et ton enfant. — Et que faut-il faire pour « cela, monsieur? Boire du vin d'Espagne, non « à Paris, où tu ne pourrois renoncer à tes habitu- « des, mais à notre terre, où tu fixeras les plaisirs « qui conviennent à une femme de ton âge, et qui « sont sans dangers. — Il n'y a là que des campa- « gnards. — Tant mieux. Pas de faste, pas de « représentation, pas d'excès en aucun genre, « et surtout pas de veilles. Nous remplacerons « toutes ces fadaises par la simplicité, qui sied « à tout le monde, et surtout par une vie ré- « glée. Je renonce volontiers aux prétendues « délices de Capoue : seras-tu moins généreuse « envers toi? — Mais que dira-t-on de moi ici? « — Ce qu'on voudra. — Les plaisans ne fini- « ront jamais. — Les plaisans ne sont dangereux « que pour ceux qui ont la sottise de les crain-

« dre. Et puis, ma chère, il n'y a à Paris que « des liaisons, et huit jours après ton départ, « personne ne s'occupera plus de toi. — Ah, mon « ami! qu'exiges-tu? — Ce papier parle; veux-« tu que je le fasse circuler? — Ah, mon Dieu! « tu me fais trembler. — Fais venir tes fem-« mes; qu'elles préparent tout, et que dans une « heure nous soyons en route. — Oh! oui, oui, « oui; si tu me donnois le temps de réfléchir, « je ne partirois plus. — Monsieur est, après « moi, ton meilleur ami. Il voudra bien nous « accompagner; et là, nous magnétiserons tous « ensemble. — Nous magnétiserons! Quoi! se-« rois-tu...? — Hé, oui, ma chère amie! Je ma-« gnétise depuis six ans. — Et jamais tu ne m'en « as rien dit. — A quoi bon parler à des « sourds. »

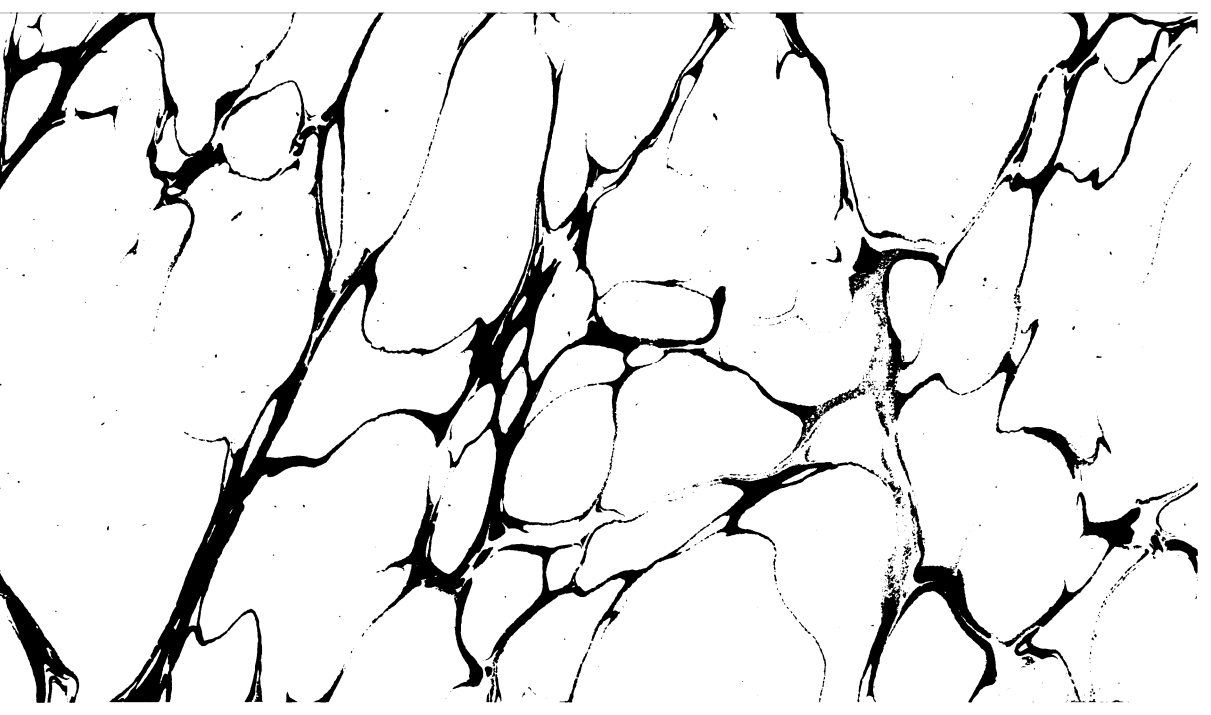
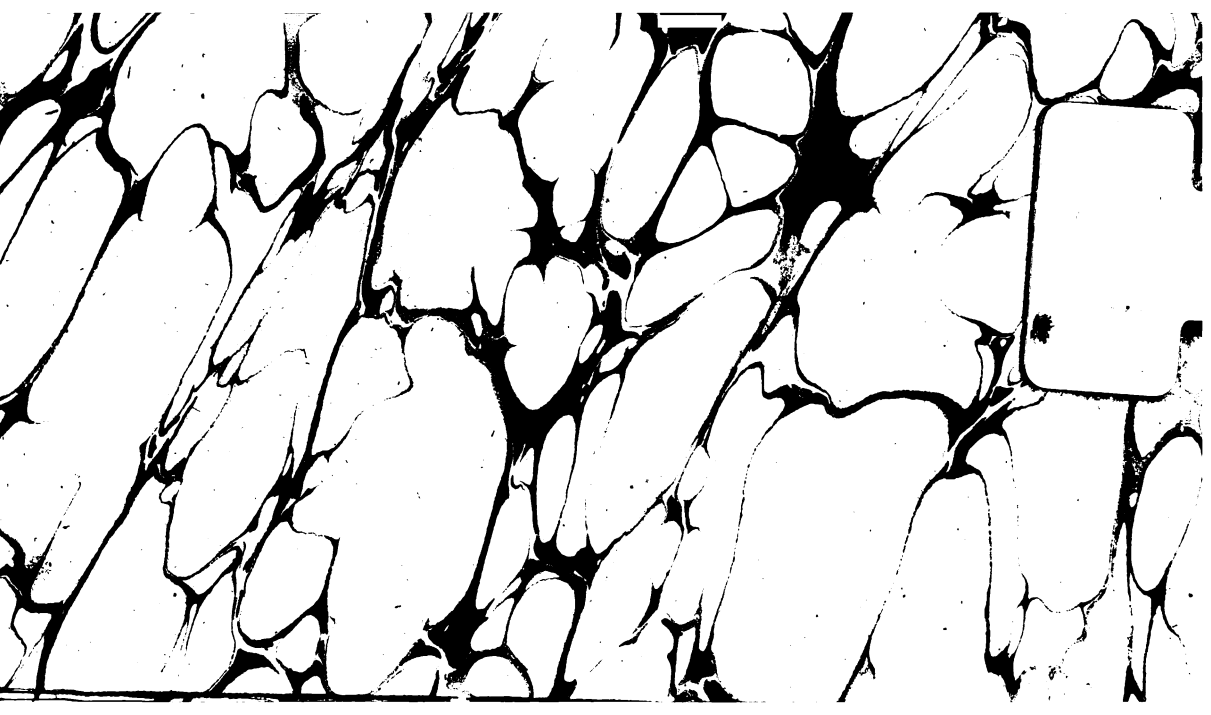
On fait les malles, les paquets en riant, en chantant, en folâtrant; on monte en voiture, et bientôt le grand air donne de l'appétit. On se souvient qu'on n'a pas pensé à prendre des provisions, et on se décide à dîner au premier cabaret. « Madame d'Arancy dînera dans un « cabaret de village! Oh! si nos amis étoient-là, « ils diroient.... — Ce qu'ils voudroient, ma « chère amie. Moi, je leur répondrois qu'il « vaut mieux dîner au cabaret, que de ne pas « dîner du tout. »

Tout étoit fait de travers, tout étoit mal

servi, le vin étoit détestable, et tout cela paroissoit très-plaisant. Un dîner, qu'assaisonne la gaieté, n'est jamais mauvais, et il se digère facilement. Madame d'Arancy a fort bien supporté celui-ci.

Nous arrivons au château, où on ne nous attendoit pas, et où tout étoit sans dessus dessous. Nouveau sujet de rire, et du désordre qui régnoit partout, et de l'embarras du concierge, et de ses grandes phrases, et de son imperturbable attention à renvoyer ses enfans, qui rentrent aussitôt par une autre porte, etc., etc.

Il y a huit jours que nous sommes ici, et déjà le vin d'Espagne fait des merveilles. Déjà le magnétisme est en honneur dans le canton, et madame d'Arancy convient, de très-bonne foi, que cette occupation-là vaut bien une walse, ou une partie de bouillotte.

FIN.

543678